

PRÉFACE

Au moment où Solon donnait des lois à Athènes, un prince, descendu de son trône pour marcher à la recherche des vérités, se préparait à soulager par sa doctrine et son enseignement un grand nombre d'âmes; son verbe englobe aujourd'hui encore plus de croyants que le Christianisme.

Siddharta est le premier nom qui surgit, dès qu'on songe au mystère de la douleur.

« Voici, ô Moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est

douleur, ne pas obtenir son désir est douleur; le quintuple attachement aux choses terrestres est douleur.

« Voici, ô Moines, la vérité sainte sur l'origine de la douleur: c'est la soif de l'existence qui conduit, de renaissance en renaissance, accompagnée du plaisir et de la convoitise qui trouve çà et là son plaisir.

« Voici, ô Moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur: l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir.

« Voici, ô Moines, la vérité sainte qui mène à la suppression de la douleur: c'est le chemin sacré à huit branches qui s'appelle: foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, application pure, attention pure, méditation pure. »

L'aboutissement s'appelle le Nirvana, « extinction, égalité radicale des êtres, extase complète où le principe de la pensée est éteint », dit M. de Lafont dans son beau livre sur *le Bouddhisme*.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a été plus à fond, en restant plus simple :

La vérité sainte sur la douleur, c'est qu'elle est le moyen du devenir, la panification divine du blé humain.

Partout et toujours Dieu s'est appelé l'Être, celui qui est, par excellence; l'être, ou la vie, ne saurait s'appeler un mal, puisqu'il nomme Dieu.

L'origine de la douleur n'est pas dans la soif divine de l'être, mais dans l'attachement immo-déré aux états transitoires et inférieurs.

La suppression de la douleur s'obtient par les trois processus de l'ascèse mystique : purgation, illumination, union.

En effet, l'homme détergé de ses instincts, éclairé par la vision de l'au-delà, et mettant tout son désir en son Créateur, brise les chaînes de sa série, et dément, à tout coup, la psychie, comme la statique.

La suppression de la douleur s'opère par la foi en Dieu, la conformité à son ineffable vouloir, et la tension de tout l'être vers lui.

Tandis que la religion agit musicalement sur le mortel, la gnose, recours de ceux qui n'ont pas l'âme assez ptérienne pour l'illumination, vient expliquer par quelle alchimie la maladie, la vieillesse et la mort se peuvent transmuier en or, en joie.

Les saints ont fatigué le ciel de leurs prières pour obtenir des plaies ; la mort paraît toujours leur beau moment. Comme un savant verrait le diamant possible dans un débris de houille, le mystique a perçu la joie paradisiaque cachée dans la douleur ; dès lors, il ne l'a plus subie, mais aimée, cherchée, voulue. L'humanité méconnaîtra toujours la douleur, comme un Barbare la chose de matière sans éclat, quoique ciselée. S'il y a une aristie, en ce monde, elle n'est autre que l'aristie de la souffrance consentie.

Le commun se dérobe devant elle ; le petit nombre des élus d'éternité la provoque et l'adore.

Que la canaille républicaine se complaise en d'ignobles kermesses, et, animale, se rue et se vautre, cela n'a pas sujet d'étonner ; mais que la

loi des ivrognes sape les monastères, voilà qui stupéfie!

Les existences, collectives ou nationales, obéissent à des Normes rigoureuses; et, l'hygiène ésotérique l'enseigne, les macérations et les souffrances volontaires du Trappiste, du Chartreux et de la Carmélite constituent le contre-poids nécessaire à la prévarication générale.

Le jour où il n'y a plus des saints qui expient, à quelques-uns, pour cent mille, l'équilibre humain se rompt, et cela s'appelle commencement de la fin.

Un génie pense pour toute son époque qui ne pense point ou mal; un moine souffre volontairement pour toute une cité, qui ne souffre que par contrainte.

Telle l'importance de la douleur que la façon dont la conçoivent un système et un individu nécessite toutes les idées et tous les actes.

La Divinité du Christ ne ressortirait pas de ses prédications et de ses miracles, il n'est Dieu que par la douleur: ôtez le Calvaire, faites-le

mourir avec la ciguë du socialiste Socrate, à l'imitation du suicide d'Odin, faites-le disparaître comme disparaît Moïse, ou vieillir heureux comme Gautama, et le Christianisme n'est plus qu'un Khrisnaïsme d'Occident.

Les critiques universitaires eux-mêmes ont signalé l'accroissement sentimental dont témoignent les littératures chrétiennes comparées aux gréco-romaines. Jusqu'au Christ, la douleur fut méconnue. Condition *sine qua non* de notre liberté, elle seule nous individualise ; il la faut braver à chaque pas, pour agir, œuvrer et devenir.

A côté de l'instinct de conservation physique il y a, contradictoire, le pressentiment du devenir.

La véritable évolution ne s'opère pas dans l'étude, mais dans la vie intérieure.

— « Dis-moi de quoi tu souffres, et je te dirai qui tu es. »

— « Dis-moi comment tu le souffres, et je te dirai ce que tu vaux. »

Le mystique souffre de son imperfection ; et plus il la conçoit et la déplore, mieux il conçoit le Parfait ; virtuellement mieux il s'y achemine. Il martyrise son corps, mais l'extase est au bout, l'ineffable volupté de l'âme.

Le mineur, le disciplinaire d'Afrique, le soldat souvent ne subissent-ils pas des tortures plus vives que les macérations du Trappiste, et sans motif, sans vision, par accommodation animale. Entre la caserne et le cloître qui hésiterait ? Personne presque, et la caserne est préférée. Si donc la régularité et la collectivité de la souffrance la font supporter, elle n'a rien de positif.

Elle est, en outre, limitée dans l'immédiat. La syncope, la mort, la folie bornent la progression sensible ; et, moralement, où sont les inconsolables du sang ou de l'amour ?

Nous portons en nous une poche de Léthé, qui crève bientôt après nos plus grands deuils et les efface, effroyable faiblesse qui mesure le regret et l'éteint.

Nos passions se déshonorent en cessant, et

durent seulement quand elles s'apaisent et ne sont plus que d'aimables sentiments.

Cela est providentiel. Le véritable objet de nos désirs n'apparaît qu'en manière de reflet sur des êtres ; est-ce lui qui s'efface, ou cessons-nous de le voir ? Mais à certains moments l'auréole de l'Éros éclate si fulgurante autour d'un être que nous croyons étreindre en lui cet au-delà, qui n'est que le mouvement supérieur de notre inconscient. Alors, si l'être devenu fatal nous repousse ou disparaît, toutes nos fibres se bandent atrocement, et la douleur surgit dans sa plénitude.

Humainement il faut subir ou comprendre. Celui qui perçoit, dans l'événement tragique qui le frappe, la loi en mouvement, découvre aussitôt un point d'appui et de consolation.

Tout ce qui est injustement souffert implique d'éternelles et admirables compensations : voilà ce que la Religion enseigne ; et, la science ayant pour axiome qu'il n'est pas d'effets sans cause, ni de cause sans effets, il serait trop fou de pré-

tendre qu'il n'y a pas de Norme pour les âmes, et que la vie des corps seulement est réglée.

Notre petite planète se trouve sujette du système solaire, et son idiosyncrasie commence dans la marge laissée par l'action des lois cosmiques ; la terre est une modalité du cosmos, et partant a sa Norme majeure hors d'elle-même.

Comment donc refuser, en analogie, que l'animisme terrestre relève d'un système solaire animique, suprême recteur du devenir.

Or, entre l'affirmation religieuse et le silence scientifique, car la science n'a pas le droit de répondre à des questions métaphysiques, non plus que la religion dénoncer toute matière expérimentale, — entre ce *credo* universel des religions et le scepticisme de quelques infirmes physiciens, se profile une troisième solution : médiane entre le réel et l'idéal ; transitoire du contingent à l'abstrait ; qui tantôt va de l'expérience à l'hypothèse, tantôt de l'*a priori* à l'évidence matérielle ; sorte de confluent où se mêlent tous les courants de l'investigation à ceux

de la revaluation ; confluent écumeux et charrieur de vases sacrés et de vases profanes ; illuminateur pour quelques-uns, redoutable pour tous, et qu'on appelle Magie, Initiation, Occultisme, Gnose, quand on est un esprit ; et Sorcellerie Satanisme, Spiritisme, quand on est ignorant.

On peut dire que le Mage devança le dévot dans la connaissance du mystère douloureux, puisque chaque civilisation, chaque religion, chaque race a dû l'impulsion virtuelle à un penseur.

Le premier qui assumait le souci d'autrui et qui se sacrifia au bien d'une portion d'humanité, découvrit le mystère en son essence même et l'unique rapport entre la créature et l'incrée ; celui-là fut le daïmon, l'être intermédiaire entre l'homme, dont il a les formes, et l'ange, dont il imite le zèle surnaturel.

Tel, daïmon imparfait, l'artiste, inconsciemment, obéit à la secrète obsession. L'œuvre d'art ne connaît d'autres thèmes que les douleurs. Combien pauvres les œuvres de joie ! quelle mes-

quine place leur appartient dans la nomenclature du génie humain!

Treize Douleurs, voilà un titre vraiment esthétique, quoiqu'il indique une fragmentation où le récit des faits aura peut-être trop de part.

Mais, si le romancier épuise la matière évoquée, le nouvelliste semble préparer des faits cliniques au psychurge et, sous une forme d'art, présenter des monographies psychopathiques.

L'intérêt de ces *douleurs* vient de la qualité des souffrants : chaque aventure se prisme aux réflexions d'un personnage pensant, réfléchi, parfois même philosophe.

Après le soin de peindre, il y a partout l'effort d'expliquer : l'idée n'est pas sacrifiée à l'effet, mérite d'auteur et symptôme d'époque.

Le récit romanesque purement distractif a disparu des mœurs littéraires ; depuis une quinzaine d'années, on a compris que le style n'est qu'un moyen expressif et que le bien dire ne suffisait pas ; et maintenant la littérature admet, recherche même la pensée.

Serait-ce une renaissance du cerveau latin? Non pas, mais confuse prescience des imminents cataclysmes.

Ce qu'on appelle l'art pour l'art convient à des époques calmes ou aveugles; mais les nerfs suffisent à l'avertissement de l'artiste contemporain; et, quoique le français soit destiné au rôle de troisième langue classique, tous ceux qui écrivent sentent que l'ère de la conquête approche, et que le public sera étranger, voilà pourquoi on n'ose plus se fier à la seule beauté exécution.

Cette réflexion ne concerne pas M. J. de Talleyrand; en lui l'intellectualité semble naturelle; un courant d'occultisme traverse tout l'ouvrage et lui communique un caractère d'élévation.

La variété de ces nouvelles ne permet pas d'en étudier l'ensemble. Il faut choisir. Une des plus caractéristiques est cet extrait du journal d'une grand-mère, où une femme de cinquante-cinq ans, entourée de ses trois petites-filles, retrouve dans des ruines, témoins d'un grand

amour de jeunesse, l'Aimé vieilli, blanchi, qui, d'abord, ne la reconnaît pas; et, enfin, retrouve l'ardeur d'âme des aveux.

Dans *Xénia Pawlowna* se trouve encore cette noble conception du cœur victorieux de l'âge, de l'amour plus fort que la vieillesse.

Intimement lié à la fascination nerveuse, le désir physique se tarit en même temps que la vitalité, et l'éclat plastique; mais l'affectivité ne connaît pas cette décroissance: au contraire, à mesure que l'être s'éloigne de la jeunesse, son besoin de tendresse augmente, et ceux qui ont été des amants dans leur belle saison seraient encore des aimants jusqu'à la tombe, s'ils s'étaient choisis, primitivement, à hauteur de cœur, comme disait Barbey d'Aurevilly.

C'est encore dans des ruines, celles d'une abbaye cistercienne, que se passe la plus extraordinaire scène: *la Vision Astrale*. Le Mage Nehor évoque, pendant un terrible orage, l'âme des moines défunts. Toute la conjuration est d'une grande beauté. Ce sont là, à mon

sens, les pages majeures du livre, avec *Création*.

Otto de Guericke, le bourgmestre de Magdebourg, qui inventa la machine pneumatique, a réuni deux momies, un couple qui jadis s'aima à Thèbes.

Le savant coupe les bandelettes; les débris des Amants se mêlent; « l'électricité soutirée à l'air par l'action des accumulateurs était restée condensée ! L'électromètre montrait la cloche remplie. »

Cette audacieuse idée à La Villiers se résume en cette phrase : « La civilisation d'Égypte avait duré des milliers d'années, grâce à la conservation des morts, aux gaines hâtives dont on les entourait avant que leur corps astral eût pu rompre le lien l'unissant au corps physique. » Suggestive erreur, qui oppose un obstacle matériel à l'exhalaison fluidique, et qui, en tout cas, controuverait la réputation de piété pour les morts de cette civilisation, la plus ancienne du monde. Mais ce paradoxe va nous mener une

élucidation que nous n'aurions pas conçue sans lui.

La corporéité astrale formant la liaison entre le corps et l'âme, il se trouve que l'âme emporte, comme vêtement, toute l'astralité pure, tandis que le corps retient le fluide qu'il a contaminé. Chez la plupart des êtres l'astralité est retenue par les habitudes organiques et les passions de la contingence; et très douloureusement l'âme quitte le corps à peu près nue, ainsi se trouve livrée au froid subtil de la stase purgative.

Mais, en plus, le fluide resté par corruption dans le cadavre a gardé la faculté sensible; il communique avec l'âme, qui s'obstine à tirer vers elle la fluidité restée au corps, effort atroce et premier du devenir animique.

Par conséquent, un supplice implique pour le trépassé, et l'ensevelissement chrétien ne vaut certes pas l'embaumement égyptien.

Le désincarné du Nil aspirait lentement son astralité demeurée au corps, au lieu que le chré-

tien doit la disputer à la décomposition en une hâte désespérée.

Une époque qui ne réfléchit pas, qui vit pour vivre et non pour survivre, recevant par habitude la direction impuissante d'une foi sans ésotérisme, ne connaît plus les arts de la mort.

Les crépines plus ou moins larges et épaisses d'une tenture sont les dernières sollicitudes du deuil contemporain.

D'autres devoirs furent pratiqués jadis par des initiés qui ne croyaient pas, — ces prétendus païens, — que la charité eût la tombe pour barrière. L'actuelle dévotion aux âmes du Purgatoire est la forme collective de cette œuvre de miséricorde, selon la gnose, que saint Yves a indiquée, et je croirais dangereux à compléter.

Les livres et les lieux valent pour nous suivant ce qu'ils suscitent; nous les classons d'après l'impression reçue.

Ici on fut intéressé, là édifié, ailleurs étonné; les meilleurs livres, les plus beaux lieux, se reconnaissent à un signe: ils font penser.

Or, les *Treize Douleurs* m'ont suscité, en les lisant, un très grand nombre de réflexions; au lieu de bercer mon imagination et de l'amuser en de vivants tableaux, M. J. Tallenay m'a induit à des idées nombreuses et singulières.

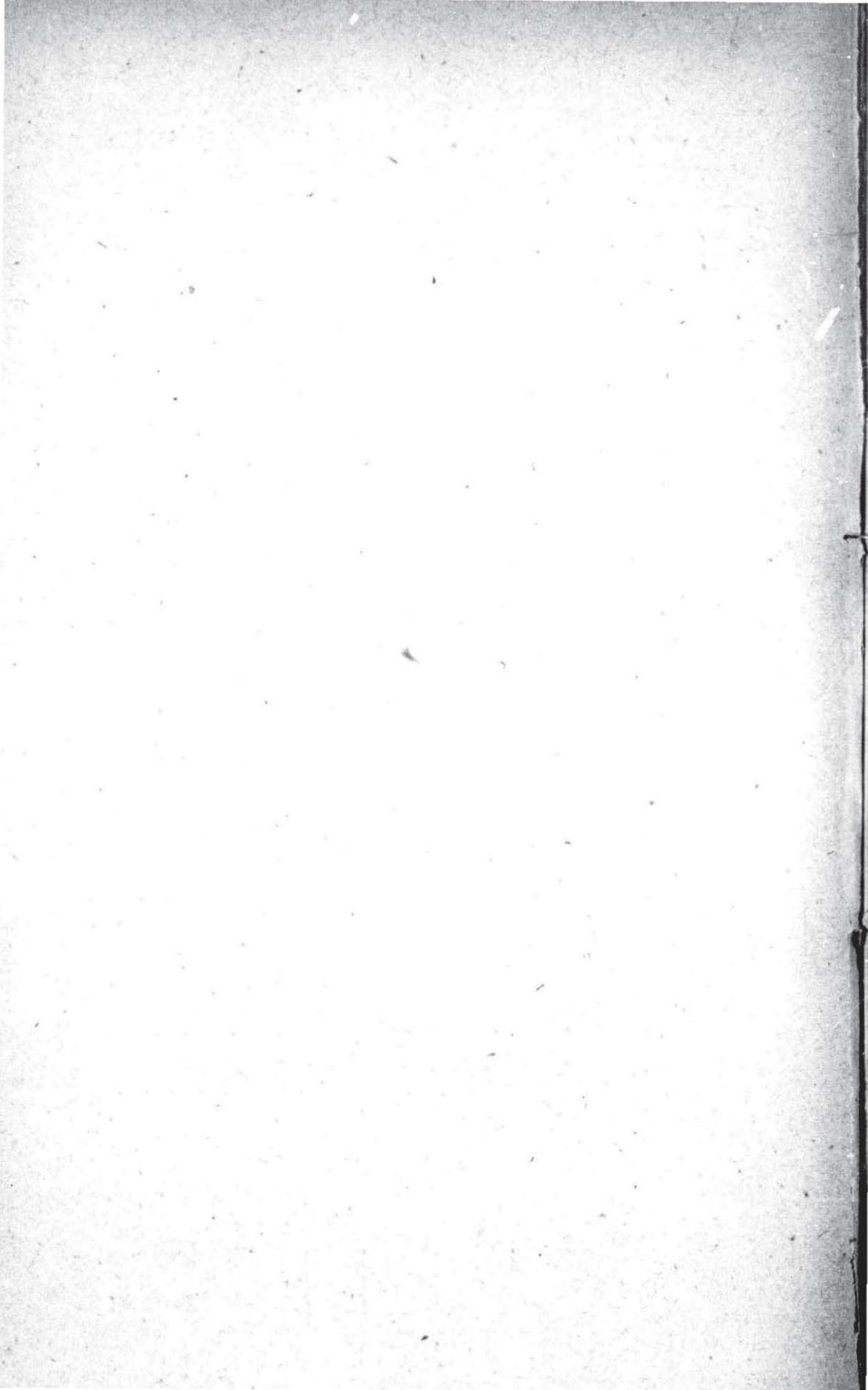
Je ne crois pas qu'un écrivain, sauf en matière d'enseignement, puisse se proposer un meilleur succès, — ni qu'il faille à un livre à idées autre chose que des idées en manière de prélude et de commandation.

SAR PELADAN.

Paris, mai 1895.

XÉNIA PAWLOWNA

AU BARON DE SALZBERG



XÉNIA PAWLOWNA

On suppose à tort que l'âge émousse les sentiments, détruit la fraîcheur des idées, la force des impressions, pour les transformer, selon le degré intellectif du sujet, en sceptique indifférence ou en dévotion exagérée. Ainsi, les rêves, les visions ardentes de l'au-delà, les projets enthousiastes, les émotions tendres, vibrantes, loin de former l'apanage exclusif de la jeunesse, *semblent* l'être seulement, puisque leur application *immédiate* ne laisse jamais un pas définitif, une trace décisive utile à l'humanité, alors que ces mêmes dons, employés plus tard dans l'été ou l'automne de la vie, donnent souvent comme résultat le chef-d'œuvre.

Pourquoi ?

Parce que ces belles et larges envolées des vingt ans, ces élans, ces désirs, ces grands songes lumi-

neux, ont besoin de se féconder par *une forte pensée*. Ce ne sont, au fond, que des instincts, ou plutôt, des *souvenirs* apportés d'une vie antérieure, une somme de facultés, un capital à faire valoir et qui reste toujours en friche pour la plupart des êtres. La jeunesse exubérante les étale, en fait claquer à tous les vents de la Pensée les banderoles triomphantes, les secoue comme des cataractes de grelots, dont les cristallines résonnances font retourner et sourire le passant qui croit en leur réalité ; puis, elle les égrène au long des chemins, les perd, les éparpille, les dissipe en flammes inutiles et les transforme peu à peu en l'honnête, la vulgaire, la banale médiocrité.

Les hommes ou, du moins, leur généralité, évoluent avec lenteur, sans compréhension, sans intelligence, dans la marche progressive que tout vivant suit éternellement vers les sphères supérieures ; de sorte que, les circonstances de leur vie matérielle concourant, ils dépassent peu le maximum de culture dont leur âme, engourdie par l'ambiance dépressive des réalités terrestres, se contente en général. Ce maximum est considéré comme atteint vers ce qu'on appelle l'âge mûr, tandis que c'est là, au contraire, le moment solennel et important où l'intellectuel, sachant ce qu'il est, ce qu'il peut,

réunit à la totalité de ses impressions vécues l'acquis de ses observations, de ses études, de ses souffrances, pour avancer consciemment, d'un pas magnifique et sûr, dans la mission dont ses *instincts de jeunesse* lui avaient montré jadis la voie personnelle et spéciale. Seules, les natures d'élite le font, mais il n'en constitue pas moins la règle universelle et, si la majeure partie des hommes reste *volontairement* dans les bas-fonds stagnants de l'ignorance, des préjugés, des idées reçues, ils dérogent tout simplement à la grande loi de l'évolution des êtres et, bien qu'ils soient en majorité, *ils forment l'exception*.

Comme d'habitude lorsqu'il sortait de chez Xénia Pawlowna, Marguine s'arrêta à quelques pas de la « dacha », attendant, avant de s'en retourner vers Pétersbourg, l'apparition souriante et familière de la fenêtre, et, comme d'habitude aussi, ces réflexions se heurtaient, pressées, multiples, inquiétantes par la force de leur imposition, dans son cœur qui les repoussait, — ne voulant pas admettre une infériorité chez la femme aimée, — et dans son cerveau qui *devait* s'incliner devant leur vérité irréfutable.

— « Pauvre chère vieille ! je l'aime cependant, aujourd'hui comme au premier jour ! » se dit-il, en contemplant avec une émotion mêlée de tristesse

l'étrange petite personne qui venait de pousser les volets d'une croisée au premier étage, et qui se penchait au dehors, lui envoyant, de ses deux mains gantées de mitaines blanches, de rapides baisers entremêlés de rires sonores.

— Bonsoir, Dmitri Petrowitch ! cria-t-elle.

— Bonsoir, Xénia Pawlowna, répondit-il gravement.

Le soleil venait de disparaître là-bas, dans le lointain, derrière l'élégante flèche hardie qui domine la sépulture des Tsars et qui réunit, dans sa triomphante envolée d'or, l'appel suprême de ce qui avait pu rester de l'âme des empereurs, sous le marbre de leurs tombeaux. Comme une fusée soudainement pétrifiée, elle se dressait, fine, éblouissante et grave, seule visible avec tous ses détails au milieu du resplendissement qui l'isolait de la ville dont l'ensemble compact, puissamment massé à l'horizon et surmonté de ce ciel embrasé, semblait le cratère béant d'un volcan en éruption. La Néva, venant de la capitale, glissait, aplanie, dans son large lit majestueux, amenant vers les îles qu'elle encercle de sa forte caresse, une coulée de lumière dont la chaude réverbération, accrochée aux façades brunes des maisonnettes en bois, transformait chacun de leurs vitraux en

un œil brillant, animé d'éclairs, de miroitements enflammés.

Et à sa fenêtre enguirlandée de plantes retombantes, Xénia Pawlowna s'enveloppait, elle aussi, de cette gloire du soleil. Elle en était tout imprégnée. Ses joues fardées, ses cheveux blancs, ses bons yeux gais et doux, son corps svelte, vêtu d'une légère tunique rosée échancrée sur la poitrine, se coloraient d'un beau jaune cuivré, d'un flamboiement de rayons qui lui faisaient sentir qu'elle était, en ce moment, tout à son avantage. Au milieu de sa croisée, dans sa couronne de fleurs blanches, elle souriait, prenant des mines coquettes, sûre, intuitivement, de l'émotion qui là-bas, dans le jardin déjà rempli d'ombre, faisait battre le cœur de son vieil ami...

Tout à coup, elle se retourna vers l'intérieur de la chambre. Elle rougit visiblement. Son expression changea. Un nouveau sourire, tendre, indécis, entr'ouvrit ses lèvres violemment carminées et, d'un petit geste de pensionnaire timide, elle avança la main au baiser qu'y mit, en s'inclinant très bas, un homme grand, jeune et beau, qui venait d'entrer.

Et le vieux Marguine fut oublié, aussi complètement oublié que le sont les morts. Il eut un sourire, un sourire de pitié. Une dernière concentration

de tout l'attendrissement de son âme troubla un peu la vaste profondeur de ses yeux sereins, mais il fit taire son âme et s'éloigna lentement, à travers une allée assombrie où, balancées par le vent, les branches des chênes, croisées sur sa tête, s'attiraient en un fol embrassement et s'endormaient ensuite, ainsi enlacées, dans le calme de la nuit montante.

Au bout de l'avenue, le vieillard se retourna. Il tressaillit. Ce long tunnel noir avec, çà et là, ses quelques touches hésitantes de lumière et, tout au fond, sans cesse persistante malgré les ténèbres graduellement épaissies, la vision ensoleillée de la femme aimée, c'était sa vie, sa vie austère et grave, parfois secouée d'une rare et vive jouissance intellectuelle et toujours, toujours dominée par l'absorption unique de l'image féminine à laquelle il devait ses plus violentes sensations, ses impressions les plus hautes, ses larges travaux de penseur.

Des larmes brusques lui sautèrent aux yeux, tandis qu'il la regardait tout là-bas, dans le dernier rayon du soleil, se pencher amoureusement avec des poses enfantines, vers l'homme qui se tenait près d'elle à la fenêtre, dans une attitude poliment ennuyée. Il la sentait ridicule, sa pauvre vieille amie, ridicule et si touchante dans la naïveté de

son âme restée tendre, restée jeune, de la jeunesse, de la tendresse des vingt ans !

Il s'assit sur un banc pour la voir plus longuement. Et les réflexions de tout à l'heure, mêlées à des souvenirs, à de lointains épisodes, se pressaient dans sa pensée en un mélange étrange d'irritation et de mélancolie. Il la revoyait telle qu'il l'avait entrevue la première fois, trente-cinq ans plus tôt, durant une promenade à cheval. On les avait nommés l'un à l'autre, et il l'avait aimée, tout de suite, en un subit attendrissement de tout son être. Elle était gracieuse et douce, impétueuse, généreuse et fine ; elle était bonne, elle était ardente au Grand, au Bien, au Beau. Ses dix-huit ans réunissaient, condensaient d'une façon puissante des instincts, souvenirs superbes d'une autre vie, qui formaient pour celle-ci un bel espoir d'évolution réalisatrice, et qui faisaient dire autour d'elle : « C'est quelqu'un ! » puis, au long des années, tandis que lui poursuivait sûrement les profondes recherches dont s'inquiétait son intelligence sans cesse raffinée, Xénia Pawlowna était demeurée, ainsi que tant d'autres, l'être instinctif, vivant d'impulsions, oubliant de faire manœuvrer à son profit le cerveau, l'instrument à l'aide duquel l'âme incarnée doit marcher en avant, toujours en avant !... Elle n'avait

pas fait un pas. Elle était à cinquante-sept ans exactement la même qu'à dix-huit, et son cas présentait cette anomalie curieuse, c'est qu'aucun de ses instincts n'avait subi le banal et restreint développement ordinaire, et qu'elle gardait, maintenant encore, en un arrêt subit et inexplicable de toutes ses facultés, l'innocence, la gaiété, la confiance, toute la spontanéité charmante de l'enfant.

Les médiocres, les non-évolués qui, en vieillissant, ne vont pas au progrès, deviennent, selon leur nature, les mécontents, les sceptiques, les insoucians, les dévots. Seuls, les êtres supérieurs ont la sérénité, et c'est à celle-ci qu'on les reconnaît; seulement, comme les autres, les premiers, forment la masse dominante, ils font croire à l'impuissance de l'âge avancé. Impuissance d'idées, impuissance de goûts, impuissance de sensations, d'élan, *impuissance vraie*, incontestablement, *pour ceux-là*, mais *exception* tout de même, et non... règle, puisqu'elle ne contrarie pas, malgré sa force et sa généralité, l'harmonieuse loi du progrès, loi si absolue que *la torpeur morale des trois quarts de l'humanité n'a pu triompher des quelques beaux efforts individuels* qui la poussent, de siècle en siècle, aux larges horizons des lumières nouvelles. Ces êtres supérieurs, ces missionnaires de l'au-delà, taxés, par la

multitude inférieure, de névrosés, de fous, d'hallucinés, parce qu'ils vont en avant, tandis qu'elle reste, complaisamment stationnaire, démontrent, par leur vie *sans cesse ascendante*, ce que l'homme, au déclin de ses jours, devrait être, si son apathie, survenant à l'âge mûr, ne violait pas la loi d'évolution. Leur passage sur la terre est marqué par des jalons nouveaux, incessants, qui souvent, presque toujours, sont perçus, acceptés, sentis, à la fin de leur existence ou même après leur mort. *Leur vieillesse est non seulement productive, mais créatrice*. Elle en donne des preuves. Donc, la puissance de la vieillesse, *voulue par la nature*, est la loi véritable à laquelle ces êtres d'harmonie se conforment tout simplement. Et c'est le contraire qui est illogique !

Marguine, dont les yeux restaient fixés obstinément sur le groupe clair, qui brillait tout au bout de l'avenue, comme étincelle un autel illuminé sous de sombres voûtes gothiques, songeait, plus spécialement, tout en errant à travers ces pensées diverses, à la période intense et douloureuse, durant laquelle il avait inutilement combattu l'inertie morale chez Xénia Pawlowna, cette période lointaine, où son amour, soumis à toutes les déceptions, était resté entier, immuablement fort, bien qu'il s'y fût ajouté la souffrante certitude que jamais il ne serait

compris, et que toujours il y aurait entre elle et lui des séparations complètes, mystérieuses... Il la voyait pourtant depuis des années, tous les jours. Elle lui témoignait de la camaraderie bienveillante, une amicale confiance et, lui, de son côté, s'était résigné, pour conserver cette affection, à laquelle s'accrochait son grand cœur d'une façon inexplicable et profonde, à descendre dans le petit cercle bête où s'écoulait la vie de la vieille fille. A cinquante-sept ans, Xénia Pawlowna était vierge. Jamais elle n'avait voulu se marier, et Marguine, malgré sa fortune, sa célébrité d'écrivain, son inflexible tendresse, sa beauté même, avait été refusé. Elle l'avait aimé cependant, à plusieurs reprises, avec toute la fougue de sa nature expansive, toute la véracité de son cœur simple, toute la hardiesse innocente que donne l'ignorance de la volupté unie à de très indépendantes allures; puis, cette affection, toujours vive, sincère, vibrante, enthousiaste, avait passé à d'autres, puis à d'autres encore, et cela, sans interruption depuis trente-cinq ans. Marguine sourit en revoyant, dans sa pensée, le défilé étonnant de tous ceux qu'avait aimés Xénia Pawlowna, et il sourit de nouveau, subitement attendri, en songeant à sa bonté unique, à ces mots doux et chauds qu'elle trouvait mieux que personne, pour

consoler une peine, à la fraîche poésie, naïve et charmante, qui émanait d'elle, enveloppant les plus récalcitrants de sa vivifiante influence. C'était une nature instinctivement artistique, amoureuse du beau, s'entourant de choses mièvres, fines, délicates, toujours petites. Xénia Pawlowna s'habillait de couleurs claires, joliment choisies ; elle avait des superstitions sans nombre, refusant énergiquement de passer le sel à un voisin ou de mettre une paire de bottines sur une table ; elle était gourmande et friande surtout de bonbons ; elle aimait les bêtes, toutes les bêtes, indistinctement, ayant établi même, dans un hangar, près de la maison, une sorte d'hôpital pour les chiens errants et les chats en détresse ; elle était pieuse, d'une piété aimable, parfois même gauloise, ne parlant de saint Joseph qu'avec un léger mépris, en ayant l'air de lui reprocher son abstention. Tout le monde aimait Xénia Pawlowna, surtout les enfants, car, à l'âge ingrat où personne ne s'occupait d'eux, elle jouait, elle causait, elle caquetait, leur enseignant à se faire la cour. Sa grâce souriante, son entrain, son charme étaient exquis ; sa crédulité, sans bornes. On la trompait constamment, et elle trouvait des excuses pour ceux qui la trompaient.

Actuellement, un étudiant en médecine qui avait

loué une chambre dans la villa où elle-même passait l'été, s'était emparé de cette proie facile en simulant, dès la première rencontre au jardin, où il l'avait trouvée, rougissante et timide sous son ombrelle blanche, une impression d'admiration, qu'il sentait, dès l'abord, devoir être un solide hameçon. La pauvre vieille y avait mordu tout de suite. Elle aimait le jeune homme ; elle l'attirait dans son intimité, le comblait de gâteries, de prévenances, de cadeaux, d'argent et, après quelques semaines, l'argent commençant à faire défaut, de meubles, que le beau Paul, toujours endetté, toujours besogneux, acceptait sans se faire prier.

Marguine, indigné de constater, chaque fois qu'il venait à la « dacha », une chaise, une table, un bureau manquant, avait parlé, ce soir-là, un peu durement à son amie, mais Xénia, pleurant et ne répondant pas, le vieillard, sans plus insister, avait baisé religieusement la petite main ridée qui tremblait dans la sienne et s'en était allé tout triste, plein de rancune, de pitié, d'inquiétude...

Tandis qu'il songeait, assis tout seul sur son banc, dans la splendeur de la nuit grandissante, aux moyens d'évincer l'étudiant, il vit soudain, de loin, le rayon de soleil s'effacer, la maison se voiler et devenir grise, la fenêtre se clore, une lumière s'allumer...

— Elle est ridicule, ridicule ! dit-il presque haut avec irritation.

Et il se leva pour regagner son logis en ville. D'abord il marcha vite, abandonnant l'avenue de chênes dont la sortie béante, pareille au seuil élevé, déchiré, d'un immense caveau mortuaire, s'entr'ouvrait, laissant apercevoir, entre les branches des deux derniers arbres, une planète. Il la regarda un instant vivre au cœur du ciel limpide ; puis, ses pas se ralentirent. Une songerie le prit. Doucement, vers Pétersbourg, il dirigea sa course, longeant la Néva dont la masse opaque et placide arrivait largement, trouant la campagne toute noire, s'écoulant sans un reflet, sans un miroitement, mais remplissant la nuit de sa plainte magnifiquement monotone et du minuscule clapotis de l'eau qui pliait en passant les herbes des rives, accompagnant de ses claires notes cristallines la gravité musicale de la grande voix fluviale.

— « Ridicule, se répéta Marguine, pendant que ses yeux vaguaient aux profondeurs illimitées de l'horizon, ridicule, pourquoi ? »

Il s'arrêta.

— « Ridicule, elle ne l'est que parce qu'elle cherche à plaire comme on veut plaire à vingt ans, par l'extérieur. Parce qu'elle aime avec l'appel in-

conscient de l'instinctive inassouvie aux sensations physiques. C'est même de ce fait, assez ordinaire, que vient l'éclat de rire sarcastique et cruel dont le monde accueille ces sortes d'amours tardives. Il se moque du vieil homme ou de la vieille femme qui aime, et son rire, justifié quand leur passion ne recherche que des plaisirs matériels, devient injuste, mauvais, *inférieur et bête*, quand l'amour, — qu'il ne comprend guère en dehors de ces jouissances — est pourtant indépendant de l'attraction sexuelle et plus que la tendance naturelle à obéir à la loi de la reproduction de l'espèce. Le monde, la masse, ne distingue pas ces subtilités. Il n'admet pas que le cœur puisse être plein d'un sentiment de tendresse sans que le désir physique n'en soit la cause, et c'est pourquoi, dans sa basse et vulgaire compréhension, il détermine *avec une mathématique féroce* l'âge auquel tout besoin d'amour doit cesser. C'est avoir une si petite, une si étroite notion de l'élan magnifique et pur, le seul qui nous fasse comprendre et sentir Dieu ; c'est faire de l'homme l'égal des animaux ; c'est dire à la femme qu'on choisit : « Je n'aime que votre peau douce et fraîche, vos lèvres rieuses, vos dents blanches, votre soyeuse chevelure parfumée ; si vous deveniez vieille tout à coup, je ne vous regarderais plus, je courrais à d'autres. »

Et que devient donc l'âme dans cette mesquine et pourtant si générale conception de l'amour? L'âme, c'est-à-dire l'étincelle vivante et divine incarnée en nous, *l'âme, qui n'a pas d'âge*, l'âme inquiète, vibrante, enflammée, qui cherche toujours une autre âme, et qui, l'ayant trouvée, doit se replier douloureusement sur elle-même, parce que le monde, le monde gouailleur et méchant lui ricane: « Ne voyez-vous pas les rides sur l'enveloppe de chair qui vous entoure? elle a des cheveux blancs, il y manque des dents, elle est vieille, flétrie, usée...! » Et il ne voit pas, il ne sent pas, ce monde cruel, borné au très petit horizon de ses désirs grossiers, que dans l'amour vrai, la haute émotion pure, celle qui, entre deux êtres, éternellement se perpétue à travers toutes leurs existences, le corps physique, abri momentané de l'âme, n'est qu'un instrument destiné par la nature à reproduire les hommes, mais nullement la cause ni le but de cette exaltation profonde et troublante qui nous vient de plus haut, de plus loin, de Dieu lui-même.

Et Marguine, avançant dans la campagne, toujours seul sous le ciel immense, sous le scintillement d'étoiles vivantes, se dit encore:

— « Le monde prend la passion, la volupté

pour l'amour et, à cause de cela, sans se donner la peine d'analyser leurs sensations, enveloppe les vieillards qui aiment d'une même réprobation moqueuse et irraisonnée. Pourtant, il est pathétique, l'appel d'une âme, à laquelle *ce mince détail*, si terriblement important, *l'usure de son corps*, interdit, sous peine de ridicule, toute tendresse, tout abandon, tout ce qui forme le besoin persistant, le désir unique, la consolation de l'existence, l'amour. Il est pathétique et si angoissé, cet appel suprême ; elle est si durement pénible, cette détresse d'un cœur qui, parce qu'il bat dans une poitrine de soixante ans, doit, de par les décrets mondains, s'éteindre et mourir!... Si la question physique n'est plus en jeu, alors, pourquoi une femme, me dirait-on? Un ami, un camarade suffit... Oh! non, plus que jamais avant, l'homme âgé a besoin de la femme, de son dévouement profond, de son cœur plein d'un si chaud rayonnement de bonté; de sa petite main frêle pour le soutenir aux moments tristes; de sa faiblesse qui correspond à ses propres défaillances qu'il n'oserait pas avouer à un autre homme; de son sourire toujours mêlé d'une part de protection, de maternité tendre et grave, et dont il ne peut pas se passer, hélas!...

D'ailleurs, est-ce que le fait seul de ce désir d'ai-

mer, continuant avec les années, n'est pas la preuve la plus éclatante, PUISQU'ELLE EST NATURELLE, et que nous la constatons tous les jours, qu'ici, comme pour la force intellectuelle de la vieillesse, qu'on ne veut pas admettre malgré son irréfutable logique, on se trouve de nouveau devant une règle violée, devant une loi incomprise, indépendante de celle de l'attraction sexuelle, devant une loi toute-puissante, la seule qui nous fasse percevoir une immortalité ?...

Le vieillard était arrivé au pont Nicolas. Il s'y accouda un instant. Ses beaux yeux intelligents suivirent, pleins de rêverie, l'interminable file des réverbères bordant la lourde masse régulière des quais en granit. Leurs reflets bleus et rouges, démesurément allongés à distances égales sur la surface des eaux profondes, se transformaient, tant la Néva, douce, paisible, endormie, les immobilisait, en une double étincelante colonnade, soutenant de ses piliers de lumière des palais féeriques et gigantesques. C'était, du milieu du pont où se tenait Marguine, une colossale nef d'église fermée de tous côtés par des monuments mystérieux ; une nef triomphale et scintillante dont le fleuve semblait le pavé de marbre noir, semé d'innombrables perles diamantées, et cette nef se prolongeait, s'étendait, formait une

allée sans fin entre ses deux lignes de colonnes, chacune d'elles paraissant emprisonner une petite âme sous des transparences de pierre précieuse, et se continuait à perte de vue, s'étendant au loin, au loin, à l'infini, sous la grande voûte arrondie du ciel rayonnant.

Et des larmes montèrent lentement aux yeux de Marguine, du vieux poète. Oh ! comme il se sentait enthousiaste, *et jeune* et vibrant ! Tout entier il se livra au pénétrant baiser de la Nuit et de l'Ombre, à son charme souverain, au vertige du Beau et, longtemps, la gorge serrée, indiciblement ému, il contempla le fleuve qui palpitait entre ses parois de pierre, tranquille et fort, puissamment uni, mystérieux comme le cœur même du peuple slave qu'il symbolisait.

Puis, il rentra chez lui.

II

— Encore une tasse, Paul Alexandrovitch ? — Non. — Une cigarette alors, elles sont très bonnes, elles viennent de la coopérative des officiers.

— Merci, j'accepte. Est-ce que M. Marguine viendra de nouveau aujourd'hui ?

— Mais oui, dit en hésitant Xénia Pawlowna. Vous savez bien qu'il a l'habitude de prendre le thé ici tous les jours. Il va arriver, il est cinq heures.

— Souffrez que je m'en aille, alors; je ne l'aime guère votre Marguine, et je suis sûr qu'il me déteste et vous dit du mal de moi. Du reste, j'ai à travailler: j'ai pu, grâce à vous, me procurer les ouvrages nécessaires, et il faut maintenant que je prépare mon prochain examen. A ce soir; je descendrai quand votre ami sera parti.

Et le jeune homme, après s'être légèrement incliné, traversa d'un pas indolent le salon où traînait un parfum de violettes mêlé à l'arome pénétrant de la fumée de sa cigarette.

— Paul Alexandrovitch, restez!

Il se retourna, la main déjà sur la porte, et regarda sa vieille amie d'un air dur. Petite et mince, bien serrée dans sa coquette robe de laine et de dentelles blanches, elle s'était levée, elle venait à lui, elle souriait avec de l'inquiétude et de la supplication au coin de ses lèvres entr'ouvertes.

— Restez, Paul Alexandrovitch!

Et, dans ses yeux soudainement troublés, dans sa voix assourdie, il y avait une pensée, une vilaine pensée qu'elle n'osait pas formuler...

— Je ne puis pas rester, je vous ai dit pourquoi.

Elle rougit, hésita, balbutia ; puis, se décidant tout à coup :

— Je ne recevrai pas Dmitri Pétrovitch ; je ferai dire que je suis souffrante.

— Dans ce cas, je reste. Merci, murmura-t-il en souriant triomphalement et en baisant du bout des lèvres la frêle et blanche main à demi cachée sous les mitaines brodées.

Au même instant, Marguine, dont les pas criant sur le gravier de l'allée l'avaient fait reconnaître, sonna à la porte de la villa. Tandis que Xénia Pawlowna courait donner des ordres à son sujet, l'étudiant, resté seul, s'approcha de la fenêtre pour le voir partir, et il rit d'un air goguenard quand le vieux, s'éloignant lentement, tourna plusieurs fois son triste et bon visage vers la maison close, avant de se décider à s'en aller.

Xénia rentra, [un peu pâle, mais bravement, sans montrer l'effort que cette injustice lui coûtait ; cherchant à amuser son hôte, elle alla au piano et chanta les paroles d'une romance dont le jeune homme avait distraitement commencé l'accompagnement.

Elle aimait à chanter, de préférence des chansons d'amour, et avait l'habitude, aux passages pathétiques de se hausser sur la pointe des pieds en fermant

les yeux, la main sur le cœur, en extase. Sa voix, belle autrefois, était maintenant tremblotante et fêlée.

Mais elle ne s'en apercevait pas. Chaque jour, durant des heures, assise à son piano, elle laissait son âme, sa tendre âme naïve, s'envoler, errer, onduler à travers des féeries dont le rythme musical lui amenait successivement les visions éblouissantes.

— Dieu que c'est bête ! dit Paul en se levant et en l'interrompant sans façon pour rallumer sa cigarette.

— Bête ! répéta-t-elle en s'arrêtant court, rougissant, toute confuse. Je... je la trouvais si jolie, si poétique !

— Poétique ! vous avez toujours ce mot-là à la bouche, Xénia Pawlowna ! Expliquez-moi, je vous prie, ce que cela veut dire, poétique.

— Je sais que je ne suis pas très intelligente, Paul Alexandrovitch ; mais cependant, pour les choses du cœur, je ne crois pas me tromper. La poésie, c'est ce qui fait vibrer l'âme, c'est l'atmosphère de tendresse et d'émotion qui se dégage du monde matériel supérieur, autrement dit, du domaine de l'art...

— Ça, c'est du Marguine. Arrêtez, de grâce !

— Je vous demande pardon si je vous déplaïs,

mon ami ; excusez-moi, je... je n'ai pas de mauvaises intentions.

La pauvre vieille se troublait à la vue du visage irrité de Paul. Il restait debout, silencieux, près du piano. Elle lui avança un fauteuil ; puis, lui mettant timidement la main sur le bras :

— Au moins, êtes-vous content des ouvrages que vous avez achetés ? demanda-t-elle à demi-voix avec, tout au fond des yeux, l'anxiété de le dérider. Avez-vous ce qu'il vous faut?... Dites ? franchement.

Il hésita et sourit sans répondre.

— Votre sourire est comme un rayon de soleil dans mon cœur, comme une étoile qui brille au ciel. J'aime tant quand vous souriez, Paul Alexandrovitch !... Que puis-je faire pour vous ? Dites ! je serais si heureuse !

— A quoi bon ? Je sais que vous n'avez pas la somme indispensable à l'acquisition des instruments qui me sont nécessaires...

— Quelle somme ?

— Cent roubles !

Xénia s'assombrit et resta songeuse, tandis que son regard faisait circulairement le tour de la chambre à la recherche instinctive de quelque nouvel objet à vendre.

Il n'y a plus rien... plus rien... murmura-t-elle, et ma famille n'enverra l'argent du mois que dans quinze jours. Si... si vous pouviez attendre...

— Ne parlons pas de cela, je vous prie, dit-il en cachant son désappointement. Comme cette toilette blanche vous va bien !

— Vous trouvez, Paul Alexandrovitch ?

Et un rayonnement monta au pauvre visage ridé qui se tourna, débordant de reconnaissance et d'admiration, resplendissant de tendresse, vers les yeux du jeune homme. Celui-ci inclina la tête en signe d'assentiment ; mais, en lui-même, il songea :

— « Vieille folle ! elle commence à m'embêter ! »

III

Quand Marguine arriva le lendemain à la « dacha », on lui dit encore que Mademoiselle était souffrante. Durant une semaine, il en fut ainsi. Le huitième jour, il repoussa tranquillement la vieille bonne qui lui avait ouvert la porte et qui, fidèle à la consigne, restait sur le seuil, barrant l'entrée, et monta au salon.

La pièce était vide : plus un meuble ; le tapis même avait été arraché, et quelques clous tordus pointaient du plancher à travers une épaisse couche

de poussière. Un juron lui sauta aux lèvres, tandis que, saisi d'inquiétude, il ouvrait, sans frapper, la porte de la chambre voisine. Là, dans un grand fauteuil, affaissée en une pose d'abandon, mais toujours mise avec une recherche d'élégance, lui apparut Xénia Pawlowna dans l'encadrement léger de claires dentelles.

— Qu'y a-t-il? Vous êtes malade! Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé? Qu'avez-vous?

— Un rhume! dit-elle en hésitant; ce n'est rien.

— Mais vos mains brûlent : vous avez la fièvre! Tenez, vous voilà prise de frissons... Avez-vous vu le médecin?

— Non. J'ai eu froid il y a deux jours... Ne vous inquiétez pas... ce ne sera rien.

— Il faut le faire venir..... tout de suite.

— Non! non! répéta-t-elle avec de l'angoisse dans la voix.

Il la regarda, les yeux pleins d'une muette interrogation.

Elle avait changé. Il la devina d'une lividité de marbre sous le rouge qui couvrait ses joues amaigries, et soudain il sentit, comme il sentait toujours tout quand il s'agissait de son amie, clairement, fortement, qu'elle était très malade. Après un instant de silence pendant lequel il se concentra pour lui

cache son trouble, il allait parler, lorsque le son d'un gros meuble qu'on déplace attira son attention : trois hommes, qu'il n'avait pas aperçus en entrant, roulaient le piano vers la porte de sortie.

— Qu'est-ce donc?... Votre piano !

— Oui, dit-elle, parlant avec effort, par saccades, j'étais fatiguée de mes meubles... je m'en suis débarrassée pour les remplacer plus tard. Le piano... je l'aimais ; je l'avais fait mettre dans ma chambre, et puis...

— Cet animal vous l'a demandé...

— Taisez-vous, Dmitri Petrowitch ; taisez-vous, je vous en supplie ! Je vous en supplie.

Elle joignait les mains. Un doux sourire tremblant entr'ouvrait ses lèvres, et il y avait tant d'anxiété sur son visage, tant de crainte qu'un mot brutal ne vint ternir l'aurole dont elle entourait son dieu que le vieillard, accablé, détourna la tête sans rien ajouter.

Le piano, manœuvré par les hommes, passa devant eux, lentement, laissant échapper, de dessous le couvercle fermé, une résonance basse et vibrante, des jaillissements de plaintes, pareils aux pleurs rebelles qui échappent quelquefois, malgré soi, à la souffrance trop vive qui veut rester cachée. Le piano, dans lequel, depuis des années, avait pénétré beau-

coup d'âme, semblait vivre, semblait souffrir, semblait pleurer, et cette plainte modeste, partant du cœur de ce bloc informe, secouait de ses courtes trépidations, de son râle heurté, le cœur de la pauvre femme qui pourtant, courageusement, le vit disparaître.

Quand la porte se fut refermée, elle essaya d'expliquer à Marguine pourquoi il lui fallait d'autres meubles, mais elle mentait mal, et le sourire qui accompagnait ses mensonges n'était plus qu'un long tremblement des nerfs...

Il l'interrompit :

— Je ne demande pas d'explications, dit-il avec une tristesse profonde : n'en cherchez pas. Je ne vau pas cette peine...

Spontanément, avec sa grâce habituelle et câline, elle lui tendit les deux mains ; puis, pendant qu'il les tenait serrées, bien serrées dans les siennes, elle dit la vérité ; elle plaida alors, mettant à ses paroles toute la poésie dont son âme enveloppait ce sujet qui la remplissait, la cause du jeune étudiant.

— « C'est un enfant ; on ne peut pas lui demander de raisonner. Pour qu'une rose s'épanouisse, il lui faut de l'air et du soleil, beaucoup de soleil... C'est si bon la vie à cet âge-là !... Tout ceci est passager, je rachèterai plus tard ce qui me manque...

Elle s'arrêta, se souvenant tout à coup qu'elle avait reçu de l'argent d'avance, qu'elle devait un arriéré de loyer, que son propriétaire l'avait menacée de la chasser, qu'il ne lui restait rien, plus rien, pas même de quoi payer une visite de médecin... Un moment, atterrée, elle faillit tout dire au cher vieil ami qui l'écoutait ; un moment, celui-ci, devinant la demande non formulée hésita devant l'embarras de l'offre à faire...

La fatalité agit sur notre liberté, comme ces femmes qui font faire à leurs maris tout ce qu'elles veulent, sans qu'ils s'en doutent...

Aucun mot ne fut prononcé, et Marguine s'en alla, promettant de revenir le lendemain.

IV

— Xénia Pawlowna est à l'hôpital ! sanglota la vieille servante qui lui ouvrit la porte à l'heure dite.

Un frisson le traversa tout entier, sa voix se troubla.

— A l'hôpital ! Où ? Comment ? est-ce possible ? Qu'est-il arrivé ?

— Le propriétaire l'a chassée : elle n'avait plus d'argent. Alors, comme elle se sentait malade, elle

a ordonné si doucement, si tranquillement, qu'on la conduise à l'hôpital des pauvres...

Tout d'un coup le vieillard pâlit; son cœur cessa de battre, mais, péniblement, il questionna encore cependant :

— Était-elle plus mal qu'hier?

— Oh! oui, Monsieur. Elle avait l'air presque morte ce matin. Et puis, elle s'est tourmentée parce que Paul Alexandrovitch n'était pas là pour lui dire adieu.

— Où est-il?

— Parti. Il n'y a plus rien à prendre! Et je pense aussi qu'il a eu peur...

— Peur! De quoi?

— Mais il lui a fait faire une promenade sur la Néva, malgré son rhume; elle a eu froid et n'a pas osé le dire. Alors, comme il est médecin, il a dû voir qu'elle s'en allait...

Marguine s'éloigna, chancelant un peu, comme pris de vertige, directement, vers l'hôpital.

C'était une grande bâtisse carrée, laide et triste, avec des grilles aux fenêtres. Un jardin, traversé de cordes où séchait du linge, descendait en pente jusqu'au fleuve, dont quelques lourds chalands, chargés de sapins, souillaient la froide majesté.

Il sonna.

— On ne peut pas voir les malades aujourd'hui ; le moment est passé, dit le concierge, en réponse à ses sollicitations.

Il insista.

— Impossible, Monsieur, c'est contre le règlement.

Ne pas la voir ! Elle, vers qui toute son âme s'élançait ; elle, qu'il savait seule, peut-être désespérée, peut-être mourante dans ce lit de misère ! Elle, c'est-à-dire la femme, l'être unique dont l'existence avait remué ses fibres les plus profondes, les plus intimes, exaltant en lui jusqu'à la grandeur, jusqu'à l'héroïsme, ses forces, sa pensée, ses émotions, et dont le passage dans sa vie l'avait dominée comme le soleil domine le monde ! Ne pas la voir ! De quel droit l'en privait-on ? Le règlement ! Comme si les règlements, les lois, les conventions, misérables inventions humaines, tenaient devant la logique et la force naturelle des choses !

Il repoussa l'homme ; il entra, monta un escalier. Dans le corridor, en haut, un interne lui barra le passage.

Marguine, fiévreusement, s'expliqua.

— Revenez demain, Monsieur.

— Demain !

Il eut une grande révolte, une colère immense,

admirable : dans le crépuscule de l'étroit couloir, dans les teintes grises, indécises de la nuit prochaine, il se redressa, il cria sa fureur en phrases mordantes, éloqu岸tes; grandissant jusqu'au rayonnement par le feu que le trouble de son  me envoyait à son fier visage passionné.

Le jeune médecin balbutia, tout interdit :

— Veuillez me dire qui vous êtes, Monsieur.

— Marguine.

Au nom de l'茅crivain célèbre, l'interne recula avec déférence.

— Entrez, Monsieur, nous ferons une exception pour vous. Je crois devoir vous prévenir que le cas est très sérieux : une pneumonie foudroyante aggrav e par le transport.

— Je sais, murmura le vieillard, dont le c eur, depuis la veille déjà, s'était rempli de mort.

Il suivit.

La salle, très longue, se revêtait lentement de la vaste agonie du jour, planant sur les lits en ombres graduellement alourdies; une teinte ros e venait du ciel où se plissaient les nuages en bondissantes avalanches pourpr es, entrant par les fenêtres, nimbait d'une caresse finement color e tout ce pauvre linge d'hôpital, l'enveloppant de poésie et de douceur. Sur les couches, les malades se soulevaient, regardant

ardemment cet homme à l'impériale tête blanche qui entra ainsi, après l'heure des visites, et qui passait devant eux sans les voir.

— La voici, dit le docteur, quand ils furent au bout de la salle, devant le lit de Xénia Pawlowna.

Marguine ne la reconnut pas. Elle avait vieilli, beaucoup ; mais elle était belle, étrangement belle.

Il s'approcha, hésitant...

Un sourire éclaira le visage de la malade quand, ses yeux errants rencontrèrent soudain le regard qui, depuis tant d'années, à travers toutes les tristesses, toutes les injustices, toutes les infidélités, avait réservé *une* expression pour elle, *uniquement pour elle*, et la lui apportait encore, toujours profondément aimante, dévouée et *absolue*, maintenant, quand tout l'abandonnait, quand elle allait mourir. Elle lui tendit la main. Un sourire attendri et gai trembla sur ses lèvres pâles, mais la voix, qu'elle voulut forcer à sortir, resta prise dans la gorge.

— Ne parlez pas, murmura le vieux chez lequel l'angoisse montait, étouffante, l'angoisse et, devant la grâce voilée des beaux yeux de Xénia, la *certitude*.

Oui, elle était marquée. Elle portait le signe de la

mort, ce signe qui n'est jamais vu que par les autres et que, par exception, elle sentait bien s'être posé sur son front. Et, combien touchante était sa façon brave d'attendre, de vivre chacune des minutes qui la rapprochaient du *Passage* dont sa confiance et sa simplicité lui faisaient apparaître la nécessité toute naturelle.

Marguine, assis près du lit, après en avoir fermé les rideaux qui les isolaient du reste de la salle, contemplait silencieusement son amie, tourmenté par une pensée profonde, obscure, souvent apparue et s'imposant maintenant, irrésistiblement, la pensée que Xénia Pawlowna était une âme grande, à haute envergure, logée par une cause mystérieuse dans un *cerveau trop étroit*, dans un *instrument physique* imparfait. Il le sentait en ce moment d'une façon péremptoire. Et c'était *cela* la raison de son manque de développement, *cela* qui avait enrayé la culture de son *moi*, obligé dès lors à des balbutiements confus, à l'impuissance, à la médiocrité, avec, çà et là, de beaux éclairs aussitôt voilés, suffisants cependant à lui faire pressentir ce qu'elle valait réellement, sous la banalité de son vêtement terrestre. Aujourd'hui, son calme, l'intelligence raffinée de son visage soudainement spiritualisé par l'affaiblissement du corps, l'expression douce et

réfléchie des yeux dominant malgré l'éclat de la fièvre, et où il trouvait tout à coup des choses inconnues de lui, des choses très élevées, très perçues, confirmèrent la justesse de ses intuitions passées et tranquillisèrent aussi l'inquiétude latente, qu'il avait eue toujours, songeant à ces arrêts si communs d'une évolution pourtant si logique, *en lui en faisant enfin percevoir la cause dans une imperfection purement matérielle.*

Et Xénia grandit pour lui. Tandis' qu'elle râlait, la tête renversée sur l'oreiller, la poitrine oppressée, il lui dit tout bas, d'un accent infini, sa tendresse, sa pitié, son respect ; simplement, tristement, il lui dit son amour, son grand amour si fidèle, si douloureux, en sorte que le sens de ses paroles, plutôt que ses paroles elles-mêmes, pénétrait loin, avec une solennité suprême dans l'âme qui palpitait, prête à partir...

Et la nuit arrivait. Dans la salle, on avait allumé les lampes ; au dehors une lumière pâle descendue d'un quartier de lune, d'une fuite de soleil, se heurtaient, confondant leurs lueurs, aux vitres des fenêtres. Dominatrice, la voix de la Néva, parfois accompagnée du sifflement d'un bateau passant à toute vapeur, roulait son éternelle magnificence en torrents d'harmonie...

Quand il se fut donné et que la mourante, d'un sourire du regard, l'eut accepté, Marguine se tut, *laissant le silence se remplir des choses qu'il n'avait pas dites, qu'il ne pouvait pas dire...* Longtemps, comme en rêve, il considéra la pauvre petite main diaphane qui restait étendue, sans mouvement, comme une fleur fanée, dans sa forte main nerveuse; puis, il remonta jusqu'aux yeux, des yeux agrandis, étincelants, en lesquels tout ce qu'il y avait de vivant semblait s'être réfugié, et les contempla invinciblement attiré, retrouvant en eux, plus encore que tout à l'heure, toute la pensée, toutes les hardiesses intellectuelles, tout l'élan qui, depuis si longtemps avaient disparu, et... tout l'amour... aussi. Sans réserve, royalement, l'âme jeune, fière, indépendante, amoureuse, s'y montrait, y resplendissait, malgré son enveloppe décrépite, malgré les rides, la maladie, la mort prochaine. Et, quelle tendresse dans leurs profondeurs! Quelle émotion douce en rayonnait! Quelle superbe preuve de l'existence d'une communion psychique arrivant à une intensité d'harmonie autrement complète, autrement décisive et surtout autrement durable que celle de l'éphémère liaison physique, qualifiée d'amour ici-bas et régissant honteusement, au nom du corps qui commande, au nom d'une vanité

matérielle, le sentiment *qu'on ose* lui subordonner.

Immobile près de la vieille femme qu'il aimait, Marguine agenouilla sa reconnaissance devant Dieu.

« Bénie soit la souffrance due à l'amour, pensait-il, la souffrance, seule vraie génératrice de *vie sentie*, de mouvements larges, de chefs-d'œuvre ! seule pensée qui soit *toujours* active, inquiète, chérie en secret, sans cesse planante en décor de fonds sur les plus infimes détails de l'existence quotidienne, comme sur les intérêts les plus hauts, les plus sacrés ! Bénie soit la souffrance due à l'amour, seule volupté exquise et torturante à la fois, dont les plus désolés ne pourraient, ne voudraient pas se priver ! Ah ! qu'il est bon et terrible de souffrir par l'être qu'on aime, de lui devoir des larmes, des insomnies, le vide qui ronge le cœur et le tient si rempli cependant ! »

Et des visions de ses différentes heures de souffrance s'éclairaient en lui, passaient rapides, ou se prolongeaient en longues périodes de rêve... Trente-cinq années de sa vie défilèrent en tableaux successifs ; trente-cinq années pendant lesquelles, à travers le tourbillon des affaires, des voyages, des séparations, des travaux, à travers la succession des querelles et des joies, des jalousies, des absences,

pas un jour ne s'était écoulé, pas un, sans que la pensée de la femme aimée ne lui *imposât* sa domination comme la marée s'impose, inexorable, à la plage qu'elle mord incessamment. Que cette pensée, selon les circonstances, fût douce et tendre, ou violente, amère, douloureuse, elle avait été là, toujours là, présente à son imagination, malgré les révoltes, malgré la volonté mise en œuvre pour l'en chasser. Elle avait été là, lancinante et sourde pendant trente-cinq ans, là, dès son réveil, à son coucher, dans la rue, en voyage, dans le monde; là, quand il travaillait; là, quand ses yeux, s'arrêtant sur une autre femme, cherchaient éperdument, d'un effort tenace, à faire jaillir une âme qui prît possession de la sienne; là, encore, quand, saisi de découragement, dans le silence de sa double solitude, il avait pleuré quelquefois, aussi brisé, aussi faible qu'un petit enfant malheureux, criant à la constante présence invisible: « Je t'aime! Je t'aime! Je t'aime! » et jouissant au fond en même temps, âprement, de se prouver à quel point il l'aimait par ce martyre enduré pour elle, à cause d'elle.

Puis, à mesure qu'il avait vieilli, que la passion faisait place au sentiment seul, ces troubles, ces torrents contraires qui le secouaient de leur impétuosité, de leurs rafales, s'étaient calmés, chan-

geant de caractère. L'amour, s'élargissant infiniment tout en demeurant lourdement triste, s'était épuré, était devenu ce qu'il doit être, ce qu'il est en réalité, prêt au sacrifice, pardonnant tout et dévoué jusqu'à mourir si la mort peut causer un bonheur...

— Dmitri Petrowitch !...

Cette voix enrouée, cette chère voix méconnaissable le traversa d'un frémissement : il se leva, il se pencha sur la malade avec anxiété.

— Je suis là, Xénia Pawlowna.

— Vous aurez soin de... de... mon bouton de rose, de ma... fleur... ma jolie fleur... promettez !

Il devina ces paroles mieux qu'il ne les entendit : un souffle de colère étrangla sa réponse. Quoi ! Il s'était donc trompé ! Cette expression de tout à l'heure, ce rapprochement de leurs deux âmes, ce n'était que sa création à lui, la réalisation imaginaire du désir de sa vie ; tout ce qu'il avait cru voir dans les profondeurs de ces yeux n'y était pas ! Elle restait jusqu'au bout préoccupée de traduire en images naïvement poétiques la puérité de ses pensées tendues vers cet attachement de sa vieillesse, vers cet homme qui l'avait exploitée, ruinée, tuée, et auquel elle songeait uniquement... Et tout ce qu'il lui avait dit de bon, de tendre, de chaud, de doux, était oublié, déjà oublié?...

Marguine, suffoqué, ne trouvait pas de paroles...

— Promettez ! supplia-t-elle de nouveau.

La douleur fut plus forte que la colère, et l'amour encore plus fort que la douleur.

— Je promets, dit-il.

Mais son cœur éclata : il lui sembla un instant que les morceaux s'en répandaient dans son être entier, faisant tout souffrir et saigner et grincer sur leur passage...

— Voulez-vous le voir ? demanda-t-il, étouffant ses sanglots... j'irai le chercher.

— Non, fit la mourante de la tête.

Et il vit l'ancienne expression de coquetterie passer comme un reflet sur le visage livide, et il devina sa pensée suprême : ne pas laisser d'elle un souvenir pénible...

Alors, il se tut, brisé, ayant froid jusqu'au plus profond de lui-même... Dans la salle, autour d'eux, des chuchotements ; le passage discret des infirmières allant de lit en lit pour les arrangements du soir ; des heurts de flacons ; des porcelaines remuées... et puis, des gémissements, ... un cri plaintif... et puis, toujours la Néva, la Néva pleurant largement dans la nuit...

— Non ! non ! cela ne peut pas être, se dit Marguine dont la pensée, repliée en lointaines re-

cherches, s'égarait en investigations inquiètes. *J'ai vu l'Expression* ; comment me tromper ?

Fébrilement, avec toute la projection de sa volonté tendue, il la regarda de nouveau, et soudain frémit, tout palpitant, quand, incliné sur celle qui n'était plus qu'un lambeau inerte, il vit ses yeux, fixés sur lui, révéler glorieusement avec une Puissance majestueuse, avec la certitude de l'Absolu, l'*Ame* qu'il avait devinée confusément autrefois, qu'il avait entrevue un instant tout à l'heure et dont il venait de douter, parce que les paroles et l'expression puérile de la triste face rongée n'était pas en harmonie avec elle...

Quel obscur phénomène se passait-il donc, se passe-t-il souvent au moment de la mort ? Pourquoi cette contradiction entre les faits, les mots, les manifestations extérieures de la pensée et l'*expression, l'étrange et profonde expression qu'ont parfois ceux qui vont mourir* ?... Lutte suprême, amenée par la prochaine rupture des liens qui unissent le corps à l'âme, permettant d'entrevoir en un éclair chacune des parties de la dualité cessante, ainsi que la personnalité, la valeur véritables de l'une, empêchée d'être librement elle par les entraves que lui oppose, dès sa venue sur la terre, l'insuffisance de l'autre...

Explication peut-être juste de tant d'avortements intellectuels, de tant de désirs confus mystérieusement enrayés dans leur élan... Justification de cette phrase d'un écrivain célèbre : « Nous sentons un être nouveau, qui naîtra de notre cadavre, parfois s'agiter, quand la vie en nous baisse le ton. » Raison aussi de l'arrêt presque général du progrès chez les hommes d'âge mûr. Raison *physique* purement physique de laquelle le remède serait l'amélioration, *physique* aussi, de la race humaine...

La nuit s'écoulait. La vieille femme se refroidissait. Vers trois heures du matin, l'interne de service l'examina en passant et murmura à l'oreille de Marguine :

— C'est la fin, Monsieur.

— C'est le commencement ! pensa le vieillard dont la contemplation s'enfonçait ardemment dans les yeux très lointains, et de plus en plus beaux de son amie.

Depuis qu'il la connaissait, il avait aimé ses yeux, trouvant leur stabilité en contradiction avec l'inconséquence légère des actes ; sentant également qu'ils exprimaient quelque chose de supérieur à l'impression dégagée par toute la personne, confirmée d'ailleurs par une existence très insignifiante. Il avait aimé ses yeux, comme aussi il avait aimé, passion-

nément, les longs silences que, sans raison apparente, Xénia Pawlowna gardait parfois auprès de lui. Quels que fussent alors leurs dissentiments, quelle que fût la portée amère ou nulle des paroles échangées jusque-là, ou des circonstances du moment, ces silences les rapprochaient, les faisaient vivre en même temps les mêmes sensations, et Marguine toujours avait senti qu'en ces minutes, en dépit de tous les motifs de séparation, en dépit de toutes les contingences extérieures, en dépit même des volontés réciproques nettement établies, leurs âmes fièrement indépendantes, amoureuses l'une de l'autre, s'enlaçaient dans un pénétrant baiser... Un mot était-il prononcé, un mot quelconque, l'impression tout à coup s'effaçait; de nouveau, la muraille surgissait entre eux, épaisse, impénétrable, inaperçue à Xénia Pawlowna, terrible à Marguine.

Et maintenant ce regard dans lequel se condensait avec intensité la joie inexplicquée de l'esprit prêt à quitter sa part d'humanité, ce regard de plus en plus *regard*, de plus en plus éclairé, fut une révélation au vieux penseur, tourmenté par l'Énigme et guettant la cause. Une révélation! « Si, tout à l'heure, elle a transcrit en phrases naïves la pensée dernière qui la harcèle, se dit-il, c'est que, logiquement, elle reste jusqu'au bout prisonnière de ses

pauvres moyens de communication ; elle reste soumise à l'ambiance terrestre, misérablement insignifiante, créée autour d'elle par cette pauvreté même, mais combien la royauté de l'âme impérieusement s'établit, puisqu'elle soumet à son rayonnement, malgré toutes les entraves, les yeux, composés pourtant de tissus tout matériels ! »

Et il contemplait ces yeux, et ces yeux l'éblouissaient.

Un moment, leur pure intelligence fut pour lui tout l'univers. Il oublia la maladie, la mort, l'hôpital, l'heure et le temps, pour se plonger tout entier avec respect, avec recueillement, avec curiosité dans la *Vie nouvelle* qui y était entrée.

Mais la mourante, avec un grand soupir, soudain les ferma.

Traversé d'un choc, Marguine se leva...

Était-ce la fin ? Non. Les lèvres remuaient...

— Fleurs... cercueil...

— Oui, dit le vieillard pieusement, il y aura des fleurs, beaucoup de fleurs.

Elle entendit, car elle sourit. Et, comme sa main, toujours abandonnée à celle de Marguine, se glaçait, il se mit à genoux devant le lit, attendant, avec son cœur très lourd et ses larmes arrêtées en un nœud à l'entrée de la gorge, que son amie s'en allât.

Les malades, autour d'eux, reposaient, enveloppés d'une malsaine atmosphère fiévreuse ; une demi-obscurité, très triste, baignait les couches blanches d'où montaient quelques plaintes et, dans la nuit, sans cesser, la Néva sanglotait à larges flots...

Il regarda la main, cette main de petite fille, dont les doigts menus si souvent l'avaient fait trembler. Ils étaient immobiles, et livides, et raides, et froids, avec, dans leur expression, le pathétique appel inconscient qu'ont parfois les membres crispés des très jeunes animaux mourants. Il les embrassa. Il y colla sa bouche longuement, laissant son âme, en ce dernier silence, étreindre encore une fois, éperdument, l'âme palpitante qui partait...

Sous ses lèvres, il sentit la main se contracter : il l'abaissa vivement... elle s'ouvrit, se ferma deux fois ; puis, elle se détendit et s'affaissa... morte !

Abbaye de Villers, août 1894.

LA RÉCLAME

A M^{me} JULIETTE ADAM

LA RÉCLAME

Le public élégant de Bade était réuni, selon l'usage, devant le Casino. De nombreux groupes entouraient le kiosque où, l'après-midi, à trois heures, un excellent orchestre joue les meilleurs morceaux de son répertoire pour amuser la foule cosmopolite et raffinée qui, chaque été, envahit la jolie ville d'eaux. On était au commencement de juin. La journée s'écoulait, exquise, pas trop chaude, ensoleillée, sereine, attirant au dehors plus de promeneurs encore qu'à l'ordinaire. Les tables, rangées devant les boutiques aux étalages remplis d'objets de la Forêt-Noire, étaient occupées par leurs habitués : vieux généraux en retraite ; fils de famille de passage à Bade pour les courses d'Ifhezheim ; officiers allemands arrivés en cachette de leur garnison de Rastadt ; dames élégantes, Russes pour la plupart, éta-

lant de fraîches toilettes parisiennes aux yeux émerveillés des jeunes Badoises ; journalistes en quête de nouvelles ; malades venant de la Trinkhalle, après leurs libations hygiéniques, réchauffer au soleil leurs membres endoloris ; tout ce monde, prenant des rafraîchissements, causait gaiement, échangeait les racontars du jour, et critiquait les passants en écoutant la musique.

Près d'une des tables, loin du kiosque où se portait surtout le mouvement de la foule, deux hommes étaient installés à l'écart, tranquilles et plutôt silencieux, attentifs cependant aux scènes animées que présentait la promenade.

— Voyez donc, Latof, quelle belle femme ! s'écria tout à coup l'un d'eux, jeune encore, blond, pâle et frêle, à demi étendu dans une voiture de malade, auprès de laquelle se tenait debout, prêt à recevoir ses ordres, un valet de pied en livrée. L'autre releva la tête et sourit.

— Je la connais, dit-il, c'est miss Murray, la nouvelle doctoresse américaine qui vient d'arriver à l'hôtel Victoria. Très forte, celle-là, et ne reculant devant rien !... J'ai été, la semaine passée, au cours d'autopsie légale, où j'ai mes entrées, et je l'y ai vue faire une dissection des mieux réussies. Mais vous voilà tout pâle, mon cher prince, qu'avez-vous donc ?

— Une dissection ! répéta le jeune homme avec agitation ; une dissection faite par cette adorable femme... c'est horrible !

— Horrible, pourquoi ?

— Croyez-vous, par exemple, que je pourrais jamais lui baiser les mains, sachant qu'elles ont coupé de la chair humaine, scié des os, manié des dépouilles sanglantes.

— Chut... elle vient à nous.

Très grande, très robuste, l'œil noir et hardi, royalement, audacieusement belle, miss Murray avançait lentement, supportant avec tranquillité, acceptant en reine l'hommage involontaire et spontané des passants qui se retournaient pour l'admirer. Elle portait une robe recouverte de dentelles blanches ; sur sa tête, aux cheveux d'un brun très foncé, était posé un chapeau tout blanc, en paille de riz ; de longs gants de Suède d'une nuance pâle, une ombrelle blanche, complétaient sa toilette, et, sur tout ce blanc, vaporeux, effacé, très doux, une seule note de couleur vive attirait l'attention, celle de sa bouche, aux lèvres rouges, magnifiquement arquées. Elle allait à petits pas, la tête un peu renversée en arrière, lorsque ses yeux, errant autour d'elle, rencontrèrent la voiture du malade et s'attachèrent, pleins d'un intérêt subit, sur celui qui l'oc-

cupait ; puis, reconnaissant auprès de lui le comte Latof, elle l'aborda, la main tendue.

— Quelle délicieuse journée ! lui dit-elle en souriant ; tout Bade est dehors, et j'ai fait comme les autres. Je reviens même d'une longue promenade qui m'a un peu fatiguée. Peut-on s'asseoir ?

— Comment donc ! Nous vous remercions de l'honneur que vous voulez bien nous faire ! Permettez-moi de vous présenter mon ami, le prince Rialla ?

Miss Murray enveloppa d'un regard rapide, mais pénétrant, toute la personne de l'homme qui s'inclinait devant elle, et analysa en un instant sur son fin visage, émacié et triste, l'expression presque désespérée de ses petits yeux d'un bleu profond, volontairement démentie par le sourire forcé, qui distendait en un rictus nerveux sa bouche aux lèvres décolorées.

— Je vous ai déjà rencontré, Monsieur, lui dit-elle, et à un endroit où l'on ne trouve généralement pas de malades, au Vieux-Château.

— Impossible ! exclama le prince. Vous êtes trop belle, je vous aurais remarquée...

— C'était le soir. Vous ne m'avez pas vue, mais vous m'avez entendue...

— Quoi ! Cette voix, cette voix unique, ce contralto puissant et doux, c'était vous, vous !

— Oui, c'était moi. J'étais montée au Vieux-Château pour voir Bade au clair de lune. Il était tard, je croyais les ruines désertes et j'ai chanté tout mon répertoire, à pleine voix... C'est seulement au moment de partir que je me suis aperçue...

— Oui ! oui ! s'écria vivement le prince, rougissant tout à coup et bégayant un peu... j'étais en pleine lumière, tandis que vous demeuriez dans l'ombre... je... je... croyais...

— Vous êtes un imprudent, à tous les points de vue, interrompit aussitôt le comte Latof, pour sortir son ami de l'embarras qu'il devinait ; Mademoiselle, qui est médecin, vous dira qu'il est insensé, pour un malade, de se faire promener le soir dans des ruines, et moi, qui suis philosophe, je vous dis qu'il est encore plus insensé de comprendre la vie comme vous le faites.

— La vie ! la vie ! ne me parlez pas de la vie, à moi !

Et se tournant brusquement vers le domestique immobile à ses côtés :

— Ramenez-moi à la maison, dit-il, en remontrant sur ses genoux, d'un geste saccadé, la fourrure qui les recouvrait. Adieu, Mademoiselle ! Excusez-moi si je ne viens pas déposer ma carte chez vous.

— Qu'a-t-il donc ? demanda la belle Américaine

au comte Latof, en observant rêveusement la voiture qui s'éloignait.

— Ce qu'il a ? Je n'en sais rien, ni les médecins non plus ; mais ce que je sais, c'est qu'il est perdu, et que cela me peine horriblement ! Je l'ai connu à Pétersbourg il y a trois ans, gai, bien portant, très répandu, très aimé dans le monde. C'était un original, un mélange d'enfant et de vieillard, un artiste, un cœur d'or ; au total, un charmant garçon ! Je l'ai retrouvé ici, où je viens depuis vingt ans, tous les étés, bien changé, bien vieilli, bien attristé.

— Il n'a pas de famille ?

— Il est seul au monde. Il a trente-cinq ans, une fortune colossale, un des plus beaux noms d'Italie, et, avec tout cela, il est très à plaindre.

— Mais, enfin, quels sont les symptômes de cette maladie ?

— Une nervosité intense, une agitation excessive qui lui enlèvent le sommeil, l'appétit et jusqu'à la parole ; des syncopes à la moindre émotion un peu forte ; une faiblesse extrême, mais singulièrement intermittente. Il marche parfois plusieurs heures sans la moindre fatigue, et tout à coup est obligé de se faire porter d'un étage à l'autre et voituré comme vous l'avez vu, ses jambes lui

refusant tout service. Puis, et c'est là ce qui le tue, il a la conviction irrésistible qu'il est fou.

Miss Murray demeura un instant silencieuse et pensive, les yeux vaguement fixés sur l'entrée de l'allée de Lichtenthal, par où défilaient, se succédant les uns aux autres, une brillante suite d'équipages qui disparaissaient, enveloppés d'une poussière dorée, sous les ombrages touffus de marronniers centenaires

— Tout ce que vous me racontez est étrangement intéressant, dit-elle; et je voudrais étudier ce cas de près. Y aurait-il moyen?

— Oui, facilement. Le prince sort beaucoup; vous pouvez le rencontrer dehors et causer avec lui. Tout en voulant jouer au misanthrope, il n'y réussit pas. Il hait la solitude, il en a peur; je vous réponds qu'il sera heureux de la plus petite marque d'intérêt de votre part. Et... vous, Mademoiselle, êtes-vous contente à Bade?

— Bade est adorable, dit la jeune femme avec un sourire, et je l'adorerais si j'y faisais de bonnes affaires; mais, malgré l'accueil aimable de mes confrères, malgré mon diplôme allemand, le succès ne vient pas!

— Permettez-moi de vous en donner la raison et pardonnez à ma franchise: vous êtes trop belle!

Les femmes ne vous consulteront jamais : ni pour elles, par jalousie ; ni pour leurs maris ou leurs frères, par crainte. Quant aux hommes... Enfin, votre beauté est un obstacle !

— Ou un moyen ! murmura miss Murray, en serrant l'une contre l'autre ses lèvres pourprées, mouvement qui lui était familier lorsque sa forte volonté avait pris quelque décision.

*
* *

A dater de cette conversation, l'Américaine vint s'asseoir régulièrement à l'heure de la musique, auprès des deux amis. Le prince parlait peu et toujours d'une manière brusque, incisive, pleine d'amertume et même de méchanceté. Il semblait avoir pris miss Murray en aversion, s'ingéniant à le lui prouver par des phrases mordantes, des sous-entendus désagréables, auxquels la jeune femme ne répondait que par un sourire doux et ironique, un sourire indéfinissable, troublant. Elle causait surtout avec le comte Latof, qui, trouvant en elle une personne instruite, curieuse de tout connaître, de tout comprendre, un esprit très ouvert, audacieux, entreprenant, déployait en son honneur les ressources d'une intelligence fine et profonde, et l'en-

traînait parfois sur les terrains les plus élevés, les plus abstraits de la philosophie et de la science. Rialla écoutait, les mains nerveusement crispées l'une sur l'autre; ses yeux, un peu hagards, agités d'une fréquente palpitation des paupières, toujours fixés sur miss Murray dont il semblait vouloir graver les traits impérieux, le beau regard velouté, le buste magnifique, au plus profond de son âme. Se retournait-elle par hasard vers lui :

— Je déteste les femmes supérieures ! disait-il vivement, avec une impétuosité d'enfant gâté.

Elle souriait encore et continuait la conversation.

*
* *

Un matin, le comte Latof reçut un télégramme le rappelant à Pétersbourg. Il quitta Bade quelques heures plus tard, après avoir fait une courte visite d'adieu à Rialla, auquel il recommanda amicalement d'éviter leur compagne de chaque jour.

— Pourquoi ? demanda le malade en rougissant un peu.

— Parce que c'est une femme dangereuse, une intrigante, répondit fermement le comte. Elle n'a pas de cœur; vous, mon cher ami, vous en avez trop, défiez-vous !

*
* *

Quand le prince arriva au Casino le même après-midi, il trouva miss Murray déjà installée à leur place accoutumée. En véritable Américaine, elle dédaignait les convenances, qu'elle jugeait bêtes. Malgré une beauté à laquelle ses vingt-huit ans donnaient un plein éclat, elle attendait ouvertement — aux yeux des passants, qui commençaient à la connaître et l'excusaient en faveur de sa nationalité — les deux hommes qu'elle se plaisait à rencontrer. Elle était, comme toujours, tout en blanc, très élégante et causait avec des dames qui s'étaient assises auprès d'elle et qui s'éloignèrent aussitôt en la voyant s'approcher de la voiture de Rialla.

— Ce sont d'anciennes clientes à moi, dit-elle en les lui indiquant du geste. Je les ai connues à New-York, où j'ai traité et guéri la fille, qui avait une maladie analogue à la vôtre...

— Je n'aurais aucune confiance en vous, moi!

— Merci! Je l'ai guérie cependant, cette jeune fille, et très vite, tout simplement en l'endormant, par la suggestion. Si vous vouliez me laisser essayer, à titre d'expérience...

— Jamais de la vie! fit le prince violemment.

Vous tenez donc bien à me prouver votre empire sur moi, continua-t-il avec agitation. Quelle grande coquette vous devez être pour qu'il vous faille même un monstre comme moi pour victime!

— Coquette? Je n'ai jamais le temps de l'être! observa-t-elle tranquillement, tandis que ses belles lèvres rouges s'entr'ouvraient en un sourire moqueur. Mais où est donc le comte Latof?

— Parti! Je le regrette pour vous, Mademoiselle; c'est un admirateur que vous perdez...

— Vous êtes insolent, prince, mais je vous pardonne...

— Je compte si peu, n'est-ce pas?

— Et, à mon tour, je vous dis adieu, ajouta-t-elle sans lui répondre.

— Adieu? balbutia Rialla, très pâle tout à coup. Vous partez?

— Oui, dit-elle lentement, avec un geste de résignation, je me suis décidée à quitter Bade. Je dois gagner ma vie, comme vous savez, et je ne réussis pas ici. Je vais essayer de quelque autre ville d'Allemagne...

— Le prince se trouve mal! interrompit le domestique, se précipitant vivement vers son maître, dont la tête inanimée, livide, était retombée en arrière sur les coussins de la voiture et dont les

petites mains blanches et maigres s'étaient convulsivement repliées en dedans, tout à fait contractées.

Miss Murray se pencha sur lui. Une lueur de pitié brilla une seconde dans ses grands yeux sombres, mais fut remplacée aussitôt par une expression de triomphe.

— Ramenez-le immédiatement chez lui, dit-elle avec autorité au valet de chambre. Allez doucement et relevez la capote pour éviter un rassemblement. Je suis médecin, je vous accompagne.

Un quart d'heure après, ils arrivaient devant une magnifique villa, située sur l'un des côtés de l'allée de Lichtenthal. Le prince, déposé sur une chaise longue, dans son bureau, revint à lui au bout de quelques minutes et frissonna de tout son corps, qui tressaillit comme secoué par une décharge électrique en sentant sur son poignet, à la place du pouls, le contact impérieux de longs doigts souples et froids.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! murmura-t-il haletant, les paupières baissées et luttant faiblement pour retirer son bras de cette étreinte.

— Je ne m'en irai que quand vous serez mieux, mon devoir est de rester ici maintenant.

Et, sans plus répondre aux phrases incohérentes dont il entrecoupait ses efforts, miss Murray, de sa main restée libre, déboutonna tranquillement la

jaquette et le gilet du jeune homme, appuya l'oreille sur son cœur et en écouta longuement les battements.

— Je vais vous prescrire des gouttes...

— Je ne prendrai rien, rien ! exclama Rialla en se relevant brusquement et en la regardant en face. Allez-vous-en ! Je veux être seul ! Laissez-moi mourir en paix !

Silencieusement, avec un air de souveraine outragée, miss Murray se leva, prit son chapeau, ses gants, son ombrelle et traversa la chambre dans la direction de la porte. Grande, majestueuse, sa silhouette se détachait comme celle d'une magnifique statue de marbre, superbe en son attitude dédaigneuse, sur le fond velouté des draperies bleues.

Le prince la regardait...

Un cri lui échappa, un cri de souffrance, un cri d'angoisse !

La jeune femme se retourna vivement ; Rialla, sur sa chaise longue, tremblait de tous ses membres, les pupilles dilatées, les mains tendues en avant, presque fou. Lentement, elle revint à lui, les yeux fixés sur ses yeux égarés, étreignant, enveloppant ce pauvre être, fasciné et pantelant, de puissants effluves magnétiques.

— Je vous aime ! murmura-t-il avec exaltation en lui saisissant la main.

Puis, il éclata d'un rire violent, entrecoupé de profonds sanglots sans larmes. Elle sourit, et, pour toute réponse, se penchant vers lui :

— Dormez ! dit-elle avec une autorité douce, en appuyant les pouces sur ses paupières palpitantes, dormez !

— Vous ne partirez pas !

— Non.

— Quand reviendrez-vous ?

— Demain. Dormez maintenant, dormez !

Une courte lutte... un silence... la tête du prince roula, abandonnée, inerte, sur le dossier du canapé.

*
* *

Après une quinzaine de jours, durant lesquels miss Murray endormait régulièrement le malade, d'un simple regard, en se contentant de lui suggérer de guérir, celui-ci ressentit un mieux qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps. Ses terribles insomnies, accompagnées de terreurs nocturnes, qu'il prenait pour des accès de folie, avaient disparu ; son visage, autrefois tragique à force de souffrance inexprimée, s'était adouci ; son sourire, toujours forcé, amer, s'éclairait maintenant d'un fugitif et tremblant rayon de joie, mystérieuse pro-

jection de l'âme se faisant jour sur ses lèvres. En constatant cette amélioration, en le voyant plus tranquille, moins nerveux, moins impressionnable, miss Murray se décida une après-midi à lui raconter son histoire. Elle était mariée, mais vivait séparée de son mari qui, resté à New-York, travaillait comme simple commis dans une maison de banque. Il y avait entre eux une profonde incompatibilité d'humeur, et, d'accord avec lui, elle venait de le quitter, reprenant son nom de jeune fille, décidée à vivre en Europe et à utiliser sa science médicale comme moyen d'existence. Elle s'était installée à Bade, attirée par la merveilleuse situation de la ville, et aussi par ce public spécial de mondains élégants et riches, qui vient chaque année y passer la saison d'été, au milieu duquel elle espérait se former une clientèle. Elle vivait maintenant des derniers restes d'un petit capital et envisageait l'avenir avec une certaine crainte.

Étendu sur sa chaise longue, les yeux couverts de sa main, le prince Rialla avait écouté cette histoire sans y faire de commentaires. Sa violente émotion intérieure ne se trahissait que par la respiration plus courte qui soulevait inégalement sa poitrine. Quand miss Murray se tut :

— Vous me sauvez la vie ! lui dit-il d'une voix

tremblante de passion contenue. Ce matin encore, je doutais de vous; j'étais décidé à me brûler la cervelle. Je croyais... pardonnez-moi... j'attribuais votre bonté, vos attentions à un motif intéressé...

— Vous avez cru que je voulais me faire épouser par vous?

— Oui! Pardonnez-moi, je vous en supplie! J'ai une excuse: regardez-moi, regardez-moi bien. Voyez! Je suis affreux, mal fait, repoussant; je suis désagréable, injuste et méchant; je suis un misérable, un malade, un fou! Comment croire que quelqu'un puisse s'intéresser à moi, pour moi, et non pour mes millions? Et ce quelqu'un, vous, vous entre tous les êtres, grand Dieu!

Depuis cette conversation, les rapports du prince Rialla et de miss Murray prirent une tournure plus franche et plus intime. Qu'espérait le jeune homme? Rien, hélas! Il aimait sans espoir aucun, s'abandonnant impulsivement, en évitant toute réflexion, au trouble délicieux du moment; repoussant bien loin, sans vouloir s'y arrêter une seconde, le spectre sombre de l'avenir. Les heures présentes s'envolaient une à une, douces et profondément tristes à la fois; mais il jouissait de cette douleur comme il n'avait jamais joui d'un bonheur auparavant. L'amour était entré en lui violemment, prenant

possession de tous ses sentiments, imposant sa tyrannie exquise et toute-puissante à ce pauvre cœur dont le masque de scepticisme cachait tant de tendresse refoulée, bouleversant en quelques jours une existence entière.

Chaque matin, à son retour de l'amphithéâtre, miss Murray endormait son malade et, chaque après-midi, elle le retrouvait au Casino, heureux, calmé, suivant avec un intérêt nouveau les scènes diverses de la promenade. A Bade, où l'on est très petite ville, où tout le monde se connaît, où le prince Rialla, à cause de son immense fortune, de son grand nom, de son état de santé presque désespéré, avait éveillé dès son arrivée une vive attention, on commentait beaucoup son amélioration rapide et inattendue, ainsi que le traitement peu habituel auquel l'avait soumis l'Américaine. Quelques sceptiques souriaient ; mais en général, cependant, les remarques n'étaient point malveillantes ; la différence qui existait entre cet homme, maigre et petit, chétif, se soutenant à peine, et la superbe beauté de la jeune femme qui le soignait, était par trop marquée pour qu'on pût supposer une liaison entre eux. La plupart considéraient miss Murray comme une intrigante, désirant se faire épouser, et, tout en l'attaquant sur ce point, suivaient néan-

moins, avec une curiosité bienveillante, la guérison qu'elle avait entreprise et dont les progrès devenaient de plus en plus visibles. Le prince marchait seul maintenant. Il faisait de petites promenades qu'il prolongeait à mesure que les forces lui revenaient. Miss Murray l'accompagnait parfois.

— Je rêve d'aller avec vous au Vieux-Château, lui dit-il un matin.

— Eh bien, réalisons le rêve, prince. Faites atteler ce soir, et venez me prendre vers neuf heures.

*
* *

L'inexprimable et profonde mélancolie qui plane sur les ruines grandioses de l'antique forteresse des margraves de Bade, impressionna même miss Murray, dont l'esprit, essentiellement positif, était en général peu sensible aux grandes scènes de la nature. Elle avait causé gaiement, de sujets variés, durant le trajet à travers la forêt, et le prince, assis près d'elle, au fond du landau découvert, avait répliqué d'un même ton vif et spirituel ; mais, quand ils furent descendus devant la masse imposante des vieux murs écroulés, quand ils entrèrent dans la salle des chevaliers, ils s'arrêtèrent, silencieux tout à coup ; saisis d'une émotion irrésistible et subite.

Au-dessus de leurs têtes, le grand ciel, sans étoiles, mais irradié par la lune, qu'ils ne pouvaient voir, d'une teinte bleue très pâle, semblait entourer le sommet de la montagne d'une merveilleuse auréole. Sur ce fond clair et doux, se découpaient, puissamment en relief, les formes inégales, bizarrement heurtées, d'immenses parois de pierre, d'où sortaient, dressant en noir leur silhouette grêle, quelques minces sapins, dont les rameaux, masquant en partie de leur fine dentelle les hautes fenêtres ogivales, laissaient pourtant apercevoir entre leurs interstices des échappées de vue sur la ville de Bade, endormie, toute petite et toute blanche, dans la vallée. A l'horizon lointain, la ligne superbe des montagnes de la Forêt-Noire. Partout, autour d'eux, un grand silence tranquille, une paix recueillie. Quelques harpes éoliennes, dissimulées çà et là, derrière des plantes, sur le rebord d'anciennes croisées, laissaient échapper de temps en temps, sous l'étreinte du vent qui leur mordait l'âme, une plainte harmonieuse et tremblée, qui s'éteignait doucement pour recommencer plus loin.

— Chantez, supplia le prince à voix basse. Mettez-vous là, dans cette ombre où vous étiez la première fois que je vous ai entendue!

Miss Murray obéit. Elle s'éloigna de quelques

pas et entonna, d'abord tout bas, un motif tendre et triste qui, bientôt se développant, devint un cantique d'amour, magnifique d'élan et de passion. Sa voix profonde s'élevait, idéalement pure; chaque note se détachait claire et grave, dans la sérénité de la nuit et se répercutait à travers les ruines avec l'accompagnement vague des harpes éoliennes, en longues vibrations mélodieuses. La lune, surgissant de derrière le donjon massif dont le fier profil l'avait masquée jusque-là, inonda tout à coup, de ses rayons pénétrants, aux teintes électriques, le coin de la salle des chevaliers où se tenait la jeune femme qui, subitement, se découpa en pleine lumière, toute blanche, sur le cadre des lianes et des rameaux follement enchevêtrés entre les vieilles pierres croulantes. Elle était belle ainsi, les yeux larges ouverts, pleins de rêves, belle d'une beauté surhumaine, et Rialla, resté dans l'ombre, la contemplait éperdument avec de longs et sourds battements au cœur. Quand le chant cessa en une dernière note plaintive, on entendit un soupir aussitôt étouffé.

— Vous pleurez, prince? dit-elle vivement en revenant vers lui. Comme l'autre fois, quand je ne vous connaissais pas, vous rappelez-vous? Ce sont vos pleurs qui m'avaient révélé votre présence invisible... Qu'y a-t-il donc?

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il péniblement, je suis faible encore... J'étais désespéré le jour dont vous parlez..., je suis trop heureux aujourd'hui et je sens si bien que cela ne peut être, que cela n'est pas ! Ah ! si je pouvais mourir ce soir !... Mon Dieu, si je pouvais mourir !

— Mourir, pourquoi ?

Il lui prit la main et murmura avec toute l'émotion qui l'étreignait :

— M'aimez-vous ?

— Non, je ne vous aime pas.

— Je le savais, mais je voulais vous le faire dire. M'aimerez-vous un jour ?

— Jamais ! dit-elle lentement, de son organe clair, qui résonna étrangement sonore, implacable, dans le désert des ruines.

— Et vous me demandez pourquoi je veux mourir ! dit-il d'une voix brisée.

Puis, avec une colère subite et violente :

— Alors pourquoi m'avoir amené ici ? Pourquoi être venue chez moi ? Pourquoi avoir pris mon cœur, mon âme, toute ma vie enfin ? Pourquoi me faire souffrir, souffrir tellement que les pierres en pleureraient si elles avaient des larmes ! Êtes-vous donc si fière de m'avoir conquis, moi difforme, misérable ? Est-ce la vanité seule qui vous a pous-

sée ? Quel était votre but ? Pourquoi cette cruauté ? Répondez... Répondez donc !

— Ce qui m'a poussé, prince, c'est l'amour de la science, tout simplement. Vous aviez une maladie intéressante, et j'ai voulu être votre médecin. Je regrette que vous ayez pu vous tromper à ce sujet. Je vous ai traité et guéri : nous sommes quittes.

— Rentrons ! fit le jeune homme en éclatant d'un rire sauvage et nerveux qui secoua irrésistiblement son pauvre corps si frêle. Il faut que je vous remercie pourtant. Vous m'avez donné, malgré vous, un moment de bonheur... Oui, j'ai été heureux ce soir, très heureux...

Il s'arrêta suffoqué... Son rire se cassa soudain et devint un long sanglot qui, lui aussi, fut répercuté au loin, sourd et lugubre, dans le grand silence de la nuit.

*
* *

Le lendemain, à l'heure de la visite accoutumée, on remit au prince Rialla, de la part de l'Américaine, une enveloppe qu'il ouvrit d'une main tremblante. Elle contenait le reçu d'une somme dont le chiffre avait été laissé en blanc, d'honoraires dus à miss Murray, docteur en médecine, pour soins médicaux. Un journal sous bande, dont l'adresse était

d'une écriture inconnue, lui arriva presque en même temps. C'était la *Gazette de Bade*. Un article intitulé : « Guérison miraculeuse », y avait été souligné au crayon bleu. Il contenait le récit de la maladie du prince R... et du traitement que lui avait fait suivre, avec un succès éclatant, son jeune et sympathique médecin, miss Murray, dont la brillante position à Bade était désormais assurée et...

On ne meurt pas d'un amour perdu, paraît-il.

*
**

Trois mois après, le prince Rialla écrivait à son ami le comte Latof :

« J'avais confiance, j'ai été trahi ! J'aimais ; cet amour à disparu. J'ai perdu ma foi... j'ai tout perdu ! Une illusion de moins, c'est peu de chose en paroles, n'est-ce pas, presque rien. Pourtant j'ai agonisé ! J'ai eu la sensation douloureuse, violente, d'être précipité dans un puits sans fond, sans air, sans issue, sans lumière, avec un monstre qui m'entraînait en se tordant, cramponné à mon cœur, qu'il broyait lentement et très fort. Mais tout cela est passé, je suis guéri. Elle me l'a dit, là-bas, dans les ruines... Il s'agissait de ma santé. Elle pourrait me le répéter aujourd'hui qu'il s'agit de mon moral,

car c'est vrai, je suis guéri ! Je fais honneur à miss Muray, et je lui constitue la plus belle réclame imaginable ; aussi se l'arrache-t-on maintenant à Bade, grâce à moi ! Oui, mon ami, je mange, je bois, je ris, je dors et j'engraisse ; je fais même la cour à une petite danseuse espagnole. Je me dis chaque jour avec une pitié douce pour moi-même : n'est-ce que cela, l'amour ? Mais on s'en remet très vite, très bien !... Quel bonheur de ne plus ressentir ces tempêtes, de ne plus pleurer, de ne plus attendre, de ne plus palpiter au bruit d'un pas, au son d'une voix ; de ne plus faire dépendre ma vie, mon cœur, mon âme, les conditions, l'essence enfin de mon existence entière, des caprices, souvent bizarres, d'un être qui m'ignore ; de ne plus tendre, d'un effort de Titan, toutes les puissances de mon imagination vers un seul, un unique but ! Et je suis calme, tranquille. J'éprouve une étrange sensation d'allègement, un vide qui est presque une joie... une joie ? Ai-je dit une joie ? Mensonge ! Mon désespoir est si profond, si terriblement intense dans son immensité que je ne comprends plus... Je ne sens plus... Et puis, ce vide ! ce vide... oh ! ce vide ! »

— Que le diable l'emporte ! murmura Rialla en déchirant tout à coup sa lettre qu'il jeta au feu et regarda brûler, les yeux pleins de larmes.

AU LOIN...

A JUDITH CLADEL

7

AU LOIN...

La mer, d'un bleu sombre, s'étendait au loin ondulée de longs remous qu'illuminaient de brillants reflets, comme autant d'étoiles fuyantes. L'espace, d'une admirable transparence, semblait se fondre vers l'Ouest, dans un brouillard d'or, parsemé de légers nuages. Le jour était à son déclin, s'affaissant glorieusement.

Un grand navire à vapeur, dont la cheminée, les cordages et la mâture se dessinaient en lignes vigoureuses sur la sérénité du ciel, fendait rapidement les eaux qui roulaient, écumeuses, le long de sa quille. Il passait, troublant la solitude de l'Océan, par le bruit de ses machines, le murmure de voix d'hommes, le craquement de ses bois, le grincement de ses chaînes. Un officier, attentif à la manœuvre, se promenait sur la passerelle ; plus bas,

des groupes d'émigrants, appuyés sur les sabords, jetaient les yeux vers l'horizon, cherchant à découvrir, dans son amplitude, la terre dont ils étaient proches et qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

— Yéfrem, Yéfrem, exclama une voix, dépêche-toi de monter, nous arrivons !

— Je viens, Nastia, ne t'agite pas comme cela, répondit quelqu'un encore dans l'entrepont. Attends un peu.

— C'est son bon ami qu'elle appelle, fit un matelot, s'adressant à d'autres marins, tout en observant la jeune femme qui venait de parler.

— En v'là un qu'a de la chance ! remarqua un camarade. Elle est bien belle, cette fille, et, si elle savait autre chose que le russe, c'est moi qui lui ferais la cour...

— Eh ! eh ! t'es pas dégoûté... tiens, le v'là, l'amoureux !

Et les matelots se turent.

Un jeune homme très vigoureux, très grand, remarquablement beau, venait d'apparaître au sommet de l'étroite échelle de fer qui aboutissait au logis des émigrants. Il portait le costume des paysans russes : hautes bottes molles, pantalons bouffants, caftan boutonné sur le côté, chemise en koumatch, bonnet rond, garni de plumes de paon. Il sourit à

celle qui l'attendait et, lui prenant le bras, la conduisit vers le bastingage, tout à fait à l'avant.

Ils s'y accoudèrent l'un près de l'autre et y demeurèrent silencieux, les yeux fixés sur l'Océan.

Le vaisseau avançait rapidement. De hautes montagnes surgissaient au loin, montrant leurs sommets dénudés au-dessus des grands nuages bleuâtres qui enveloppaient leur base.

— C'est ça, l'Amérique ? demanda Nastia à son compagnon.

— Oui, dit-il gravement. J'ai peur pour toi, ma colombe, tu es si délicate ! Qu'allons-nous y devenir ?

— Mais non, regarde-moi, Yéfrem, je suis forte, au contraire.

Le jeune homme la contempla en soupirant. Elle était grande, bien faite, mais la phtisie avait ravagé sa physionomie pâle, aux yeux d'un bleu profond. Elle n'était pas jolie : le visage était trop allongé, les lèvres trop décolorées, mais le cachet de souffrance imprimé sur l'ensemble de ses traits leur donnait une pénétrante beauté d'expression. Elle portait un sarafane jaune, très ample, sous lequel ses formes harmonieuses se dessinaient hardiment. Un mouchoir rouge, noué sous le menton, protégeait sa tête, ne couvrant qu'en partie une magnifique tresse d'un blond doré, qui lui tombait librement sur le dos.

— Je ne veux pas que tu travailles, dit-il avec vivacité. Dieu merci, je suis fort pour deux !

— C'est vrai, tu es un rude homme, toi !

Yéfrem sourit sans répondre, et de nouveau fixa les yeux sur le formidable rempart de montagnes, vers lequel le navire avançait toujours.

— Nous allons plus lentement, reprit-il au bout d'un instant. Que c'est beau, la terre ! Regarde, Nastia. Sens-tu ces parfums de fleurs ?

Le grand steamer venait d'entrer dans une passe très étroite, à gauche de laquelle se dressait un mont abrupte, aride, en forme de pain de sucre, et bordé à droite par une série de collines, s'étageant les unes sur les autres et se terminant par une agglomération de rocs menaçants, envahis en partie par des fouillis de plantes tropicales aux senteurs mordantes et voluptueuses.

Deux citadelles se faisant face défendaient l'entrée du chenal. Le drapeau brésilien parut sur le mât qui dominait l'une d'elles, et l'on aperçut, entre des créneaux, un homme armé d'un porte-voix.

Le silence se fit aussitôt à bord.

— Qui êtes-vous ? cria une voix enrouée, fantastique.

— *Alba*, d'Anvers, répondit le capitaine de la passerelle.

— Où allez-vous ?

— A Buenos-Ayres. Y a-t-il de la fièvre jaune ?

— Violente épidémie, hurla l'extraordinaire organe.

— Merci du renseignement. Adieu !

— Adieu !

Le drapeau fut abaissé, l'homme disparut derrière un bastion, et le vapeur, un instant arrêté, reprit sa marche lente, opérant une entrée majestueuse dans la magnifique baie de Rio-Janeiro, remplie de navires de toutes nationalités, dont plusieurs portaient à leur grand mât le sinistre pavillon jaune.

Un brouhaha joyeux régnait dans la foule des émigrants ; presque tous avaient fait toilette pour passer gaiement les quelques heures de répit qui allaient succéder aux interminables et pénibles journées de la traversée. Massés à l'avant de *l'Alba*, ils contemplaient avec des yeux brillants, des figures animées, la capitale brésilienne, toute blanche, très étendue, animant de ses grands tons clairs, irréguliers, le merveilleux décor sombre des montagnes du fond.

Le capitaine arriva tout à coup au milieu d'eux, accompagné du docteur. Celui-ci, qui tenait un papier à la main, le déploya et le lut, d'une voix haute, lentement et distinctement.

Les visages s'allongèrent... quelques murmures se firent entendre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Nastia à son compagnon.

— Woldémar nous le dira.

Woldémar était un matelot finlandais qui comprenait le russe et avait servi, plus d'une fois, d'interprète aux jeunes gens durant le voyage. C'était par lui que l'équipage, captivé dès le premier jour par le regard bleu de Nastia, avait été mis au courant de leur histoire.

— Que dit donc le docteur ? cria Yéfrem au marin, qu'il aperçut escaladant avec agilité l'échelle du mât de misaine. Woldémar pencha entre les cordages goudronnés sa tête hâlée, barbouillée de charbon, reluisante de sueur, hérissée d'une inculte barbe blonde et animée de bons yeux gris, énergiques et doux.

— Il nous met en quarantaine, par ordre du commandant, répondit-il. Nous n'aurons pas de communication avec la terre à cause de la fièvre jaune qui y règne. Le docteur conseille de ne pas manger de fruits et de quitter le pont dès le coucher du soleil.

— Que le diable l'emporte ! grommela Yéfrem, jetant un regard de regret vers la belle capitale dont

les rumeurs diverses lui arrivaient alors, étrangement mêlées, tantôt faibles et indistinctes, tantôt grêles ou vibrantes, dans les frémissements subits de la brise.

— Non, il a raison, fit Woldémar. Nous avons perdu quatorze hommes au dernier voyage... On respire la mort ici ! Écoute ce que dit le médecin, camarade. Voici le soleil couché, rentrez tous deux.

Les émigrants, attristés de voir leurs projets de promenade ainsi frustrés, s'étaient cependant soumis, tout en maugréant, à l'ordre du capitaine et avaient regagné peu à peu l'entrepont. Dispersés par groupes, ils essayaient de tromper leur ennui, les uns par le jeu, les autres par des plaisanteries ou des discussions, tous animés d'un même rêve d'avenir, de cet avenir d'Amérique, qu'ils imaginaient toujours miroitant, toujours étincelant de brillantes cascades d'or et d'argent...

Yéfrem et Nastia étaient restés en arrière sur le pont, retenus, sans bien le comprendre, par la pénétrante beauté du ciel infini, des montagnes majestueuses et graves, de la mer, de cette nature féconde se voilant d'obscurité. La main dans la main, ils admiraient inconsciemment, étreints d'une même émotion religieuse, le tableau unique, si

nouveau pour eux, de cette nuit tropicale qui, dédaignant les doux crépuscules gris des latitudes européennes, s'abat brusquement, lumineuse et sereine, sur la terre encore brûlante des baisers enflammés du soleil.

Un son strident et plaintif déchira soudain leur beau silence de rêve.

— Oh ! qu'est-ce donc ! s'écria Nastia, tressaillant.

— La sirène, dit Woldémar, qui passait auprès d'eux. C'est la commission sanitaire, annonçant ainsi sa tournée du soir ; elle va ramasser les morts de la journée à bord des navires en rade, pour les conduire dans un endroit où on les brûle. •

— C'est horrible !... rentrons, Yéfrem, rentrons... j'ai froid.

Quelques heures plus tard, *l'Alba* ayant achevé ses opérations, en stricte quarantaine, sortait du port pour reprendre la haute mer, en destination de Buenos-Ayres. Le terme du voyage approchait ; aussi les trois jours suivants furent-ils joyeusement employés par les émigrants — heureux de quitter bientôt leurs couchettes de bois et l'écœurante gamelle du bord — à fêter sous les formes les plus variées leur prochaine délivrance. Chansons et

rires, mascarades, jeux de toutes sortes, se succédaient chaque soir à l'avant du navire. Des danses y réunissaient les émigrants, se prolongeant tard dans la nuit, au rythme original d'un orchestre formé par quelques chauffeurs, appartenant à l'équipage, et qui maniaient avec entrain, sans se soucier des quolibets, des instruments de leur composition : manches à balais, casseroles, boîtes à cigares, etc... Une lanterne tremblante, accrochée à la rampe de la passerelle, illuminait le bal improvisé, que quelques vieux matelots, installés sur des cordages, la pipe aux lèvres, suivaient d'un œil narquois... Au-dessus de cette joie bruyante et vulgaire, s'étendait la voûte céleste, d'un bleu intense où la Croix du Sud étincelait, régulièrement balancée, apparaissant d'abord au sommet du mât, puis à l'extrême bout d'une vergue. En bas, dominant le tumulte des hommes et des machines, grondait sourdement la puissante, l'irrésistible rébellion des vagues mouvantes...

Un soir, la veille de l'arrivée, *l'Alba* venait de quitter Montevideo après une courte relâche, on attendit vainement le chef de l'orchestre si apprécié par les danseurs : il ne vint pas sur le pont à son heure accoutumée. Un ordre du capitaine, enjoignant le silence le plus complet, parvint aux émi-

grants, qui durent se retirer dans l'entrepont, fort désappointés de perdre ainsi, sans en connaître la raison, leur dernière réjouissance. Le lendemain, de bonne heure, les médecins arrivant en petit vapeur, dans la grande rade où les navires jettent l'ancre à trois lieues de Buenos-Ayres, abordèrent *l'Alba* où ils restèrent une longue heure en conférence avec le capitaine et le docteur. Quand ils se retirèrent, le drapeau de quarantaine fut hissé au grand mât, et une rumeur terrible se répandit comme un souffle d'épouvante parmi les passagers, glaçant tous les cœurs :

La fièvre jaune était à bord !

Le pauvre chauffeur malade mourut dans la matinée ; deux matelots le suivirent de près, et deux autres encore, malgré de minutieuses précautions, durent s'aliter. La commission sanitaire argentine venait deux fois par jour, le matin et le soir, prendre des nouvelles des navires contaminés et emporter les malheureux morts dans la journée.

— Y a-t-il de nouveaux cas ? demanda le médecin en chef, arrivant à bord, le soir du deuxième jour.

— Oui, un émigrant russe, répondit le docteur de *l'Alba*. Suivez-moi.

Dans l'étroite cabine baptisée du nom d'infirmierie, sur une couchette dure et trop courte, râlait Yéfrem, les yeux grands ouverts, atones, les cheveux mouillés d'une transpiration froide.

— C'est un cas foudroyant, le « vomito negro », dans toute son intensité, murmura l'Argentin, se penchant sur le malade. Quel dommage, un si beau garçon !

— Il est perdu ?

— Je le crois. Donnez-lui du champagne, rien d'autre, et ne laissez approcher personne. A demain, si le *pampero* qui se prépare nous permet de sortir du port !

— Woldémar, Woldémar, que dit-il ? Comment va Yéfrem ? supplia la malheureuse Nastia, courant au marin en échappant aux personnes qui l'entouraient.

— Il est très malade, répondit le matelot à voix basse.

— Je veux le voir ! Je veux le voir ! cria-t-elle éperdue... pourquoi m'en empêche-t-on ?

D'un geste violent elle écarta Woldémar qui cherchait à la retenir, lutta de toutes ses forces, haletante et farouche, contre les deux hommes placés en sentinelles à la porte de l'infirmierie, et vint s'abattre, avec un cri de désespoir fou, sur le corps déjà glacé

du jeune homme. Il la reconnut encore. Son pauvre visage tourmenté reprit pour une seconde toute sa beauté; une vision fugitive de la grande steppe russe, si majestueuse dans son immuable blancheur d'hiver, passa dans son cerveau mourant; un petit sourire trembla sur sa lèvre amincie et décolorée... — « Nastia!... la neige!... murmura-t-il.

Puis, l'agonie commença, et il mourut vers minuit.

Dans l'intervalle, la tempête éclatait avec force. Le pampero soufflait violemment, produisant entre les cordages mouillés des sifflements plaintifs et prolongés. La nuit, très obscure, s'embrasait parfois d'une immense lueur glauque, et on apercevait alors, immobiles, fantastiques, dans l'éclair bleuâtre et subit, les grandes silhouettes noires des navires à l'ancre. Le pont de *l'Alba* était désert. Seuls, deux matelots silencieux et pâles, luttant contre le vent qui faisait claquer leur capote goudronnée, s'occupaient à enlever une barque de ses montants. Lorsqu'elle fut suspendue au dehors et abaissée au niveau du bastingage, ils se dirigèrent vers l'infirmerie, d'où ils ressortirent bientôt, portant le cadavre de Yéfrem, encore revêtu de son costume national. Le capitaine, averti, arriva devant la barque, au fond de laquelle oscillait la forme rigide du mort, et murmura de

loin, à la hâte, quelques paroles perdues dans l'effroyable tumulte de l'ouragan; des chaînes grinçèrent, l'embarcation descendit lentement et flotta sur les eaux, dirigée vers l'arrière de *l'Alba* où elle fut solidement amarrée.

Nastia, nu-tête, glacée, vieillie de dix ans, méconnaissable, avait assisté, muette, à l'ensevelissement... Puis, elle se mit à courir et, prenant son élan, allait enjamber le sabord, quand Woldémar, qui la surveillait dans l'ombre, s'élança les bras ouverts.

— Que vas-tu faire?

— Laisse-moi, laisse-moi... balbutia-t-elle d'une voix rauque.

— C'est un crime! Tu ne peux pas te révolter contre Dieu.

La malheureuse poussa un long sanglot...

— Tu as raison, dit-elle, Dieu l'a voulu.

Une rafale formidable éteignit ses paroles. Elle se releva chancelante et, prenant sa tête égarée entre ses mains froides, resta immobile, les yeux ardemment fixés sur le point, tantôt invisible, tantôt éclairé par des tons sulfureux et cuivrés, où, secouée par le vent, la barque escaladait une vague bouillonnante, pour retomber, couchée sur le flanc, dans un abîme.

Le temps s'écoulait. Vers trois heures, l'ouragan redoubla de violence; le navire entier trembla et gémit comme un cœur qui souffre, craquant dans toute sa longueur, sous l'irrésistible puissance de la tourmente. Les vagues du Rio, emportées par une trombe, se soulevaient, échevelées, remplissant la nuit de l'ampleur de leur écroulement, roulant, majestueuses et sinistres, sous d'opaques nuages noirs, dont l'indescriptible solennité planait sur la nature convulsée.

Un cri strident, un long hurlement de désespoir retentit tout à coup; Nastia, livide, s'inclinait en avant, le bras tendu...

Woldémar la retint et se pencha, lui aussi, pour voir... Il recula d'abord, blême d'épouvante, puis regarda de nouveau comme fasciné...

Là, pendant une seconde, à la vive lueur des éclairs, il avait aperçu la barque où reposait Yéfrem, chavirée, retournée, bondissant sous la violente poussée des flots en furie. Le cadavre, tombé à l'eau, ballotté en tous sens, était retenu à la chaîne par l'étoffe du caftan qui s'y était accroché. A chaque instant, le visage du mort disparaissait sous les vagues, puis revenait à la surface, tourné vers le ciel, les yeux grands ouverts, effrayant.

— Que Dieu ait son âme, murmura le marin en frissonnant.

Nastia se signa d'une main tremblante. Elle voulut parler, mais une quinte de toux lui déchira la poitrine...

— Rentre, murmura Woldémar.

Elle fit un geste négatif et, dans l'immense nuit désolée, dans les rafales tourbillonnantes, au milieu du fracas de la tempête, ils restèrent là, tous deux, immobiles, claquant des dents, regardant, chaque fois que l'éclair, en traits brisés, sillonnait les nues, le pauvre corps défiguré que le mouvement de tangage amenait près d'eux, tout près, puis éloignait brusquement...

Vers le matin, l'orage s'apaisa et le soleil, écartant joyeusement le voile de deuil de la nuit, monta splendide au ciel bleu de la Plata. A six heures, la commission sanitaire annonça son arrivée par un sifflement aigu. Le vapeur qui l'amenait avait commencé sa lugubre tournée dans la rade et traînait à la remorque une grande chaloupe, au fond de laquelle on distinguait le visage découvert et les longs cheveux blonds d'une femme. Le cadavre de Yéfrem fut repêché à l'aide d'un harpon et jeté sur celui de la pauvre morte ; puis, le petit steamer s'éloigna rapidement.

Les matelots de *l'Alba*, réunis à l'avant, avaient assisté à cette scène : de grossières plaisanteries accueillirent la réunion des deux corps...

Nastia n'avait rien vu, rien entendu. Elle s'était évanouie.

APPARITION

APPARITION

Une exposition de tableaux, organisée au Havre par un comité de dames, au bénéfice des familles de naufragés, venait d'être ouverte au public. Son vaste local était envahi par une foule bigarrée, élégante, cosmopolite, arrêtée çà et là devant les toiles exhibées, émettant des remarques, et le plus souvent des critiques, sur les œuvres soumises à son examen.

— « Oh ! les magnifiques poissons ! s'écria un monsieur qui s'était promené jusqu'alors dans la salle d'un air dédaigneux et ennuyé ; voyez donc, comtesse, on en mangerait !

Diane de Saray ne répondit pas. Elle s'était arrêtée devant un tableau, placé à peu de distance de celui qu'on lui désignait. C'était le premier de la file parcourue qui parût attirer son attention. Elle le

contemplant longuement avec un battement de cœur d'artiste, l'émotion sourde et puissante qu'inspire le Beau.

Mais son interlocuteur ne se tenait pas pour battu!

— Que regardez-vous donc? reprit-il. De l'eau, des nuages noirs... des fantômes aux corps féminins surgissant d'une nuit fantastique! C'est la fameuse toile de Pierre Lara; il n'a jamais pu la vendre. C'est sinistre!

— C'est superbe! murmura la jeune femme, et, si je ne parlais pas bientôt, je la lui achèterais.

— Admirez plutôt mes poissons, c'est suggestif au moins, à la bonne heure!

La comtesse sourit et releva la tête. Elle allait répliquer, quand son regard, planant indifférent sur la foule, fut brusquement arrêté par un autre regard, très brillant, très intense, mais surtout très troublé, qui la contemplant ardemment. Ces yeux elle les avait déjà vus; depuis trois mois, ils la poursuivaient partout, humbles, respectueux, mais révélant une irrépressible passion dans leurs profondeurs noires.

— Connaissez-vous ce monsieur? demanda-t-elle à mi-voix au baron Meyri, le vieil ami rencontré à la porte de l'exposition et qui l'accompagnait maintenant durant sa visite.

— Je crois bien, je ne connais que lui ! C'est Lara, l'auteur de la composition que vous admirez. C'est un original, un garçon très intelligent, mais horriblement nerveux. Il s'occupe d'occultisme, croit aux esprits, voit des fantômes ; il se dédouble, que sais-je moi, enfin toutes ces vieilles blagues qui redeviennent à la mode... Lui est très sincère, il croit que « c'est arrivé ». Voulez-vous que je vous le présente ? Il vous intéressera, vous qui aimez l'analyse et tout ce qui sort de l'ordinaire...

— Oui, certainement, j'aurai un vrai plaisir à lui dire combien je trouve son œuvre belle.

Le baron Meyri interpella aussitôt l'artiste qui passait auprès d'eux et le nomma à la jeune femme. Pierre Lara s'inclina très bas, sans proférer une parole.

Elle le regarda, étonnée.

Il était horriblement pâle, ses lèvres tremblaient. Elle vit que ses cheveux, presque blancs, très épais, se collaient, mouillés, contre ses tempes ; elle vit que ses yeux allongés, très noirs, profonds, exprimaient une inquiétude, une détresse...

— Votre toile est superbe, Monsieur, lui dit-elle, pour le mettre à l'aise ; la composition est une merveille. C'est simple, et si grand !

— « Je savais que vous la comprendriez, balbu-

tia-t-il d'une voix basse, à peine distincte... je le savais...

— Vous y avez mis une intensité d'expression qui m'a frappée !...

Il ne répondit plus. Il la regardait toujours, mais sans l'entendre, vivant en dedans, recueillant au fond de lui-même, tout à fait inconsciemment, les sensations multiples et violentes de la minute actuelle, oubliant tout, tout, même la présence réelle à ses côtés de la femme aperçue trois mois auparavant au sortir d'une gare et qui, dès cet instant, avait remué en lui les fibres les plus délicates, les plus profondes, les plus intimes de son être. Il était là, près d'elle, muet, bouleversé, avec toute son âme dans son regard.

La comtesse, comprenant vaguement ce qui se passait en lui, éprouva le contre-coup de ce grand trouble exquis, torturant, et, sans toutefois s'en rendre compte, subit l'effet du fluide magnétique et puissant dont il l'enveloppait. Pour la première fois de sa vie, en pareille circonstance, elle se sentit gênée; un peu de rougeur colora ses joues pâles et, sous la fine voilette qui les recouvrait, ses grands yeux gris plongèrent, pénétrants, dans cette âme affolée qui l'appelait.

Elle voulut parler; mais, se ravisant tout à coup, avança rapidement sans rien dire, examinant les

tableaux exposés, suivie du baron et de Pierre Lara. On la remarquait beaucoup. Des personnes se retournaient pour la voir passer, tandis qu'elle marchait calme, grave, un peu hautaine, vêtue d'une robe simple et élégante dont la teinte sombre faisait ressortir celle de ses cheveux, d'un beau roux vénitien. Sa tête, au pur profil grec, était d'un grand caractère. M^{me} de Saray s'arrêtait parfois dans une pose méditative, devant une toile qui la frappait, puis continuait sa visite, sans paraître s'apercevoir de l'admiration dont elle était l'objet. Arrivée à la sortie, elle prit congé des deux hommes qui l'accompagnaient.

— Puis-je venir vous voir ? lui demanda Lara, parlant très bas, sans lever les yeux sur elle.

— Certainement, venez, je reçois les mercredis.

— Permettez-moi, Madame, de venir en dehors de votre jour ; je suis un sauvage, un ours...

Un peu choquée de ce sans-façon, mais intéressée cependant par les allures étranges de l'artiste, elle lui fixa, pour le recevoir, le surlendemain, à quatre heures.

*
* *

La comtesse se trouvait seule dans son salon, lorsqu'on lui annonça M. Lara. Il salua et balbutia tout de suite, rougissant, très embarrassé :



— J'ai des excuses à vous faire. Je me suis conduit comme un écolier... Je vous ai suivie dans la rue, vous vous en êtes aperçue... il faut que j'explique... une ressemblance...

— N'expliquez rien, Monsieur, je hais les explications. Asseyez-vous et causons. Y a-t-il longtemps que vous habitez le Havre ?

— Je l'habite depuis que j'ai su que vous y étiez installée vous-même. J'ai besoin de vous voir et, quand je vous ai vue, je suis heureux pour plusieurs jours...

— Monsieur !

— Je vous en supplie, ne vous offensez pas de ce que je dis. Je vous respecte, je vous vénère à genoux ! Comprenez-moi, Madame ; je suis un malheureux ! Je suis né artiste, artiste jusqu'au fond de l'âme : une étoile m'attendrit, une fleur me fait pleurer, mais je suis maladif, bizarre, nerveux, je n'ai pas d'amis, et ceux qui auraient pu m'aimer, je les ai fait souffrir. Je suis seul dans la vie. Seul ! Une fois, il y a bien longtemps, j'ai rencontré en Italie, mais sans la connaître, sans parvenir à lui être présenté, une jeune Américaine et, dès lors, toutes les aspirations, les élans comprimés, toutes mes pensées les plus tendres, mes pauvres songes refoulés, sont allés vers elle, éperdument, toujours... Vous

êtes plus belle, mais vous lui ressemblez, Madame. Vous avez le même regard, intellectuel et profond... Quand je vous ai rencontrée pour la première fois, il y a trois mois, à Paris, cela m'a donné un grand coup au cœur !... Depuis, je vous ai vue souvent, je vous ai parlé une fois... Je vous aime comme un enfant, comme un fou... Je ne demande rien...

Il s'arrêta, parce que sa voix s'éteignait presque indistincte, mais ses yeux, singulièrement mobiles, se fixèrent, palpitants et troublés, sur le beau visage tourné vers lui. Un long silence, un silence léger, nullement désagréable, tout à fait inconscient de part et d'autre, suivit ces paroles. La comtesse, d'abord étonnée, un peu froissée peut-être, les avait écoutées ensuite avec la curiosité, l'esprit d'analyse qu'éveillait en elle — femme du monde habituée aux déclarations intéressées et mensongères de ses nombreux admirateurs — la nouveauté du fait, l'exceptionnelle rencontre d'un sentiment violent, sincère, ingénument exprimé. Laissant le silence se prolonger, sérieuse et pensive, elle regarda plus attentivement cet étranger à peine entrevu, notant surtout les indices du bouleversement intérieur qu'il cherchait visiblement à réprimer. Sa figure était très maigre ; ses cheveux touffus et bouclés ; sa courte barbe, taillée en pointe, grisonnait déjà. Ses

yeux noirs, très vifs, aux reflets métalliques, disaient une extrême souffrance.

« Voilà donc la passion ! pensa-t-elle. Meyri avait raison ; il est intéressant ; c'est une nature rare et fine, un tempérament spécial... Pauvre homme, il m'aime, et je sens, pour la première fois, bien qu'on me l'ait répété si souvent, que cela pourrait être vrai... »

Une femme bête, ou simplement ordinaire, eût fait sonner très haut les mots de *convenance*, de *vertu*, de *devoir*. La comtesse de Saray était une femme intelligente, une femme de cœur. Elle regarda Pierre Lara, avec un sourire, un sourire triste et doux, un beau sourire de pitié dont le rayonnement éclaira son visage aux lignes sévères.

Éperdu, frissonnant, il se leva...

— Vous avez pardonné, Madame... Vous avez compris ! Comme vous êtes bonne !

Il y eut un nouveau silence, très court. Puis Lara, se rasseyant, demanda d'une voix changée, raffermie :

— Auriez-vous peur de voir une apparition ?

— Peur ? Je ne le pense pas, pourvu que je me rende bien compte que c'en est une. Mais, au fait, c'est vrai, on m'a dit que vous vous occupiez de ces choses... Comment donc avez-vous été amené à le faire ?

— Tout naturellement. J'étais somnambule dans mon enfance, et je suis resté un sujet de premier ordre, exceptionnel même, car je dirige à volonté les sorties de mon esprit, de mon *moi*, et je me rappelle parfaitement au réveil les étapes parcourues par lui.

— C'est très, très étrange ; mais cet effort, cette tension de votre volonté doivent vous fatiguer beaucoup, vous rendre malade ?

— Plus maintenant. J'arrive assez vite au dégagement, surtout lorsqu'il ne s'agit que de m'envoyer à un endroit déterminé, dans la région astrale, par exemple, au milieu des élémentals qui y vivent et dont je désire connaître l'organisation. Il m'est plus difficile d'apparaître à quelque personne vivante...

— C'est impossible, s'écria la comtesse.

— Impossible, Madame ? Une chose est-elle impossible parce que nous ne la comprenons pas ? Le surnaturel ? Mais ce mot n'a été inventé que pour servir de rideau aux orgueilleux ou aux imbéciles, trop paresseux ou trop timorés pour en soulever le coin et tenter une exploration dans le domaine qu'il leur voile ! Quelle vanité folle et puérile que de vouloir limiter l'infinie puissance de la création, l'harmonieux et incommensurable problème de ses lois mystérieuses et cachées, tout simplement parce

qu'en en constatant chaque jour les effets on n'en saisit pas la cause. Et puis, quelle négation de Dieu !

— Peut-être avez-vous raison, interrompit M^{me} de Saray, pensive. Quant à moi, je comprends, je sens parfois que nous sommes environnés d'un monde inconnu, peuplé d'êtres invisibles... Mais nous nous écartons du sujet : vous parliez d'apparitions, de dédoublements ? Quel moyen employez-vous donc pour les produire ?

— Ma volonté. C'est une force colossale, mais comparable à l'électricité répandue dans l'air ambiant, qui sature, entoure, pénètre la planète sur laquelle on n'a pas trouvé le moyen de l'emmagasiner et de s'en servir. Il existe de prodigieuses puissances inutilisées ! La volonté en est une. Tout homme la possède en germe, mais elle reste à l'état latent, chez la plupart, inféconde et stérile. J'ai essayé simplement d'exercer la mienne ; de l'employer, par exemple, à apparaître à des amis, d'arriver à une projection de mon âme...

— Vous avez réussi ? Comment faites-vous ?

— Sur cinq essais, j'ai réussi deux fois. Il faut un entraînement de quelques jours, c'est-à-dire qu'il est nécessaire, pour faciliter la sortie de l'esprit, de concentrer toutes ses pensées sur la personne choi-

sie. Il faut aussi jeûner et se fatiguer beaucoup, parce qu'il est essentiel, au moment de l'expérience, que le corps soit dans un état d'abattement complet.

— Et vous voudriez m'apparaître ?

— Oui, Madame, si vous le permettez. Je pense tant à vous, je vous aime tant qu'il me sera facile et doux de le faire et que je suis certain de réussir.

— Dépêchez-vous alors, dit la jeune femme avec un sourire, car je pars bientôt.

— Vous partez ! vous ! balbutia-t-il, suffoqué.

— Mais oui ; j'habite les États-Unis où mon mari, qui est ingénieur, est chargé de la construction d'un chemin de fer. Je ne suis venue en France que pour voir ma mère. Elle était souffrante et m'appelait... Maintenant qu'elle est guérie, je retourne à New-York et je m'embarque dans une semaine à bord du...

Elle s'interrompit, saisie, tout émue. Lara avait couvert ses yeux d'une main ; l'autre, restée sur ses genoux, tremblait violemment.

— Vous viendrez me dire adieu, ajouta-t-elle d'une voix persuasive et caressante ; je serai heureuse de vous revoir encore. Venez donc dans ma loge vendredi prochain ; c'est la veille de mon départ, et je dois y assister à une fête de charité.

Il se leva sans répondre et machinalement se dirigeait vers la porte de sortie, quand, tout à coup, se retournant, il prit la main de la comtesse et entraîna celle-ci vers la fenêtre ouverte, par laquelle entraient, splendide, serein, tout pailleté d'atomes tremblants et colorés, un large rayon de soleil qui entourait la jeune femme d'un éclat tendre et chaud, vaporisant, fondant en tons lumineux, d'une exquise harmonie, ses cheveux d'un roux sombre, sa tête sculpturale au teint mat, sa longue robe en laine blanche. Elle resta immobile, regardant Lara avec une pitié infinie au fond des yeux.

— Laissez-moi vous voir, vous voir encore, tout entière, en plein soleil, murmura-t-il, faisant un effort inouï pour maîtriser l'immense émotion qui l'étreignait. Vous pardonnez, n'est-ce pas ? Vous sentez qu'on ne peut pas s'offenser ? Oui, oh ! oui, je crois en Dieu qui vous a faite si belle... Que je vous aime !

— Adieu ! dit-elle enfin, tristement.

Il ne répondit pas, mais il la regarda. Que lut-elle dans ce regard ? De l'adoration, une prière ardente, une intensité de souffrance, une agonie muette qui touchaient à la folie... Elle lui tendit la main : il la prit, se pencha comme pour la baiser ; mais, poussant un cri, un long cri éperdu, pâle

comme s'il allait mourir, il la laissa retomber et s'enfuit...

*
* *

Peu de jours après, quand M^{me} de Saray arriva au théâtre, pour y assister au concert dont elle avait parlé à M. Lara, sa loge, située au fond de la salle, vis-à-vis de la scène, fut immédiatement envahie par ses amis, jeunes et vieux, désirant de la voir encore, de lui souhaiter un bon voyage. Elle était un peu pâle, mais étrangement captivante dans la simplicité presque austère d'une toilette noire tout unie, et de ses cheveux coiffés à la grecque, sans ornement ni bijou. Causant avec le baron Meyri, elle lui demanda s'il avait vu Pierre Lara.

— Oui, dit-il, je l'ai rencontré à l'Exposition. Il avait mauvaise mine ; il m'a fixé dans les yeux sans me reconnaître... Pauvre garçon, je crains qu'il n'aille tout droit à la folie ! Mais il doit être ici ; je l'ai vu arriver tout à l'heure ; tenez, le voilà au parterre ; il nous tourne le dos.

Elle l'y découvrit en effet. Il était nu-tête, en habit, cravaté de blanc, le dos voûté, l'attitude affaissée. Une seule fois, durant la représentation, il se retourna, pour regarder derrière lui, là-haut, la

comtesse entourée de ses adorateurs, mais il ne la salua pas, et, tandis que la salle entière riait aux éclats d'un étourdissant monologue débité par Coquelin cadet, M^{me} de Saray s'aperçut, avec un douloureux serrement de cœur, que, tout en répondant d'un signe de tête au monsieur placé à côté de lui, et l'accablant de questions, il s'essuyait furtivement les yeux d'un geste nerveux et saccadé.

« Il pleure ! pensa-t-elle en frissonnant, est-ce à cause de moi ? A cause de mon départ ?... »



Le lendemain, vers cinq heures, le grand transatlantique, *le Saint-Germain*, quittait les bassins intérieurs, pour gagner, aidé d'un remorqueur, la passe très étroite de la sortie du port. Une foule nombreuse assistait au départ et, pendant que le bateau s'éloignait peu à peu, les amis de la comtesse, réunis en groupe, lui criaient encore leurs adieux et leurs souhaits, auxquels la jeune femme, appuyée sur le sabord d'arrière, répondait par un sourire triste.

On était au milieu de septembre, et le temps, assez frais, avait chassé du pont la plupart des voyageurs. Un brouillard intense, mais très bas et

rasant les eaux, s'abattit sur le navire, effaçant instantément les maisons bien alignées, les quais remplis de monde, les mouvements divers des embarcations voisines, et prêtant une mélancolie subite à ce début de traversée. *Le Saint-Germain* avançait lentement, avec précaution, lançant à intervalles rapprochés un jet de vapeur sifflante, dont l'épaisse fumée, ne pouvant se dissiper dans l'air chargé d'eau, se contournait en lourds volutes blancs sur un fond de grisaille uni et dont l'appel strident répercutait violemment au loin sa longue plainte déchirante. La comtesse était restée sur le pont, retenue, empoignée par la solennelle tristesse qui enveloppait les choses et donnait aux mâts, à peine estompés dans la brume, aux machines, aux vergues, demi-voilées, indistinctes, aux matelots, se mouvant comme des ombres parmi les cordages mouillés, un aspect vague et pénible de rêve fantastique. Très impressionnée, le cœur serré, elle contemplait distraitement les rives, voyant se confondre dans le brouillard, à mesure qu'on s'éloignait, des formes à peine indiquées, lorsqu'elle aperçut soudain, tout au bout de la jetée, une sombre figure isolée, droite, immobile. Elle devina, plutôt qu'elle ne reconnut, Pierre Lara. Le navire passa lentement, très lentement devant lui. Il ne bougea pas et, pendant un

espace de trois minutes au moins, elle et lui se regardèrent de loin à travers l'ombre épaisse avec une douloureuse intensité; puis, *le Saint-Germain*, hâtant sa marche vers la pleine mer, cingla plus rapidement. La distance augmentait entre eux, l'effacement grandissait, lorsque Diane attristée, inquiète, et se penchant au bastingage pour le voir encore, le vit faire deux pas en avant, chanceler et s'abattre lourdement à terre où sa forme allongée, éclaboussée des vagues, se détachant, mince ligne noire sur un fond sombre, dans cette navrante solitude, était tragique.

La jeune femme se retourna alors pour gagner sa cabine. Elle fut arrêtée soudainement par un phénomène étrange : le soleil, brillant tout à coup au-dessus de la brume, l'avait victorieusement transpercée de rayons lumineux et colorée d'inexprimables reflets aux teintes pourprées, tellement belles, tellement variées, tellement délicates, que le navire entier semblait glisser dans une merveilleuse atmosphère inconnue, irradiée d'idéales couleurs. Et devant elle, sur le pont, au milieu de cette ineffable splendeur, éclairé, imprégné de la vaporeuse lumière de ce brouillard rose, elle aperçut Pierre Lara qui la contemplait avec un infini de bonheur et de prière dans les yeux. Une voix basse,

mais distincte, passa comme un souffle à son oreille.

— Diane ! murmurait-elle.

Glacée de peur, étranglée d'émotion, mais fascinée par l'inexpressible puissance de l'appel fluide émané de l'apparition, elle fit un pas vers celle-ci.

Tout s'effaça instantanément. Le soleil disparut, et l'immense voile gris, plus obscur, plus désolé, étreignit le grand paquebot, qui fuyait vers l'Océan. Seule sur le pont désert, M^{me} de Saray, d'abord immobile, courut vers l'arrière, essayant de percer du regard la brume opaque, d'apercevoir encore le pauvre corps qui gisait, inerte, là-bas, sur la jetée, tandis que l'âme, d'un élan de sa volonté, en avait brisé momentanément les parois.

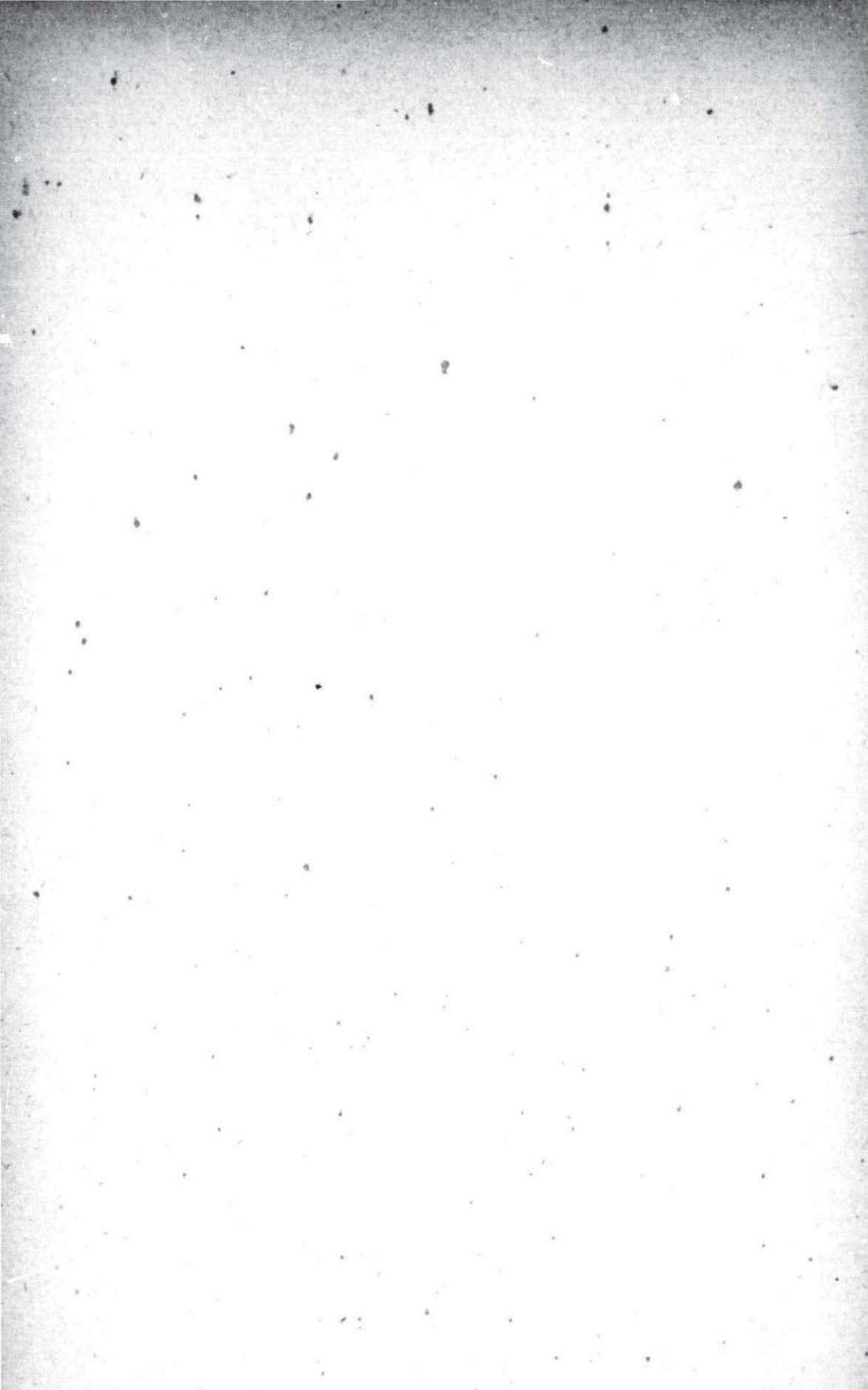
Elle ne vit plus rien.

Deux mouettes, entre-croisant leur vol au-dessus du sillage, où les eaux bouleversées roulaient avec fracas, animaient seules, de leurs mouvements rapides, l'étrange et morne désolation environnante.

Alors, penchant la tête sur ses mains, Diane pleura longuement, la poitrine soulevée de sanglots...

LE SONGE D'ATTILA

A LÉON DUPLESSIS



LE SONGE D'ATTILA

Partout, sur la plaine, des foyers allumés flambaient dans l'obscurité. Sous un ciel bas et lourd voilé de nuages qui semblaient s'appesantir tout entiers sur ces points brillants entourés de nombreuses silhouettes noires aux contours embrasés, les hommes, les chevaux, les harnais, les chariots se plaquaient de reflets fauves, métalliques et changeants. De chaque foyer, isolément, montait un murmure de voix, des chocs d'armes, des craquements de bûches, qui, s'élevant, flottaient alors en une seule vaste rumeur, dans les airs envahis par des tourbillons de fumée.

Une frayeur faisait battre les cœurs de ces milliers d'hommes réunis au camp ; une expression d'épouvante crispait leurs visages rudes qui, tous, étaient tournés vers une tente dressée sur un tertre et

veillée par des gardes dont les formes, cachées sous d'épaisses peaux de bêtes, se mouvaient çà et là, dans l'ombre, en silence et vivement.

Derrière les rideaux de cuir de la tente, étendu sur une gigantesque fourrure d'ours, agonisait leur chef, le maître absolu de la multitude qui grouillait au loin, le cerveau qui disposait de cette masse inconsciente et puissante.

Le nom de ce chef, répété de bouche en bouche avec des accents de haine et d'effroi, en Orient, en Germanie, dans les Gaules et jusqu'au pays Maure, symbolisait la guerre, le pillage, l'incendie, la charge impétueuse, foudroyante, d'un peuple de barbares, commandé par le plus redoutable d'entre eux, Attila, leur despote, leur souverain.

Le roi des Huns se mourait, attaqué par un mal inconnu.

Depuis le matin, secoué de convulsions tétaniques, il remplissait sa tente de cris aigus, de soupirs, de malédictions; il arrachait de ses doigts contractés des poignées de sa longue barbe noire; il se traînait tout nu sur le sol humide, puis retombait épuisé, tranquille pour quelques instants, sur sa couche où il restait les yeux fermés, rigide comme s'il était déjà mort. Un grand molosse jaune, aux crocs saillants, était couché près de lui et gémis-

sait sourdement. Une lampe romaine, posée à terre, dans un coin, éclairait à peine d'en bas la grossière étoffe brune qui abritait le Roi.

Et le Roi dormait.

Et le Roi, tenaillé par la fièvre, avait, tout en dormant, des visions, des accès de délire.

Il était sur une plage. Il apercevait dans le lointain des volcans en éruption, et, à mesure qu'il avançait, les volcans se multipliaient, grandissaient, surgissaient du sol, s'élançant l'un après l'autre dans les airs, se rejoignaient, se liaient en un cercle infini de puissantes montagnes à crêtes de feu. Des torrents de flammes jaillissaient de toutes les cimes, frappaient la face obscurcie du ciel, et retombaient en bouillonnant. Des nuées opaques, des averses de cendres éclairées par des gerbes incandescentes; des passages stridents d'énormes masses pierreuses projetées dans l'espace et s'entrechoquant entre elles; des fleuves de lave en fusion, creusant par milliers, à grands flots rouges, les flancs blessés des montagnes, se mêlaient, se heurtaient en un chaos... Et les peuples épouvantés avaient fui. Aucun être n'ajoutait sa plainte à ces convulsions des éléments. Une solitude astrale régnait partout.

Seul, debout au milieu des volcans révoltés,

orgueilleusement calme, le roi des Huns restait immobile, un fier sourire aux lèvres. De violentes secousses, des coups de foudre brusques et précipités, de longs roulements, des bruits formidables retentissaient dans les profondeurs des cratères, comme si d'immenses blocs planétaires, détachés des mondes en mouvement, s'enroulaient dans le vide et frappaient, tous ensemble, volant en éclats, d'impassibles rocs de granit.

Et le Roi, souriant, serra les poings.

— Place à la Force, dit-il, place à la Force, maîtresse du monde !

— Place au Consolateur des malheureux, au conquérant des âmes ! murmura une voix grave.

Aussitôt les montagnes s'écartèrent, le ciel resplendit, les volcans rentrèrent leurs flammes ; les peuples apparurent agenouillés à l'entrée de la vallée. Dans la vaste étendue, sur le sol bouleversé, au milieu des masses de lave fracturées et noircies, se dressait une pâle figure vêtue d'une simple tunique blanche.

Elle avança vers Attila.

— Qui es-tu ? hurla-t-il, va-t'en !

L'ombre claire glissait toujours. Elle surgit devant le Roi, majestueuse, dominante, écrasante.

— Arrière ! dit-elle, arrière ! La force brutale

sera brisée quand elle aura rempli son rôle. L'amour succèdera à la haine, la fraternité à l'esclavage. Une ère nouvelle se prépare : à côté de la douleur on verra désormais la pitié et la charité... On verra la justice !

— Va-t'en ! je suis la Force, la Force dominante... Les hommes répètent mon cri de guerre. Les empereurs m'apportent humblement de l'or, rançon du faible, hommage au puissant. On tremble devant moi, je foule les cadavres, je démolis les remparts, je brûle les villes. Je suis le Maître. Va-t'en !

— Courbe la tête, ô Roi, courbe-la, bien bas, dans la poussière... De tes lèvres révoltées qu'il sorte une prière..., de ton cœur fermé qu'il monte une larme de regret, une larme d'amour... et tu seras encore pardonné.

— Va-t'en ! Va-t'en !

Et Attila, écumant de colère, bondit, le fouet levé, vers l'ombre blanche...

Un hurlement du molosse réveilla le Roi. Frissonnant de tout son corps, il se souleva sur un coude et reconnut sa tente où la lampe projetait une maigre lueur jaunâtre. On entendait au dehors les pas traînants des sentinelles, et des murmures arrivaient du camp par larges flots réguliers.

Il frappa dans ses mains. Un serviteur entra.

— Qu'on fasse venir les chefs de hordes et les conjureurs! ordonna-t-il en haletant.

Instantanément, l'étroit enclos se remplit d'hommes aux traits énergiques et farouches, aux visages durs, aux mains nerveuses. Les sorciers entourèrent la couche, et, les bras étendus sur le Roi qui était retombé en arrière, épuisé, mais qui fixait sur eux, de ses yeux étincelants, un regard rempli de la conscience de son terrible pouvoir, ils entonnèrent sourdement la grande évocation au dieu Wodan. Leurs longs cheveux couvraient leurs figures; à chaque mouvement de leurs bras qui traçaient des cercles au-dessus du mourant, les colliers d'ossements qu'ils avaient sur la poitrine claquaient avec des sons de grelots. Le chien continuait à gémir. Les chefs de hordes se groupaient tout au fond, attendant anxieusement les ordres du maître.

Brusquement celui-ci se releva. Il se tint debout. Il chancela, mais s'acrocha d'une main aux cordages de la tente, tandis qu'il ramassait d'un geste saccadé, autour de son corps nu, les plis de sa lourde fourrure.

Vivement reculés, les sorciers interrompirent leur chant.

— Je vous ai appelés, ô mes conjureurs, ô mes

chefs de hordes, dit Attila d'une voix rauque, parce que je veux, cette nuit même, célébrer mes noces avec la fille d'Aquilée. Qu'on me l'amène. Faites raviver les feux, rôtir les bœufs et couler les boissons fortes. Qu'on mange et qu'on boive dans tout le camp! Aujourd'hui l'orgie, les plaisirs; demain, la bataille, le sang!

Une acclamation se propageant au loin, grondant ainsi que des rugissements de fauves, accueillit ces paroles.

Brutalement poussée par des hommes armés de piques, une jeune femme fut jetée par eux aux pieds du Roi. Elle tomba à genoux.

— Lève-toi! dit Attila, saisissant sa main.

Il était livide. Les mots sifflaient entre ses lèvres comme des gouttes d'eau sur un morceau de fer rougi; son grand corps oscillait ainsi qu'une tour secouée par l'ouragan.

— Lève-toi! j'ai tué ton père, j'ai tué ta mère, et leurs cadavres ont craqué dans les flammes. Je suis la Force; tout plie à mon ombre. Mais, toi, jeune fille, tu n'as rien à craindre de moi. Tu es belle. Je te veux. Réjouis-toi, je t'aime...

Une convulsion le saisit. Sa dernière phrase s'éteignit dans un hurlement de douleur; il s'abattit à terre, ramassé sur lui-même, les dents incrustées

dans sa main saignante, et cria, cria longtemps, se débattant au milieu des hommes silencieux et atterrés. Puis, insensiblement, ses membres détendus s'affaissèrent et il resta immobile, les yeux fixes, hagards, pleins d'une inexprimable intensité d'épouvante.

Là, tout près, une forme lumineuse, d'abord vague, mais se matérialisant peu à peu, avait surgi à ses côtés.

— Va-t'en ! murmura Attila, les dents serrées, avec un geste de menace.

— Le Roi va mourir, dit l'un des sorciers, sortez tous !

La tente se vida aussitôt. Seule, la jeune captive, prise comme par une ceinture de fer dans l'étreinte raidie du Maître, était tombée sur lui, et subissait, toute pantelante, presque évanouie, les soubresauts qui le secouaient. Les conjureurs, reformant leur cercle, les bras étendus, reprirent de leurs voix plaintives l'évocation à Wodan, tandis que leur souverain, poursuivi par l'obsession, se débattait contre le fantôme de son rêve.

Il le voyait, là, devant lui, superbe de grandeur, divin par l'irrésistible autorité rayonnant sur ses traits calmes.

— Courbe la tête, ô Roi, courbe-la bien bas, dans la poussière. Ton règne est passé. La tyrannie et la

force brutale n'ont qu'une existence éphémère. L'idée seule est immortelle.

— Ignores-tu mon nom ? cria Attila, sais-tu qui je suis ? Je suis le Fléau de Dieu.

— Courbe la tête, ô Roi, courbe-la bien bas, dans la poussière. Tes péchés, ton orgueil te condamnent ; mais la pitié veille, tu peux être pardonné.

— Qui es-tu, exclama le Roi, se relevant d'une secousse, les yeux égarés, le visage décomposé. Qui es-tu ? Parle.

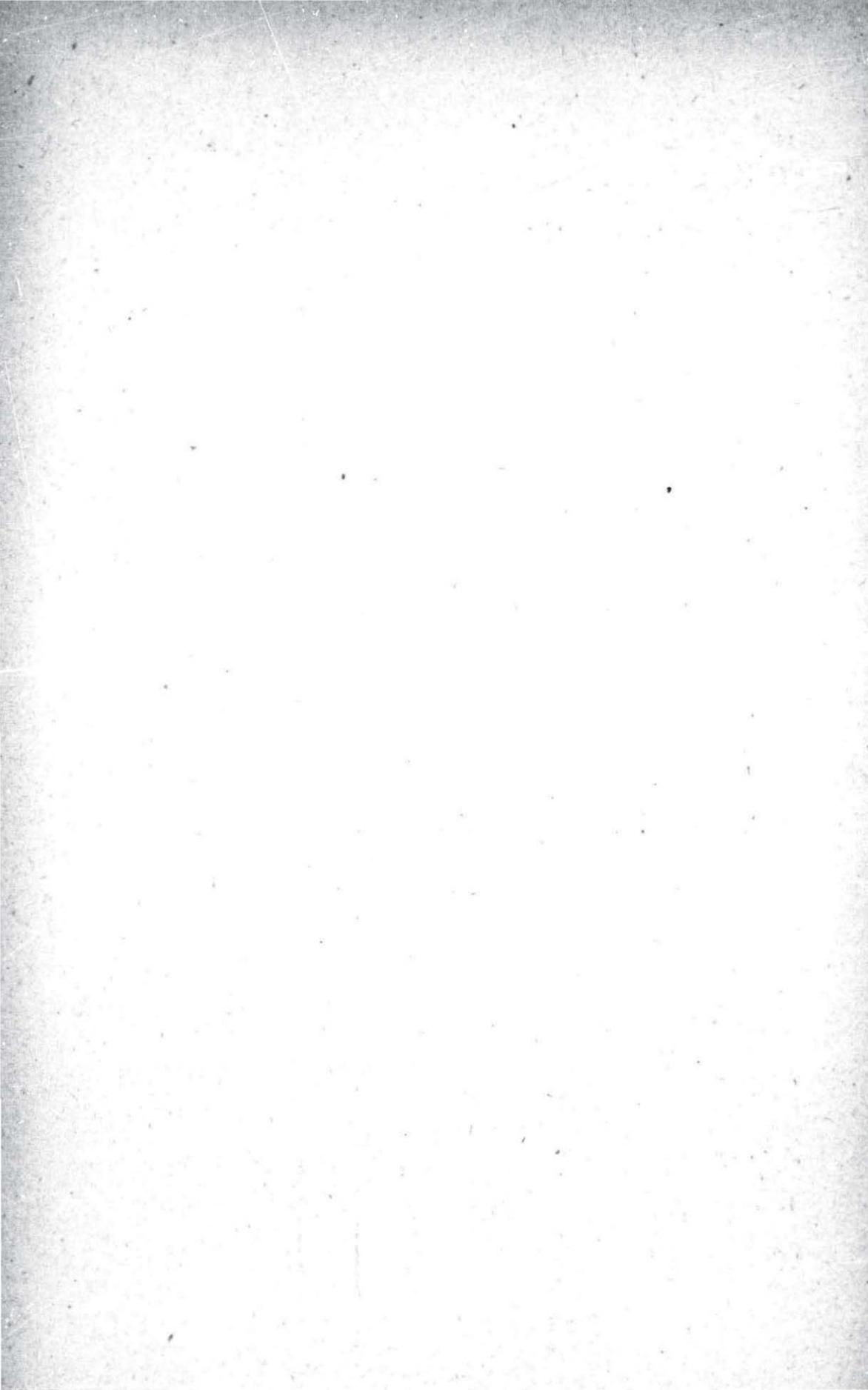
L'apparition se pencha vers lui avec un sourire tendre.

— Je suis le Conquérant des âmes, le Frère de ceux qui souffrent, l'Incarnation de l'Idée, Jésus de Nazareth.

Attila, secoué par un spasme suprême, l'écume à la bouche, écarta les bras et tomba en arrière.

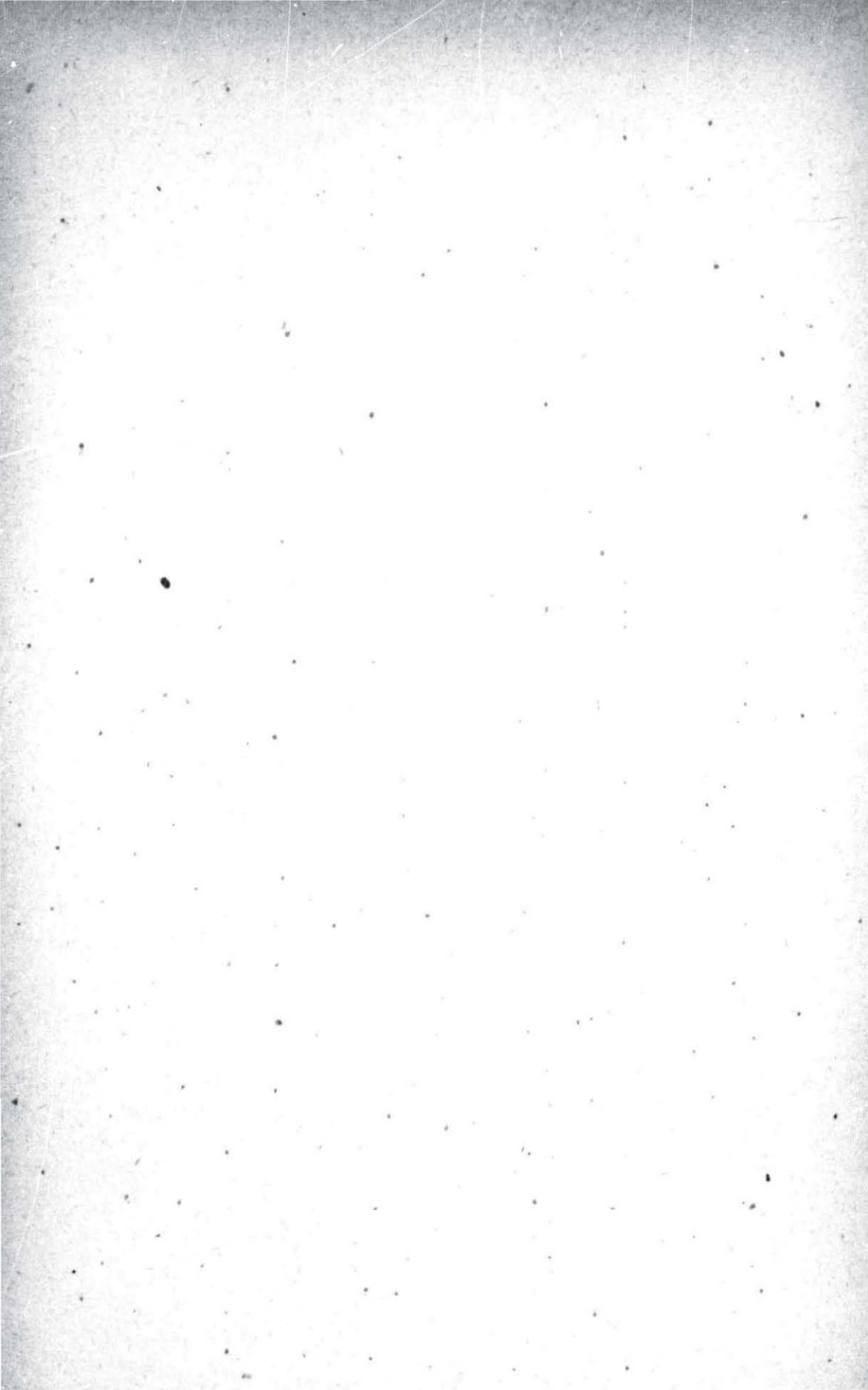
— Le Roi est mort ! dit un conjureur à la porte de la tente.

Une lamentation, pareille à la soudaine poussée des vagues sur une plage, monta de la multitude, mais s'atténua bientôt, assourdie par la mélodie funèbre et farouche qu'entonnèrent, de leurs voix puissantes, les sorciers qui veillaient le roi des Huns, dont les yeux vitreux restaient largement ouverts, épouvantés.



LA
RÉDEMPTION DE MARCELLUS

A MARIE DE BURLET



LA

RÉDEMPTION DE MARCELLUS

La forteresse de Saint-Jean d'Ulloa dressait devant nous sa masse imposante, toute blanche encore, malgré l'heure tardive, tant la nuit tropicale rayonnait de clarté ce soir-là.

Je cessai de ramer.

La barque, abandonnée à elle-même, flotta avec un léger balancement au hasard de la dérive. Quelques plis ondulés troublèrent un instant, derrière elle, les eaux limpides et lourdes, dérangeant de leurs longs remous les étoiles qui s'y miraient tranquilles et qui, soudainement animées, roulèrent dans le sillage leurs vives et tremblantes lueurs d'or.

Un souffle parfumé et très doux nous arrivait de la terre, et un silence nous enveloppait, un silence plein de tendresse et de rêve.

Je regardai Marcellus. Il était assis sur la banquette, à l'arrière du canot, où son corps difforme, vêtu de blanc, nettement dessiné sur l'immense horizon sombre, blessait le regard par la ligne inégale des épaules dont l'une montait, ronde, enflée, énorme, tandis que l'autre se confondait presque avec le dos, causant l'impression d'une note fausse dans l'admirable harmonie environnante.

Pauvre Marcellus ! Je l'avais retrouvé, le matin même, d'une façon bien inattendue, au moment de mon débarquement à la Vera-Cruz. Nous avions été très liés autrefois, à Louis-le-Grand, où nous suivions les mêmes classes. J'étais bête et paresseux ; lui, intelligent, actif et plein de talent. Il faisait mes devoirs, m'expliquait mes leçons, en échange de ma toute-puissante protection de garçon vigoureux, recevant les coups qu'on lui adressait, donnant ceux qu'il ne pouvait rendre, prenant sa défense physique, tandis que lui prenait ma défense morale. Nous nous étions quittés au sortir du Collège, en nous jurant une amitié éternelle ; puis, après quelques années, à la suite d'un violent chagrin d'amour dont je n'avais jamais bien su les détails, Marcellus était parti brusquement pour l'Amérique, sans laisser un mot d'adieu ni à sa famille, ni à ses amis, et sans donner de ses nouvelles plus tard. J'avais fini par

oublier son existence, lorsque celle-ci s'était soudainement manifestée à moi le jour même, par l'apparition de mon ancien ami sur le quai de la Vera-Cruz où il venait assister à l'arrivée du paquebot d'Europe et où, le reconnaissant tout à coup, je l'embrassai avec force, infiniment heureux de revoir son pauvre corps chétif, sa longue figure pâlie si rayonnante de bonté et d'âme — quand il oubliait d'y attacher son masque habituel — toute sa personne enfin, si fantasque, si originale, si sympathique. Il était resté saisi en me voyant et, silencieux, très agité, m'avait pris le bras et m'avait emmené chez lui, c'est-à-dire dans une chaumière bizarre, située au bord de la mer, construite en terre séchée au soleil et recouverte, en guise de toit, de larges feuilles de palmier, qui, s'abaissant vers le sol, constituaient une galerie en plein vent où se balançait un hamac orné de plumes aux vives couleurs. L'intérieur en était charmant, mais étrange, raffiné, plein de surprises, comme tout ce qui entourait Marcellus. Il occupait cette case depuis deux ans, dans une solitude absolue, sans domestiques, n'ayant à son service, pendant trois heures par jour, qu'une vieille négresse à laquelle il avait défendu de lui parler. Il me raconta cela, et bien d'autres choses encore, car, tandis que le plein midi étreignait d'une chaleur torride la

petite ville de la Vera-Cruz, allongés tous deux sur de belles peaux de léopard recouvrant des divans larges et très bas, la cigarette russe aux lèvres, nous avons causé longuement du passé et du présent. Quant à l'avenir, Marcellus avait souri, et ce sourire me hantait... à tel point que, maintenant encore, en le voyant, là, devant moi, tout au bout du canot, dans une immobilité parfaite, le regard perdu au loin, la bouche à peine visible sous la mince moustache blonde, serrée en une expression de tristesse intense, un frisson m'avait saisi.

— A quoi penses-tu ? demandai-je brusquement.

— A la mort, dit-il, en laissant tomber sa main, d'un geste las, en dehors de la barque, où elle demeura inerte, effleurant les eaux sombres.

Je le savais bien qu'il y pensait ! Ne trouvant rien à répondre à l'instant même, le cœur serré, je repris mon silence, et nous continuâmes à flotter, toujours à la dérive, très doucement, autour de l'île de Saint-Jean d'Ulloa, enveloppée, elle aussi, du calme absolu et de la grande caresse du soir. Nous étions arrivés insensiblement devant l'enceinte extérieure du vieux fort dont je contemplai avec une certaine mélancolie les hautes murailles crénelées, mystérieux témoins de tant de douleurs, de tant de drames, dernier point qu'aient possédé les rois

d'Espagne durant la guerre de l'Indépendance, première et victorieuse étape des Français sur le sol mexicain. Les bastions étaient déserts. Une ombre, celle de la sentinelle, sans doute, se distinguait au bout de la terrasse. Une rangée de canons, tournés vers la pleine mer, alignaient symétriquement leurs gueules béantes dont les formes allongées se détachaient très clairement sur le fond blanc des parois de pierre. Pas un bruit, pas un écho, pas un murmure ne troublaient l'harmonieuse sérénité du moment. Nous rêvions tous deux, nous laissant aller aux impressions tristes et belles de cette incomparable nuit tropicale, lorsque, tout près de nous, à quelques mètres à peine, un sanglot prolongé nous fit tressaillir. Une voix fine, grêle, une voix d'enfant murmura plusieurs fois de suite, avec une expression dont l'intensité désespérée allait en augmentant : « Maman... Maman ! » puis, s'étrangla en plaintes inarticulées, d'abord pressées, ensuite plus longues, plus espacées, plus fatiguées et, si terriblement remplies de douleur vraie que je montai vivement sur la banquette pour tâcher de voir...

J'aperçus aussitôt et sans difficulté aucune, car elle était revêtue d'une chemise blanche, une petite fille de cinq à six ans, étendue en travers de l'affût du canon le plus voisin de nous. Sa tête reposait

sur l'énorme roue d'acier qui était recouverte en partie par la chevelure éparpillée, et ses petites jambes nues pendaient à l'abandon, du côté opposé, suivant la courbe du métal. Nous la contemplâmes silencieusement, car Marcellus aussi s'était levé pour la regarder, et nous la vîmes s'endormir peu à peu, le visage tourné vers le ciel, surprise en ses larmes par le sommeil vainqueur et bienfaisant.

— Pauvre fillette ! observai-je. Sans doute l'enfant d'un des soldats indiens qui résident au fort...

— La souffrance, toujours, partout, murmura Marcellus en se rasant sans me répondre. Revenons !

Je donnai un coup d'aviron, et la barque fila rapide, fendant avec vigueur les eaux calmes et faisant de nouveau s'entrechoquer, en une danse éperdue, les reflets d'étoiles qui se heurtaient, scintillants, dans les flots miroitants.

— Que t'a donc fait la vie ? demandai-je à mon ami, après un instant de silence.

— Ce qu'elle m'a fait ? exclama-t-il avec émotion, elle me réduit à l'état de machine ayant conscience de ses grincements. Elle m'assimile à un écureuil en cage, sans cesse en mouvement et ne faisant autre chose que de tourner inutilement dans son cylindre de fer ! Si l'on se permet la moindre excen-

tricité, l'on est montré au doigt, enfermé dans une maison de santé ou pourvu d'un conseil judiciaire. Tout est convenu d'avance, prévu, réglé, inexorablement. Partout la pose, le mannequin solennel ou grotesque ; partout des figures de cire, différemment costumées, portant la robe, le frac, l'uniforme ou la blouse, prises au sérieux, quoique cire des pieds à la tête ! La comédie humaine est trop vieille, elle a eu trop de représentations, il serait temps de la remplacer sur l'affiche...

— Tu es artiste... poète... tu ferais de belles choses. Travaille...

— Ajouter aux ennuis bêtes et déjà si lourds de la vie quotidienne le martyre de l'œuvre à créer, de l'idéal qu'on n'atteint pas, des désirs immenses, fous, éperdus, qui ne sont jamais, jamais réalisés ? Non, non ! D'ailleurs, je ne suis bon à rien. Je me fais l'effet d'une pelote où chacun enfonce son épingle : toutes ces piqûres saignent... je les laisse saigner et je n'ai qu'un regret, c'est qu'elles ne m'achèvent pas.

— Tu as tort, lui dis-je fortement. Tu passes entre nous tous, non en associé prenant part au travail commun, mais en voyageur ne s'intéressant pas au progrès de l'œuvre. La comédie humaine te paraîtrait plus attachante si tu y jouais un rôle.

— Je comprends que tu aies cette pensée en ce qui te touche, répondit Marcellus d'une voix triste. Ton esprit se trouve à l'aise, dans ton corps jeune, vigoureux et jouit d'un instrument aussi complet. Le mien, au contraire, cogne sans cesse contre les barreaux de sa cage et s'applique à la détruire, comme un oiseau captif, à coups de pattes et à coups de bec, jusqu'au jour où ces barreaux céderont.

Nous arrivions au môle. Au moment de mettre pied à terre, je me retournai vers la pleine mer, et la montrant d'un geste large :

— Tout cela est beau, pourtant !

— Oui, c'est beau, dit Marcellus avec violence. Trop beau, cela me fait mal.

Il me quitta bientôt après, à la porte de mon hôtel, en me faisant promettre de retarder d'un jour la continuation de mon voyage vers Mexico où m'appelaient des affaires pressantes.

Le lendemain matin, de bonne heure, je me mis à ma fenêtre en l'attendant. Je regardais rêveusement le paysage : le volcan d'Orizaba à peine visible au loin ; plus près, le va-et-vient des embarcations dans le port ; puis, sur la place, le passage affairé d'Indiens et de négresses, marchant d'un pas rythmé, une corbeille sur la tête, une chanson aux lèvres, et je suivais avec intérêt ces tableaux si nouveaux

pour moi, lorsque je vis enfin apparaître Marcellus. Il avançait lentement, d'une allure fatiguée, faisant une halte de temps à autre pour examiner de grands vautours noirs perchés sur les toits des maisons environnantes, le cou rentré entre les ailes, l'œil vif, toujours en observation, attendant l'instant propice pour fondre sur l'égout creusé au milieu de la rue, à ciel découvert. Comme mon ami s'était arrêté, absorbé par sa contemplation, je le rejoignis et je fus frappé, en le voyant ainsi, en plein soleil, de l'extrême lassitude qu'exprimait sa physionomie. Le visage était ravagé. Tout l'extérieur, pimpant et raffiné de mise, était cependant lamentable, tant on devinait de souffrance cachée, d'orgueil blessé, d'illusions à tout jamais perdues sous la coquetterie des vêtements élégants dont une coupe habile dissimulait un peu, sans la cacher, l'affreuse difformité des épaules. Les yeux seuls étaient demeurés ce qu'ils étaient autrefois, admirables. Plutôt allongés que grands, ils étaient d'un bleu sombre, expressifs, très mobiles et brillaient d'un éclat chaud, vraiment extraordinaire.

— Viens-tu avec moi? me demanda-t-il en me serrant la main.

— Où?

— A la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa. Je veux te la faire visiter, elle en vaut la peine.

— Allons, dis-je, en réprimant un sourire.

La chaleur, déjà, était suffocante. Tout en échangeant quelques phrases, nous avançâmes péniblement sur le sol poudreux et calciné de plusieurs petites rues aux maisonnettes basses, puis d'une longue avenue de cocotiers couronnés de leurs sveltes panaches reluisant comme du métal en fusion sous la gigantesque coulée des flammes matinales, pour arriver enfin à l'enceinte fortifiée, tombant en ruines, où nous attendait notre barque de la veille.

La grande forteresse étreinte de lumière, baignée de rayons, entourée d'une magnifique ceinture de massifs touffus et fleuris, aux couleurs ardentes, aux parfums mordants, débordait de vie et de mouvement ce jour-là. Deux immenses piles de charbon, que des forçats mettaient en sacs pour les transporter à bord d'un navire de guerre amarré au môle, se détachaient en un relief puissant et sombre, sur le scintillement éclatant du ciel, des eaux, des murs ensoleillés. Une sentinelle, nous voyant prêts à débarquer, donna l'alarme en sonnant une cloche, et nous vîmes apparaître un sergent indien, en uniforme de toile écrue, qui nous reçut gravement, examina le permis que lui tendait Marcellus et s'offrit à nous servir de guide.

Les deux enceintes du fort, entièrement cons-

truites de blocs madréporiques extraits des récifs trouvés en mer à quelque distance du littoral, étaient divisées par de vastes cours étagées en terrasses. Des soldats, presque tous Indiens, étendus sur leurs ponchos rouges, le cigare à la bouche, entourés de femmes et d'enfants, y formaient des groupes entremêlés, pittoresques, séparés les uns des autres par des plantes sauvage, surgies, violemment poussées en hauteur par la forte sève tropicale, entre les vieilles dalles disjointes.

— Je vais vous faire visiter les prisons, nous dit le sergent, le spectacle est curieux.

Il fit venir trois lampes à pétrole que nous devions prendre pour descendre dans les souterrains, et, tandis qu'il les allumait méthodiquement, tout en nous racontant, à sa manière, l'histoire de la forteresse, nos yeux effleuraient d'un coup d'œil rapide et intéressé les scènes animées du terre-plein, renfermées dans leur cadre étroit et blanc de murailles arrondies, tournées vers la pleine mer et creusées de trouées régulières destinées aux lourdes pièces surannées de l'artillerie locale. Quelques canons, complètement abandonnés, mordus de la rouille, abîmés par les âcres émanations salines, servaient de tables à la population du fort. Des linges d'enfant y séchaient à l'air; des perroquets

s'y promenaient gravement. D'autres plus soignés, bien brillants, étaient revêtus d'une housse protectrice en toile enduite de goudron. Plus loin, tout au bout de la première enceinte, un canon, étonnant par sa forme allongée, par son tube étroit, par ses roues trop hautes, par de bizarres plaquettes sculptées en bas-reliefs des deux côtés, attira mon attention, d'autant plus que je reconnus, blottie dans le coin d'ombre que projetait l'arme sur le sol, la petite fille que nous avons entendue pleurer la veille et qui s'était endormie si seule et si triste.

— Qui est cette enfant ? demanda vivement Marcellus qui l'avait vue en même temps que moi.

— Une orpheline que nous gardons par charité. Le père était Espagnol : il est mort depuis longtemps ; la mère, il y a quinze jours. Elle travaillait ici.

Nous approchâmes du canon comme pour l'examiner. La petite leva sur nous d'immenses yeux désolés et ne bougea pas. Elle avait une chemise pour tout costume. Un mince ruban noir — naïve et touchante attention de quelque femme de soldat — noué autour de son bras maigre et nu, disait, en même temps que son regard, noir aussi et violemment cerné, le deuil, le grand deuil à jamais irréparable. Elle était exquise, cette pauvre enfant sau-

vage, mais son expression profonde et navrée d'âme abandonnée nous serra le cœur.

— Allons voir les souterrains ! dit brusquement Marcellus.

Sa voix était rauque. Il avait pâli. Je le regardai et, le connaissant, le sentant frappé d'une émotion forte, je m'attendais à quelque question, à quelque offre...

— Descendons, murmura-t-il seulement.

A l'instant où, prenant chacun notre lampe à la main, nous nous disposions à gagner les premières marches de l'escalier, un éclat de rire aigu et moqueur, suivi de plusieurs autres, nous arrêta soudain... Les enfants des soldats nous entouraient, se montraient Marcellus du doigt, enchantés d'avoir découvert son infirmité.

— Un bossu ! criaient-ils aux autres restés en arrière. Un bossu ! Venez vite voir le bossu !

Marcellus eut un sourire, lui aussi, mais... quel sourire ! Amer, résigné, et si horriblement triste, que je sentis les larmes me monter aux yeux et que, lui prenant le bras, je voulus l'entraîner vers la descente. Il m'écarta d'un geste avec de l'attente, de l'angoisse même dans le regard... La petite orpheline s'était levée pour voir ce qui se passait ; puis, elle s'était approchée de lui et, tout à coup,

timidement, posant ses jolies lèvres fraîches sur sa main, elle la lui baisa, l'effleurant à peine, et s'enfuit à l'abri de son canon.

Marcellus ne dit rien. Nous descendîmes en silence ; mais, dussé-je vivre cent ans, jamais je n'oublierai l'éclair de Divin qui jaillit de ses beaux yeux profonds ! Je suis sûr que, depuis des années, il n'avait pas éprouvé de sensation aussi doucement forte !

Peu d'instants après, nous nous trouvions dans de vastes souterrains, dont quelques-uns n'étaient éclairés que par des espèces de puits d'une trentaine de pieds de profondeur, par lesquels arrivait une lumière vague, blafarde, à travers d'épais grillages de fer. Des flaques d'eau croupissante s'étalaient sur le sol noir et gluant ; les grandes voûtes ogivales suintant l'humidité et la fièvre, étaient couvertes de signes bizarres, à demi effacés, d'étranges dessins tracés au charbon. J'y distinguai un lion, assez correctement profilé, menaçant une femme. D'autre part, un personnage grimaçant, les bras étendus sur un globe, semblait en prendre possession. A ses pieds, se trouvaient inscrits, en gros caractères, ces quelques mots : « Le Mal, maître du monde ! »

L'atmosphère humide, chaude, malsaine, qui ré-

gnait dans ces cachots, en rendait le séjour, même pour quelques instants, extrêmement pénible.

— Il me paraît impossible, dis-je au sergent indien, que des êtres humains puissent vivre ici fort longtemps.

— Aussi se gardent-ils de le faire, répliqua en souriant le Mexicain ; ils ne tardent pas à en sortir, les pieds en avant. Qu'importe, après tout, une canaille de plus ou de moins ?

Marcellus eut un frisson et me prit le bras.

— Sortons, balbutia-t-il, je ne me sens pas bien.

Nous remontâmes à la hâte sur la terrasse. Il était midi, le midi des tropiques, lourd, calme, puissant, superbement beau. Les femmes et les enfants avaient disparu, les soldats dormaient par groupes ; la masse colossale de Saint-Jean d'Ulloa semblait palpiter au milieu des canons tout miroitants de paillettes de feu, comme autant de longues flammes soudainement pétrifiées. Vis-à-vis de nous, dominant la Vera-Cruz, les montagnes, inclinées en pentes douces, étincelaient, moutonnées de buissons lumineux, séparés entre eux par des ravins d'un bleu profond.

Au loin, la mer étalait majestueusement à l'infini son étendue déserte, sous un ciel éclatant, d'une incomparable splendeur.

Notre barque s'éloignait lentement, regagnant la ville, et nous gardions tous deux un silence absolu, lorsque les yeux de Marcellus brillèrent d'une lueur attendrie, et il souleva la tente qui abritait nos têtes.

— Regarde-la, me dit-il ; pauvre petit ange !

Elle avait l'air d'un ange, en effet, debout sur le vieux canon qu'elle avait escaladé pour nous voir partir, si petite, si frêle, qu'elle semblait le génie ailé de ce grand fort endormi, terrassé sous le foudroyant baiser du soleil. Son joli visage, adorable de grâce naïve et enfantine, son corps souple et mince personnifiaient seuls la vie — une vie bien fragile qu'un souffle eût suffi à emporter — au milieu de l'écrasement prodigieux que le plein midi déployait sur toutes choses. Elle se dressait droite, les pieds nus croisés sur l'acier brûlant, immobile, nous regardant de ses grands yeux sérieux, avec un sourire indécis, un sourire tremblant et craintif, terrible à voir sur ces lèvres d'enfant, tant il communiquait la détresse de son pauvre petit cœur isolé et palpitant.

Marcellus se leva d'un mouvement nerveux, fit un geste brusque, puis se rassit, sans rien dire, tout pâle.

*
**

Le lendemain, j'allai voir mon ami pour lui faire mes adieux avant de partir pour Mexico. Il me parut embarrassé. Il me parla très vite, en bégayant un peu, d'une foule de sujets indifférents qu'il embrouilla d'ailleurs d'une façon bizarre et, comme j'écoutais, assez étonné de cette verbosité inaccoutumée, il me dit en hésitant, sous le coup d'une forte émotion intérieure :

— J'ai été la chercher... c'était trop horrible ! Elle est là... je vais l'élever.

— Tu vivras alors ? lui dis-je, en lui serrant la main.

— Oui, répondit-il simplement, les yeux débordants de larmes.

La fillette, que je n'avais pas aperçue d'abord dans la pénombre de la chambre, était assise dans un grand fauteuil, un livre d'images sur les genoux. Elle ne les regardait pas. Sa figure amaigrie avait une expression effarée, et ses petites mains fines et nerveuses se crispaient sur l'étoffe du meuble. Marcellus, me laissant, se pencha vers elle avec une telle expression d'adoration inquiète, que l'enfant, enhardie par la caresse enveloppante et

douce qui émanait de lui, demanda tout bas, timidement :

— Va-t-il arriver ?

— Oui, viens voir, il est là.

— Qui attends-tu donc ? demandai-je.

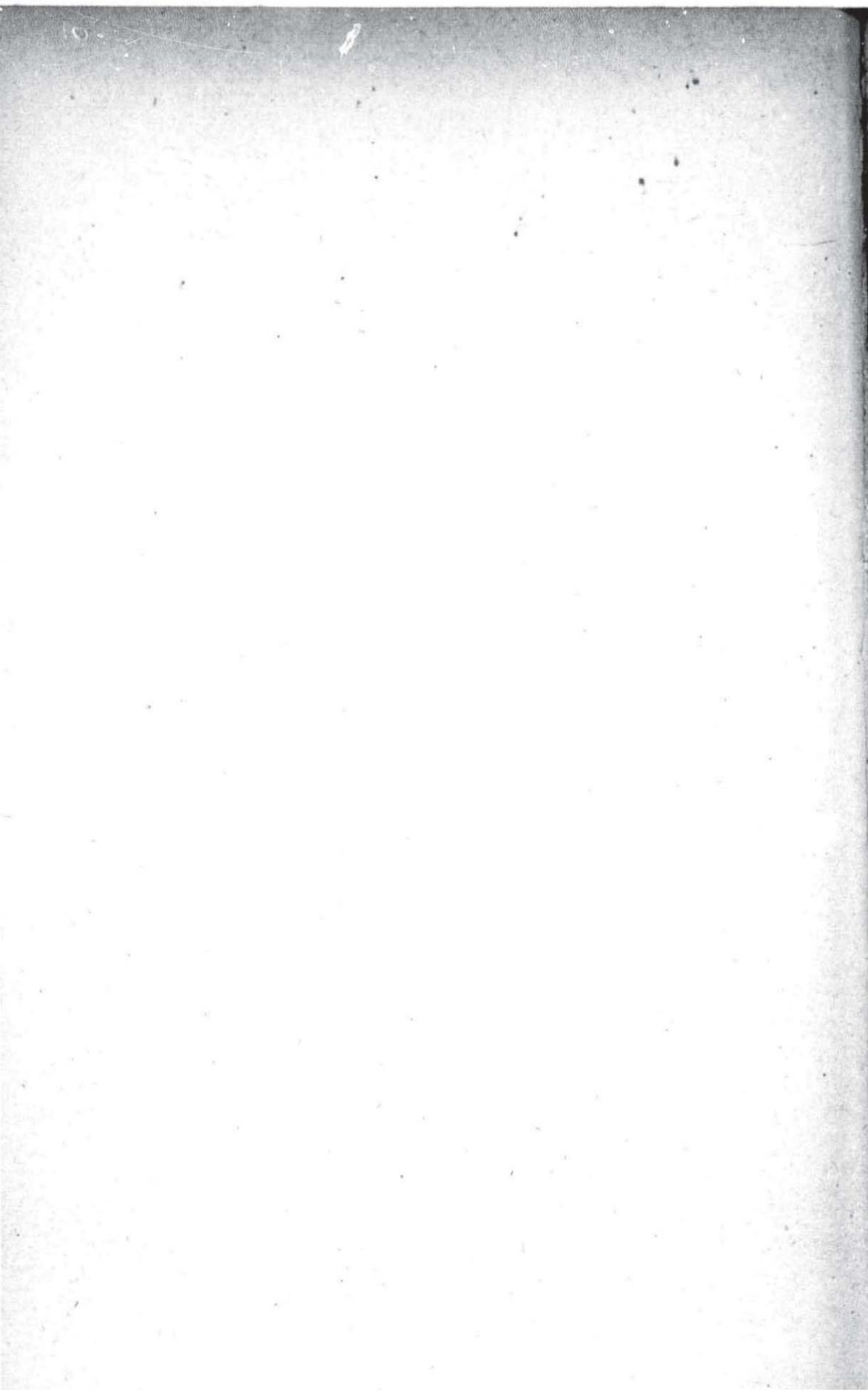
Marcellus se mit à rire, d'un rire bien gai, cette fois.

— Son canon ! répondit-il. Elle ne voulait pas le quitter ; alors, je l'ai acheté. Cela n'a pas été sans peine !

Il étincelait, en effet, au soleil, balancé sur un radeau que deux hommes dirigeaient vers la terre.

L'opération de son débarquement devait durer longtemps ; j'étais pressé par l'heure du départ : je pris congé de Marcellus, et je m'éloignai le long de la plage, non sans me retourner encore pour les voir, elle et lui, l'enfant abandonnée et le pauvre bossu, appuyés l'un sur l'autre, surveillant, avec un grand rayon de bonheur dans leurs yeux tristes, l'arrivée du vieux canon.

MES RUINES



MES RUINES

EXTRAIT DU JOURNAL D'UNE GRAND'MÈRE

Abbaye de Villers.

Cinquante-cinq ans aujourd'hui. Hélas, si j'avais voulu l'oublier, mes trois petites-filles me le criaient de leurs voix claires, tendres et cruelles, de bonne heure, ce matin, en frappant impatiemment à la porte de ma chambre et en faisant irruption chez moi, aussitôt les verrous tirés !

— Bonne fête, bonne maman ! Je vous félicite !

Et les baisers, les chers bras aimés jetés autour de mon cou, les bouquets, les cadeaux timidement déposés sur ma table, les jolis regards brillants fixés vers mon visage ému...

— Merci, mes enfants, merci !

— Quel âge avez-vous ? me demanda la petite Olga, une blonde gamine de cinq ans, adorablement malicieuse, ma préférée.

— Cinquante-cinq ans, chérie.

— Oh! c'est vieux, ça! dit-elle, devenue rêveuse tout à coup.

Oui, c'est vieux, pensai-je, en jetant un coup d'œil involontaire et mélancolique vers la glace qui faisait face à la fenêtre ouverte, et où se reflétaient, derrière ma tête aux cheveux blanchis qu'elles encadraient tristement, des arcades sombres et démantelées, autrefois l'aile gauche du palais de l'abbé de Villers.

Tous les étés, dès que j'arrivais au vieux moulin transformé en hôtel, prendre, pour six semaines, la chambre — toujours la même — qui leur fait face, j'avais l'habitude de les regarder d'abord dans le miroir, et je les voyais ainsi s'y profiler depuis près de trente ans, chaque fois plus brisées, plus noircies, percées de trous, déchirées d'échancrures nouvelles, envahies de végétations, belles toujours, mais si désolées, si pathétiques dans leur chute graduelle et sûre! Malgré moi, je faisais dans cette glace l'étude et la comparaison de mon visage — éclatant de jeunesse et, pourquoi pas le dire, de beauté, — lors de ma première inoubliable visite à Villers, et je le retrouvais, chaque fois aussi, plus ridé, pâli, vieilli, suivant lentement, comme les ruines, l'inexorable loi de la destruction.

Tandis que mes petites-filles, heureuses du congé

obtenu en l'honneur de ma fête, ravies de passer loin de Bruxelles, qu'elles avaient quitté le matin même, quelques bonnes heures de campagne et de plein air, bavardaient joyeusement autour de moi, mes yeux dirigés sur la glace et scrutant machinalement les contours des antiques murailles qui s'y dessinaient, s'arrêtèrent tout à coup, fixés dans un coin par un mouvement inaccoutumé qui se produisait sur la route habituellement déserte. Un monsieur, évidemment venu de la ville par le train qu'avaient pris mes petits-enfants, s'était arrêté devant la porte basse donnant accès dans l'abbaye et causait avec la bonne femme chargée de laisser pénétrer les visiteurs.

Pourquoi un tressaillement subit me secoua-t-il de la tête aux pieds?

Je me retournai vivement, étrangement remuée, du côté de la fenêtre : le monsieur avait disparu ; seule, la vieille, courbée en deux sur son fauteuil rustique, comptait placidement la monnaie qu'elle venait de prendre. Mon premier mouvement fut d'aller dans les ruines, moi aussi, pour voir de plus près, pour regarder cet inconnu, dont la vision fugitive pourtant, puisqu'elle consistait en un dos reflété par ma glace, s'était brusquement associé dans ma pensée à la période la plus troublée, la

plus heureuse de ma vie ! Cependant, après un instant de réflexion, je haussai les épaules en souriant et, prenant les enfants par la main, je leur proposai une promenade qu'elles acceptèrent avec des cris de joie.

Nous partîmes, nous dirigeant vers les hauteurs qui dominant et enserrent de toutes parts les restes prodigieux de l'ancienne abbaye des Cisterciens, l'entourant, la ceinturant d'un cercle massif de bois épais aux ombrages magnifiquement sombres et frais. Le soleil brillait ; l'air était léger et si embaumé que des flots de parfum semblaient y avoir été versés par une main invisible ; les insectes bourdonnaient, les fillettes chantaient, et, moi, je marchais lentement derrière elles, muette et préoccupée, les voyant parfois s'ébattre sur la route où leurs petites robes d'été éveillaient une note claire et gaie, puis oubliant tout, les enfants, les fleurs, la matinée radieuse, pour me revoir moi-même, telle que j'étais à vingt-cinq ans, le jour où, fièrement appuyée à son bras, mes yeux aspirant dans ses yeux toute l'ardeur de sa passion noble et sincère, j'avais suivi ce chemin, gravi cette colline, respiré cette atmosphère doucement grisante.

Comme ce temps était loin !... Comme il est près cependant !

Nous avions passé, lui et moi, huit jours à Villers — huit jours de bonheur, huit jours d'extase — raffinant nos sensations personnelles, déjà poignantes, de toute l'intensité de la vie de ces ruines colossales dont l'âme, invisible, mystérieuse, mais si pénétrante, réunion en une seule de toutes les âmes qui y avaient passé et prié durant des siècles, faisait vibrer ces murs abandonnés, cette église béante sous le ciel bleu, ce cloître désert, ces salles mornes d'un profond, d'un immense, d'un irrésistible souffle d'amour qui augmentait, en l'idéalisant, la grandeur de nos sentiments. Pendant ces journées bénies, je m'étais attachée à leurs débris gigantesques, parce que je sentais qu'ils m'aimaient aussi et que leurs habitants d'autrefois, circulant dans le fluide ambiant, me protégeaient, m'admettaient sans souffrir dans leur milieu recueilli, dont la solennité entraînait tout entière dans mon cœur. J'étais arrivée à m'en croire la propriétaire; j'avais des tentations folles de chasser comme des intrus les visiteurs qui y venaient parfois et qui s'écriaient, après avoir bêtement inscrit leurs noms sur les pierres tombales et sur les chapiteaux démantelés: « C'est beau tout de même! » ou bien encore de faire partir impitoyablement les pensionnats de demoiselles qui arrivaient une ou deux fois par semaine et allaient,

dans l'adorable cloître du XIII^e siècle, s'installer sans façon à l'abri de ses belles voûtes harmonieuses, pour y dévorer du saucisson et du boudin dont les débris ignobles jonchaient alors le sol après leur départ. Je me rappelle encore mes colères, mon indignation ! « Elles croient qu'elles ont de la religion, disais-je, parce qu'elles marmottent un chapelet en pensant à leur petit cousin, et elles ne sentent pas que la religion consiste surtout à aimer, à respecter, à adorer le Beau, la seule, la vraie manifestation de Dieu ! » Lui, riait, très amusé de mes révoltes.

— Suis-je digne d'entrer dans *tes* ruines ? me demandait-il chaque matin, en plongeant dans mes yeux son étincelant regard qui ne se faisait caressant et tendre que pour moi.

— Oui, viens dans *mes* ruines, viens.

Alors nous parcourions, silencieux, la main dans la main, la vaste étendue de l'abbaye. Puis, était venu le moment de l'adieu, des circonstances de famille nous séparaient. Il était parti, parti pour les pays lointains d'où il avait bientôt cessé de m'écrire ; trois ans après, une lettre de faire-part m'avait annoncé son mariage, et je l'avais totalement perdu de vue. Pourquoi, depuis hier, sa pensée m'est-elle revenue, tenace et douloureuse ? Pourquoi, ce matin,

la vue de ce monsieur, aperçu dans ma glace, m'a-t-elle donné un grand coup au cœur? Pourquoi, tout en suivant rêveusement les enfants, — les enfants de ma fille, car je m'étais mariée, moi aussi — qui jouaient, folâtres et rieuses autour de moi, l'ai-je revu, lui, non comme il devait être maintenant, voûté, blanchi et ridé, vieux, hélas! mais comme il était alors dans toute la force, dans toute la beauté de sa jeunesse, avec sa haute taille flexible et élégante, sa tête impérieuse toujours redressée dans une attitude de commandement, sa belle barbe allongée qui lui donnait l'air d'un empereur assyrien!

Qui pourra définir la cause du pressentiment? Qui m'expliquera ces communications secrètes d'une âme à une autre âme?

Nous étions arrivées, les petites et moi, au sommet de la colline. Tandis qu'elles s'éparpillaient à la recherche de fleurs, je m'assis dans l'herbe, sur un talus découvert, contemplant à mes pieds le vaste monastère sur lequel glissaient, lentement poussés vers l'est par un souffle léger, presque impalpable, de majestueux nuages aux teintes délicates, se fondant idéalement avec la couleur effacée, si triste et si douce de la cathédrale ruinée. Ses parois supérieures, percées de longues fenêtres ogi-

vales encore entourées de pierres blanches et encadrant des arbres jaillis sur leur rebord, surgissaient seules, maintenues par d'admirables contreforts aux courbes gracieuses, de la puissante végétation qui l'enserme de tous côtés. Sur la voûte restante, qu'un prodige de construction fait subsister, s'est créé un monde à part, un monde vierge dont jamais pied humain n'a foulé le sol sacré, ce sol qui domina pendant des siècles les voix pieuses des moines, le sol vers lequel montaient leurs prières, les senteurs odorantes de l'encens, les grandes ondes mélodieuses de l'orgue. Une petite forêt de sapins et de sorbiers la couvre de son réseau inextricable où les insectes et les oiseaux vivent par centaines, faisant planer de cette voûte frêle toute l'activité de leur existence bourdonnante, de leurs cris de joie, de leurs batailles, de leurs chants d'amour, sur la Mort, sur la Mort endormie en dessous.

Je regardai ce spectacle connu, comme je le regardais chaque jour, des heures, sans m'en lasser. L'âme des ruines entrait en moi, la mienne se fondait en elle ! La journée s'écoula ainsi, paisible et superbe. Vers six heures seulement, nous regagnâmes l'auberge du moulin.

En m'asseyant à la table où les enfants m'avaient précédée pour dîner, je ne sais quel besoin secret,

inexplicable, me poussa tout à coup à demander au domestique :

— Il n'est pas venu de visite pour moi, aujourd'hui ?

— Non, Madame. Il n'est venu qu'un étranger de Bruxelles. Il a déjeuné, puis il est retourné dans les ruines. Il doit y être encore.

Pourquoi ai-je fait cette question quand je savais que nul ne devait venir à Villers ce jour-là ? Pourquoi cette phrase : « Il doit y être encore », m'a-t-elle fait frissonner ? Une angoisse insurmontable m'oppressait : tout en écoutant machinalement le joyeux bavardage de mes petites-filles, je sentais l'impression d'une large main humide lourdement appliquée sur mon cœur...

Je crois à un monde invisible et vivant s'agitant autour de nous ; je crois à l'influence des signatures planétaires sur l'homme ; je crois à l'action libre du corps fluidique, de l'*esprit*, quand il peut échapper à ses liens corporels et terrestres ; je crois qu'une tension violente de volonté, qu'une projection *consciemment voulue* de la pensée d'un être vers un autre être, peut amener chez celui-ci la compréhension immédiate de cette pensée, aussi nette, aussi claire, que si la personne, étant présente, avait employé la parole... Je suis folle ? peut-être. On me l'a

dit si souvent en me conseillant de « vivre comme tout le monde », — que je suis arrivée à le croire, et pourtant je suis devenue vieille, sans essayer de guérir cette folie. Je l'aime. Elle est douce et consolante; elle est grande aussi; elle découvre une amplitude magnifique à l'horizon des idées...

L'impression qu'on m'appelait dans l'Invisible devint si forte, si pénible, si intense, que je me levai inconsciemment...

— Continuez à dîner, dis-je aux petites qui me regardaient étonnées; je ne me sens pas très bien, je vais sortir un peu.

Je me dirigeai alors vers les ruines, tout droit, sans hésitation. Un flot tumultueux de sensations indéfinies me troublait étrangement; des visions vagues, des ressouvenirs fugitifs du passé, des circonstances inoubliées, toutes vibrantes encore de la puissance qu'elles avaient eue sur mon âme, surgissaient des lointains de ma vie, dans ma mémoire surexcitée. Pourtant, lorsque je me trouvai subitement dans l'enclos silencieux formant l'ancien cimetière des moines, — que je vis se dresser devant moi, dans toute leur majestueuse hauteur, les murailles sombres et branlantes de l'église, un grand sentiment de révérence entra en moi, effaçant toutes mes préoccupations. Je fis le tour extérieur du mo-

nument avec l'émotion recueillie que, depuis tant d'années, sa vue renouvelle toujours, évoquant involontairement, tandis que mes yeux erraient sur ses parois envahies de lierre, les premiers temps du vieux couvent, les personnalités vivantes qui avaient lutté, respiré, souffert à cette même place, de Bernard, de ce soldat, parti pour les croisades après avoir bâti, en 1147, une petite chaumière qui fut la première abbaye de Villers, — et de cet autre grand homme, Gobert, comte d'Apremont Linden, revenu de Jérusalem vers le milieu du XIII^e siècle et auquel fut consacré le tombeau magnifique dont les restes mutilés et superbes se voient encore à la sortie du cloître. Je marchai rêveuse, tout entière à ce passé oublié, enfoui dans la nuit des temps, et j'entrai dans la cathédrale sous la tour de droite, le seul passage facile d'accès, de ce côté-là.

Une sérénité presque sacrée emplissait l'air dont la caresse lente faisait à peine osciller les buissons de coudriers, surgis à l'emplacement des colonnes brisées et s'agiter, en se frôlant doucement, les sveltes graminées au fin panache tremblant. Les marguerites, poussées çà et là en grande quantité, dans l'amoncellement des pierres écroulées, pointillaient de leur blanche collerette le prodigieux entassement de ces blocs d'un gris antique, d'un gris

de deuil, assombri encore par le revêtement de mousse dont s'enveloppaient quelques-uns, tandis que d'autres, dénudés, aigus, avaient des allures fières de combattants désespérés, mais non vaincus.

J'avançai lentement dans ce chaos, marchant parmi les décombres, contemplant cette scène si familière à mes yeux, avec mon sentiment habituel de tristesse et d'admiration profonde, lorsqu'un chant contenu et très doux s'éleva, non loin de moi, d'une chapelle latérale. Je m'arrêtai... soudainement glacée... Cette voix ! ce chant ! Oh ! mon Dieu, je les connaissais... je les avais déjà entendus... je les avais aimés !... Je m'assis tremblante et froide, sur une pierre, et j'écoutai, j'écoutai de toute mon âme.

Devant moi, les brisures concentriques des colonnes effondrées, tombées tout de leur long à la place même où elles se dressaient autrefois, gardaient, sous l'amas d'orties qui les entourait, sous le lierre dont les longues branches frêles réunissaient par leur étreinte capricieuse leurs lourds anneaux de pierres, sous les chapiteaux à demi-ensevelis par la chute formidable de la muraille opposée, la poésie troublante, la suprême attirance de la mort. Mais je les contemplai distraitement, oppressée, inquiète, palpitante...

Le chanteur restait caché ; sa voix résonnait tou-

jours, plaintive, un peu cassée et comme chargée des pleurs de toutes les générations ensevelies sous nos pieds...

« C'est lui, c'est lui ! » me criait une voix intérieure. Et mon cœur répondait par un immense soulèvement d'émotion !

Oui, c'était lui.

Il sortit de derrière son abri momentané et s'avança vers moi, s'arrêtant à chaque pas, le regard fixé sur les ruines. Je l'observai ardemment. Il avait changé. La taille était restée droite et souple ; la tête, haut placée sur son cou nerveux, avait gardé sa disposition à se rejeter en arrière par une belle inflexion de fierté hautaine ; les yeux, noirs et allongés, étaient demeurés ce qu'ils étaient, resplendissants de jeunesse, de flamme, d'intelligence, mais j'y remarquai une expression de lassitude, quelque chose d'amer et d'inassouvi que je n'y avais jamais vu autrefois. La moustache, la barbe, les cheveux étaient tout blancs ; la démarche lente et pénible. Il se rapprochait : ses yeux m'effleurèrent un instant d'une rapide investigation, puis se détournèrent, indifférents... Indifférents ! ces yeux que j'avais si souvent, si longuement, si tendrement baisés, ces yeux dans lesquels montait, au moment où je les fermais ainsi sous mes lèvres aimantes, un indes-

criptible rayonnement de bonheur attendri ! Indifférents !

— Pardon, Madame, me dit-il poliment, en portant la main à son chapeau.

J'inclinai légèrement la tête en me rangeant un peu pour le laisser passer, tandis qu'un flot de larmes, arrêté dans ma gorge, étouffait ma respiration ! Il alla s'asseoir, non loin de moi, au sommet d'un amoncellement de pierres entre les deux tours, et se remit à chanter distraitemment, d'abord sur un ton voilé, puis plus haut, le regard plein de rêve, évoquant *mon ombre* dans le passé perdu. Oui, mon ombre. J'en étais sûre, cette fois-ci, car cette mélodie naïve et triste, ces simples paroles d'amour, il les avait composées pour moi et chantées au même endroit, trente ans auparavant.

— Comme ces ruines ont changé ! me dit-il en s'interrompant tout à coup, en se tournant vers moi avec une bienveillance aimable, un peu brusque, qui, elle aussi, réveilla un monde de souvenirs...

— Oui, Monsieur, beaucoup.

— Je me rappelle le temps où toute la voûte existait.

— Je me le rappelle aussi, dis-je d'une voix calme.

Il tressaillit, et je sentis ses yeux pénétrants s'a-

baisser vivement sur moi. Il ne pouvait me voir, car j'étais assise dans le même sens que lui et tournant le dos en partie, mais je le devinais fortement ému.

— Venez-vous souvent à Villers ? me demanda-t-il. Puis, se reprenant :

— Pardon ! Madame, je suis indiscret, mais votre voix m'a frappé, je voudrais l'entendre encore. Elle m'en rappelle une autre que je croyais unique au monde.

— Je viens à Villers tous les étés, et je suis, d'année en année, la chute de ces vieux murs. C'est si triste !

— Pourquoi y venir alors ?

Je me retournai et, le regardant en face, je dis avec un demi-sourire :

— Ce sont *mes* ruines, je les aime. C'est ennuyeux, cela dure toujours.

La vieille, vieille phrase d'autrefois !...

— M'aimes-tu ? lui demandais-je parfois.

— C'est ennuyeux, cela dure toujours, disait-il en riant.

Inoubliable, l'émotion de cet instant, inoubliable... et poignante ! Il vint à moi. Tout pâle, sans pouvoir trouver une parole, il prit ma pauvre main ridée qu'il porta à ses lèvres et qu'il garda serrée dans la sienne.

Et nous sommes restés ainsi un long moment, immobiles et graves, cherchant dans nos regards confondus un reflet de notre grande tendresse perdue, de notre belle tendresse morte...

Tout au fond, une apothéose lumineuse, un infatigable enveloppement d'or fondu, un dernier long baiser du soleil, glissant par-dessus les deux tours, mornes et déjà noires, glissant encore, sans la toucher, sur la vaste nef silencieuse écrasée sous l'immense entassement des débris et des plantes, effleurant à peine d'une coloration délicate les montants des ogives supérieures, laissait planer sur l'ensemble de la ruine une ombre triste, pour faire resplendir d'une teinte unique, d'une teinte de rêve, la place déserte du maître-autel, unissant son agonie de chaque soir à l'agonie impériale de la cathédrale mourante. Et cette irradiation dernière, allant directement du soleil au cœur dévasté de l'église, avait une majesté si solennelle que les oiseaux même se taisaient. Un grand amour vibrail puissamment dans le silence recueilli et se dégageait, hymne superbe, de chacune de ces pierres séculaires, de chacun de ces brins d'herbe et de nos deux cœurs oppressés et haletants.

— Pardonnez-moi, chère, murmura-t-il.

Puis, souriant un peu, tandis que l'ancienne étin-

celle, malicieuse et tendre, s'allumait dans ses yeux :

— Je ne vous ai pas reconnue tout de suite parce que je pensais trop à vous. C'est ennuyeux, cela dure toujours !

Je souris à mon tour, un peu tristement, hélas ! et je voulus retirer ma main de la sienne. Il la retint avec force.

— Je m'attendais presque à vous voir ici aujourd'hui, reprit-il doucement. Je ne pense jamais à ces ruines qu'en les animant de votre présence, de votre souvenir ; qu'en y mettant votre jolie tête, vos yeux profonds, votre voix enveloppante. Ah ! comme j'y ai pensé souvent... souvent...

— Vous n'y étiez jamais revenu depuis?...

— Non. J'ai fait plusieurs voyages en Belgique, mais je n'ai jamais osé revenir à Villers... Nous y avons été si heureux, si divinement heureux ! Que pouvais-je y trouver, vous partie ?

— Et pourquoi vous êtes-vous décidé à y venir aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. J'ai pris cette décision, poussé par un besoin étrange de revoir les lieux où je vous ai connue, aimée. Ce besoin s'est accentué depuis trois jours, au point de devenir une obsession ! Ma pensée est allée à vous avec une telle intensité que vous auriez dû la sentir.

— Je l'ai sentie, répondis-je avec émotion.

.
— Allons à la chapelle de Montaigu, voulez-vous ? proposa-t-il après un silence. Vous l'aimiez tant à cette heure-ci !

C'était vrai, et comme il s'en souvenait ! Nous montions ensemble chaque jour sur les hauteurs étagées qui dominant le couvent, et je restais de longs instants, surtout au crépuscule, étendue dans l'herbe à côté de lui, le regard fixé sur ce que j'appelais la forêt vierge de l'église, cette pauvre belle voûte, portant sur sa surface ébranlée tout un amas de végétation dont les branches plus grêles, plus pâles, se détachaient si nettement de la masse noire des grands bois du fond. Ce petit monde m'attirait invinciblement, et nous l'observions en silence. Nous ne tardions pas à y voir s'abattre, venant de loin, venant de haut, en droite ligne, à tire-d'aile, d'innombrables corneilles qui s'éparpillaient alors sur les arbres, dans les échancrures béantes des tours, sur les sveltes colonnettes aux couronnements brisés, dans toute la cathédrale, éveillant soudain de leurs cris aigus, de leurs longues vibrations discordantes, la mélancolique abbaye entourée de soir et de repos.

Lentement, appuyés l'un sur l'autre, comme

autrefois, nous gravâmes la colline. Le jour continuait à mourir ; une ombre vaporeuse descendait graduellement sur les arbres, sur les champs qui devenaient diaphanes et prenaient une teinte de paysages de rêve. Il me conta sa vie ; je lui fis le récit de la mienne, et tout cela était triste, horriblement, si triste qu'une fois assis dans l'herbe, côte à côte, nous n'osâmes plus nous regarder, — tant nous sentions la désespérance de nos cœurs remplir jusqu'au fond nos yeux désolés ! Une lourdeur morne pesait sur nous : une angoisse intense tremblait dans l'air.

— A quoi pensez-vous ? demandai-je enfin à demi-voix.

— Je t'aime, dit-il tout bas, tout bas.

— Taisez-vous, mon Dieu ! taisez-vous !

— Non ! reprit-il d'une voix vibrante, tandis qu'un grand rayon adouci entra dans ses yeux troublés ; non, je ne me tairai pas ! Le monde peut rire et me traiter de vieux fou, tu peux aussi me trouver ridicule, je ne t'ai jamais oubliée, je t'aime ! C'est grand, noble, saint ! Que sont soixante, quatre-vingts, cent années, dans l'éternité de nos existences successives, rattachées l'une à l'autre, par un seul sentiment, l'amour ? Je t'aimais avant ma naissance, je t'aimerai après ma mort. Oh ! chère,

écoute-moi. Quitte un instant cette pauvre planète où les hommes ont défiguré, rapetissé à leurs tailles de pygmées, les lois harmonieuses de l'univers : regardons-nous avec les yeux de l'âme ! Qu'importent les rides, les cheveux blancs, les membres endoloris par l'âge ; qu'importe le ricane-ment de ce monde gouaillieur qui limite l'amour à la blancheur d'une peau, à la fraîcheur d'un sourire, comme si l'amour pouvait être limité ! Vois-le de loin, ce petit monde, vois-le de haut ; fais planer sur lui l'ampleur de tes idées, dédaigne-le ! Je t'aime. Je t'aime !

— Tais-toi, répétais-je d'une voix faible, revenant au tutoiement inconscient, à la douce intimité passée.

— Tu le veux, soit ! je me tairai. Mais écoute-moi un instant encore. Je ne veux pas troubler ta quiétude, mon amie ; je ne te reverrai donc plus sur cette terre, mais une rencontre de nos deux âmes aura lieu plus tard, soit dans le fluide astral circulant dans l'espace, soit durant une autre incarnation. Me reconnaitras-tu alors ? M'aimeras-tu ?

Silencieusement, je posai ma main dans la sienne. Il la baisa longuement, mettant dans cette caresse dernière toute la tendresse, toute la puissance, tout le désespoir de son amour immuablement jeune et triomphant.

Le soleil avait disparu tout à fait. L'église, devant nous, paraissait morte ; les vieilles pierres aux teintes violettes s'étaient foncées, assombries, et tout ce gris qui nous entourait maintenant, les murs, son vêtement, ma robe, le ciel, le brouillard se levant et se dégageant lentement du sol humide, tout ce gris était douloureux, effacé, pénétrant et donnait envie de pleurer...

Des cris de joie, des chansons gaies, des voix éclatantes vibrèrent soudain dans le silence, montant en fusées jusqu'à nous.

— Mes petites-filles ! dis-je à la hâte. Elles m'appellent... Je dois partir, adieu !

Vite, sans le regarder, comme prise en faute, je voulus m'éloigner. Il se leva aussi, et me retenant :

— Dis-moi : au revoir ! implora-t-il.

Défaillante, je le murmurai, ce pauvre petit mot d'espoir !

Nos yeux se croisèrent encore, fouillant nos âmes, et s'abaissèrent ensuite sur la vallée profonde où s'écroulait l'abbaye ?

— Ne viens plus dans *mes* ruines, n'est-ce pas ?

Il fit « non » de la tête.

Je descendis rapidement. Tout au bas de la côte, je me retournai : on ne voyait plus que sa grande silhouette noire, isolée dans le ciel gris...

— Bonne maman, où es-tu? Bonne maman, il est temps de partir; viens-tu à la gare?

— Me voici, me voici. Oui, je vais vous accompagner.

Les enfants m'avaient rejointe et s'amusaient comme d'un jeu de m'avoir retrouvée. Elles riaient et dansaient autour de moi. Pourtant, Olga, qui m'avait observée et qui m'avait pris la main en marchant près de moi, tandis que nous suivions la grande route dans la direction de la gare, me dit tout bas, de sa douce voix qui m'allait à l'âme :

— Pauvre bonne maman! tu as pleuré!

« Oui, pauvre bonne maman! » pensai-je, en mettant pour toute réponse un long et tremblant baiser au front de ma petite-fille.

Villers, juin 1893.

CRÉATION

A PAPUS

CRÉATION

De long en large, à travers la chambre dont la quiétude s'alourdissait des subtiles odeurs dégagées par les momies adossées contre les murailles, Otto Eilen marchait, ou plutôt son *enveloppe* se mouvait de long en large, lentement, de long en large, mécaniquement. *Lui* était bien loin. A l'immobilité de son masque péremptoire, au vide infini de ses yeux, de ses yeux d'où l'âme ne regardait pas, on le sentait *absent* de son corps, absent et dégagé, momentanément, des entraves physiques.

Le vieillard marchait de long en large.

Dans le cabinet de travail, le silence, bercé par la rumeur sourde et puissante qui montait de Paris, était complet, absolu. Au plafond, surmontant la table à écrire, bien au centre, s'irradiait en rayons tournants, voilés de cristallines alternances rouges

et vertes, une étoile électrique dont les projections, d'abord pleinement unies, diminuaient en s'abaissant vers les coins d'ombre et s'aiguisaient en fusées de lumière qui réveillaient une vie momentanée au front des Morts, des Morts que la pensive réflexion du savant avait jugés nécessaires à remplir cette retraite destinée à l'exercice de son intellectualité.

Otto Eilen savait que la civilisation avait duré des milliers d'années en Égypte, grâce à la conservation des morts, aux gaines hâtives dont on les entourait avant que leur corps astral eût pu rompre le lien l'unissant au corps physique, à la manifestation invisible, mais constante et fortement pénétrante, de leur présence *entière*. Il avait rapporté ceux-ci d'un dernier voyage et, maintenant, suivant l'exemple des ancêtres, se laissait insuffler leur vie, leur force latente, aux instants solennels où ses hautes études abordaient le Mystère.

Dressés dans leur cercueil, immobilisés pour toujours par les ligatures des bandelettes qui avaient retenu jadis l'âme captive au moment où celle-ci revêtait ses contours fluidiques pour suivre, de monde en monde, les progressives incarnations, les Morts semblaient, ce soir-là, vivre encore et, sous la lente rotation du disque lumineux qui

accrochait alternativement à leurs membres raidis dans les aromates, des reflets livides, des auréoles sanglantes, ils paraissaient tous s'animer, souffrir, contracter désespérément leurs nerfs crispés pour essayer de modifier, un peu, leurs irrémédiables attitudes.

Aux murs, voilés de velours sombre, rien. Aux deux portes, de lourdes draperies noires arrondissaient leurs plis fastueux, toujours les mêmes, en leur ampleur triste.

Le vieillard marchait de long en large, d'une porte à l'autre porte, sans interruption. Ses pas, amortis par d'épaisses fourrures noires, ne s'entendaient pas plus que les palpitations des cœurs morts qui l'entouraient. Il passait, repassait, automatique et lent, caressant parfois la douceur soyeuse de sa barbe blanche, s'arrêtant aussi, une seconde, d'un mouvement machinal, devant certaines momies qui semblaient avoir pour lui une attirance particulière, et puis, encore, de long en large, poursuivait son monotone va-et-vient. Sa tête, où l'étincelle vitale avait gravé, superbement, dans chaque ride, les existences consécutives d'une Intelligence, surgissait, découpée sur la riche teinte pourprée des sarcophages égyptiens, tantôt verte, tantôt rouge, sereine, fantastique.

Longtemps il marcha de long en large, au milieu de ses Morts, plus mort lui-même, en ce moment, qu'aucun d'entre eux, car, de l'élan confiant des initiés, son esprit avait rejoint la sphère astrale, cherchant parmi ses habitants une aide concordant à la découverte du magistral problème qu'il s'était posé, tandis que le leur, éternellement retenu à proximité des corps pétrifiés, flottait, réuni en une seule âme, dans l'atmosphère alourdie de la chambre, l'emplissant de la condensation de son étrange force cachée.

Doucement, lentement, le savant marchait. Il respirait cette force. Elle vibrait autour de lui, soutenant son rêve et son ardente envolée à la recherche de la vérité.

Soudain l'étoile électrique cessa de tourner au plafond. Également alternés, également larges, ses rayons verts et rouges s'immobilisèrent sur les cadavres antiques, les baignant, l'un après l'autre, de lune, et puis de sang. La personnalité de chacun apparut alors, brusquement, sur leurs faces grimaçantes, sur leurs traits ramassés, dans leurs gestes à jamais identiques et suggestifs, pourtant, des cœurs qui avaient battu dans ces poitrines, des cerveaux qui avaient été l'instrument où l'étincelle de Dieu s'était incarnée.

Le vieillard s'arrêta. Il parut s'éveiller, et son regard, où l'âme rentrait peu à peu, fit le tour des cercueils, pour s'arrêter sur celui d'une femme dont le corps, plus soigné que les autres, à moitié caché par la montée enspiralee de l'étoffe, semblait embaumé plus récemment. Des yeux d'émail, énigmatiques, très profonds, luisaient dans les cavités de son masque ; ses seins, légèrement dorés, émergeaient de son torse gracieux, indiquant, par leurs contours à peine soulevés, des seins de jeune fille.

Otto Eilen traversa la salle. Il approcha de la momie sa tête grave et vieille, et longuement, en un silence pieux, en un recueillement, la contempla. Une raie de lumière verte appâlissait la bière, revêtant le vivant et la statue taillée dans une chair qui avait respiré, souffert, palpité, de ses mêmes tons ardents, aux lividités surureuses. Il la regardait et, devant cette forme féminine dont les délicats apprêts funèbres montraient, par leurs touches caressantes et soignées qu'une main amoureuse avait tendrement perpétué sa beauté ; devant ces lèvres, frappées de stupeur depuis deux mille ans, immobilisées en une ligne de sévérité, comme si elles s'étaient refermées à jamais après un unique baiser d'amour, une émotion le pénétra jusqu'au

fond, ainsi qu'un premier rayon de soleil pénètre, le matin, au cœur de l'Océan.

Puis, de la même façon, avec le même trouble, la même âpre curiosité, il regarda la momie voisine. Ainsi que les autres, il l'avait trouvée lui-même à Thèbes, à côté de celle de la jeune fille, isolées toutes deux en leurs fiançailles interrompues, au milieu de la nécropole souterraine et réunies pour l'éternité dans le silence d'un sépulcre désert, dans l'insondable mystère de leur union ainsi continuée à travers les âges.

C'était un homme de taille élevée. Les soins spéciaux donnés à son corps, la somptuosité de son cercueil surchargé d'hiéroglyphes et de peintures, la finesse de ses cheveux, la minutieuse préparation de la barbe, l'intensité de vie, de ressemblance mise par l'artiste embaumeur dans l'expression des yeux, étincelants sous l'allongement des paupières et qui semblaient tout à la fois aimer, sourire, penser, l'attitude altière soulignée par un décisif croisement des bras sur la poitrine, démontraient que cet homme avait été un puissant, un riche, un grand.

Ému, agité. Otto Eilen le contemplait. Une idée lui venait, ... un essai à tenter, une solution possible...

Entre ce grand, ce riche, ce puissant et la femme qui, depuis vingt siècles, dormait auprès de lui, l'amour avait existé. Il existait donc toujours, car l'amour, le grand amour sacré est aussi indéracinable que l'idée innée d'un Dieu; mais, comme leurs âmes, retenues prisonnières auprès des enveloppes dont elles n'avaient pu se détacher, demeureraient captives, ils s'étaient trouvés soumis, tous deux, dès l'instant de leur mort, à l'intraduisible martyre, à l'expiation peut-être, de ne plus jamais, jamais s'aimer, tout en s'aimant encore, toujours.

S'il leur rendait la liberté? S'il leur entr'ouvrait l'espace? S'il donnait des ailes à cette pauvre petite âme de jeune fille pour qu'elle pût enfin en enlacer le corps fluide et lumineux de l'aimé? Ainsi dégagés par lui, peut-être leur reconnaissance l'aiderait-elle alors plus efficacement que leur simple présence inactive, à découvrir cette solution, si âprement, si péniblement poursuivie...

Déjà le vieillard levait les mains pour dénouer leurs suaires, lorsqu'une hésitation l'arrêta :

« Je ne suis pas sûr qu'ils restent; ils s'envoleront au loin, se dit-il, et la somme d'astralité réunie dans cette chambre sera diminuée de la leur. C'est de la force qui va me manquer, et j'en ai trop besoin pour m'en priver. »

Brusquement, résolument, il quitta les deux momies.

Au bout de la salle, une croisée perçait la muraille de son ouverture cintrée, recouverte, comme les portes d'une ample et sombre draperie. Il l'écarta pour ouvrir la fenêtre et se pencha au dehors, dans la nuit. Tout dormait. Paris ne se devinait plus. Un imperceptible balancement des hautes branches du parc dont les pointes s'illuminaient soudain d'un rayon rouge, puis d'un rayon vert, frissonnait à peine dans cette universelle suspension de la vie. Au ciel, comme un phare vaguement entrevu dans un brouillard, une seule étoile tremblait...

Les yeux fixés sur elle, les bras ouverts pour laisser à son appel aux Invisibles toute sa puissance d'attraction, pour permettre à leur fluide actif et bienveillant de le pénétrer en entier, Otto Eilenpria.

Alors, sentant à l'apaisement de tout son être, au courage qui, peu à peu, le dominait, l'arrivée successive de ceux qui, de leur vivant, s'étaient intéressés au même problème que lui, sûr de leur appui, de l'infiltration en son cerveau de leur science réunie, il s'assit à son bureau pour continuer la lutte et, cette fois-ci, avec l'aide qu'il n'avait jamais

évoquée auparavant comme ce soir, trouver enfin la Vérité et la Lumière !

Autrefois, lorsqu'il vivait à Magdebourg, au commencement du xvii^e siècle, et que, sous le nom de Otto de Guericke, il avait imaginé la machine pneumatique, il sentait déjà confusément, en son âme d'inventeur, que, parmi les forces ignorées, se trouvait, majestueux instrument incompris, l'électricité naturelle. Après sa mort, à travers les siècles suivants, au cours de son existence astrale, il avait cherché, ardemment, toujours, à résoudre la question, à utiliser pour les hommes ce fluide répandu dans les airs en émanations atmosphériques et terrestres. Maintenant, croyant le moment venu, en ces temps où le règne électrique, encore manifesté d'une façon incomplète et factice, paraît cependant admis comme devant être un règne de l'avenir, il était revenu sur la Terre, ayant, dès l'âge d'homme, repris l'étude inquiète de sa précédente incarnation. Séparer l'électricité de l'air, la condenser en un appareil, puiser sans cesse à l'inépuisable provision de la nature, sans autres frais que la structure première du récipient destiné à contenir cette force motrice, tel avait été son rêve, tel était à présent son but.

Fiévreusement, pourtant avec méthode, il tra-

vailla plusieurs heures durant la nuit, ouvrant tout grands son cœur, sa pensée, à l'influx vital venant de l'âme des momies, à l'émotion produite par des Présences aimées, perçues et senties à l'impalpable glissement de leurs formes aériennes autour de lui. De sa table, à travers la longueur de la salle où s'étendait la double rangée des Morts, dont l'un restait rouge, invariablement, et l'autre vert, il apercevait la fenêtre ouverte sur la profondeur du ciel noir. Parfois, avec un sourire de rêve, il y regardait palpiter l'étoile, et, de nouveau, plus vigoureusement, penché sur ses papiers, le front caché dans la main, il poursuivait son travail, à grands coups rapides.

Tout à coup, la plume tomba sur les dessins ébauchés. Le vieillard frissonna. Ses beaux yeux de penseur s'arrêtèrent pleins de trouble, d'incertitude, de poignante angoisse sur une cloche pneumatique dont les glauques reflets allumaient un globe de lumière à l'un des angles du bureau.

« Grand Dieu ! balbutia-t-il défaillant, grand Dieu, ai-je trouvé ? »

Vague et confuse encore, mais superbe, immense en sa clarté prête à apparaître, allait surgir la vérité... Elle était là... en suspens... Il la devinait. Il la sentait rayonner sûrement derrière les voiles

de son cerveau en tumulte, ainsi que rayonne le soleil derrière les nuages de la tempête, et restait immobile, comme hypnotisé — toute son énergie, toutes ses facultés condensées en lui-même, attendant religieusement l'inspiration, la secousse dernière...

« Elles passent, murmura-t-il haletant, les idées vivantes de ma conception ! Elles passent... je les sens, je les vois... elles sont là, défilant comme un fougueux bataillon d'amazones, éclatantes de blancheur... Elles sont là, les formes de ma pensée conçues par mon désir... et je ne puis pas les appeler, les animer ! Ces formes vivantes sont mortes encore... Pour les incarner en moi, il faut l'assentiment de deux âmes complémentaires. Pour créer, il faut l'amour ! »

Une impulsion le saisit.

D'un mouvement vif, spontané, le vieillard, après avoir appuyé le doigt sur un bouton dissimulé au mur, traversa la chambre sous les feux mouvants de l'étoile qui, de nouveau, l'anima de ses projections concentriques. Il s'approcha des momies trouvées à Thèbes. D'un nerveux coup de ciseaux, il fendit, de haut en bas, l'étroite gaine des bandelettes qui les enserrait...

Les Morts s'affaissèrent tous deux, leurs membres

disloqués rentrant l'un dans l'autre et s'émiettant en morceaux, avec un froissement sec et doux, sur les ligatures coupées, amoncelées à leurs pieds, pendant qu'au plafond les rayons verts et rouges, tournant avec lenteur, évoluaient maintenant sur les cercueils vides, accrochant, dans les petits tas de poussière qui avaient été des corps humains et sur la fourrure noire où l'un d'eux avait roulé, leurs changeantes lueurs aux yeux émaillés des momies, ceux de l'homme profonds et brillants, ceux de la jeune fille pleins de prière.

*
* *

Un instant... un fugitif instant de doute, d'indécision... Sur le visage inquiet du vieux savant, une agitation se manifesta d'abord, et, dans son regard, une forte concentration de sa pensée, où le Vrai et l'Invraisemblable, l'Infini et le Fini, confondirent leurs effets en une indicible expression d'angoisse et d'attente... mais, soudain, ses traits s'apaisèrent ; le regard calmé sembla voir des scènes invisibles : il sourit, et, de long en large, à travers la quiétude recueillie de la vaste salle, il se remit à marcher, à pas de rêve, attendant consciemment une manifestation réalisatrice de la plus décisive loi de l'univers, de la divine loi d'amour.

Les deux âmes libérées, saisies du trouble de leur naissance au monde astral, indécises, encore inhabiles à percevoir leurs facultés nouvelles, flottèrent un moment tremblantes et profondément émues, au-dessus des restes qu'elles venaient d'abandonner ; mais, presque aussitôt, un élan les saisit, un désir, un même sentiment, un même besoin éperdu...

Elles s'aiment, leur première pensée se confond ; elles s'appellent l'une l'autre, elles se cherchent et, délicieusement abandonnées à leur impulsion, elles glissent au milieu des fluides animés qui remplissent la chambre, et se rejoignent, au dehors, dans les airs, où leurs formes, semblables à un reflet dans un miroir, se balancent, transparentes et lumineuses, sur l'obscur sérénité du ciel. Debout près de la fenêtre, les mains posées sur l'appareil pneumatique qu'il vient d'y transporter, l'inventeur se laisse aller mélancoliquement à une rêverie infinie. Lui n'a jamais aimé, et il songe... il songe à l'âme sœur qui liera son assentiment à son désir, qui voudra se fondre, s'annihiler en lui, perdre un instant de son immortalité libre pour vivifier ses conceptions, et, comme il songe à cet être encore inconnu, une sensation de tendresse émue le pénètre, fait battre son cœur, d'où arrivent lentement, solennellement, à ses yeux, qui n'ont jamais pleuré parce

qu'il n'a pas aimé, de douces larmes d'amour. Le front contracté par l'émotion, les nerfs vibrants, le sang de ses veines changé en feu, Otto Eilen, sous l'impulsion de la tendresse religieuse qui grandit, grandit sans cesse autour de lui, soulève machinalement la cloche de l'appareil et place deux accumulateurs dans le récipient que celle-ci recouvre ensuite en entier. L'air s'y engouffre par une ouverture pratiquée dans le haut ; le savant la referme, puis lève son bras tremblant pour imprimer au piston le mouvement de rotation destiné à faire le vide. Un recueillement intense plane dans l'atmosphère... Les rayons verts et rouges tournent sans cesse, méthodiquement, sur l'immobilité des momies et passent, passent, alternant leurs couleurs, sur le masque pâli du vieillard, sur le cristal du récipient, sur les fourrures noires, pour aller se perdre et se fondre bien loin dans la nuit.

Et voici qu'il perçoit des parfums inconnus ; voici les lumières si multiples des corps de la nature-essence ; voici le rythme étendu de l'espace, scandé par les voix profondes des astres, musique de l'Infini ; voici de toutes parts les fluides créateurs qui se précipitent en cataractes étincelantes vers le centre d'Amour, où, dans l'atmosphère diaphane, pareils à de grandes fleurs d'or, les deux êtres qui

s'aiment depuis vingt siècles unis sent enfin l'accord de leur baiser d'âme à l'harmonie des choses.

De cette communion psychique, de ce dynamisme brûlant et lumineux, naît l'enfant... de ce baiser jaillit l'Idée vivante, la Réalisation !

« Oh ! Dieu ! Oh ! Dieu ! » murmura Otto Eilen avec un cri étouffé en portant la main à son front, comme s'il venait d'y recevoir un choc.

Il s'affaissa... à genoux ; ses yeux dilatés se fixèrent sur l'appareil... Là, dans le vide absolu qui s'y était fait, l'électricité soutirée à l'air par l'action des accumulateurs *était restée condensée !* L'électromètre montrait la cloche... *remplie !* A plus de deux siècles d'intervalle, Otto de Guericke, l'ancien bourgmestre de Magdebourg, complétant son invention, avait donné aux hommes une puissance nouvelle, immense, inépuisable.

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » balbutia-t-il encore une fois !

Alors, défaillant, le cœur plein de la prière suprême que ses lèvres rigides se refusaient à prononcer, il se releva et, de long en large, à travers la chambre spacieuse dont la quiétude s'alourdissait des subtiles odeurs séculaires dégagées par les momies adossées contre les murailles, le vieillard marcha, à pas d'automate...

Plus profondément qu'avant, tout reposait sous le poids de la nuit mourante. Les rayons verts et rouges s'étaient arrêtés de nouveau, soudainement appesantis sur les Morts et sur les deux cercueils vides et prolongeaient leur caresse fantastique vers la fenêtre où resplendissait *la Création nouvelle*, tandis qu'au dehors, très vague, très confuse, apparaissait l'aurore dans un ciel éclairci où palpitait toujours la petite étoile solitaire.

LE PENDU

A EDMOND PICARD

LE PENDU

La soirée était charmante dans sa profonde quiétude. Sous le ciel criblé d'astres scintillants, le grand steamer *Lafayette* venait d'arriver en vue de la Martinique et se dirigeait rapidement vers Fort-de-France, projetant dans la nuit bleue — comme une large étoile d'or tombée sur la mer — les vives lueurs de ses hublots, dont les rayons caressaient au loin les flots frissonnants. Un calme infini remplissait l'espace, un apaisement illimité, dont la machine elle-même semblait ressentir la puissance, tant s'assourdisaient maintenant ses battements réguliers, haletants comme ceux d'un être humain. Le pont était désert. Plus de conversations entre les passagers ; plus de bruit. Sur la passerelle, l'officier de quart allait et venait, silencieux, affectant de ne pas voir, mais observant cependant avec un

soupir d'envie le commandant et sa jeune femme, accoudés l'un près de l'autre à la rampe. La poitrine gonflée d'attendrissement, il regardait, chaque fois que sa marche l'en rapprochait, la jolie tête enfantine qui s'appuyait en une pose alanguie sur l'épaule du mari, et il songeait alors à la fiancée dont le doux visage lui était apparu pour la dernière fois, pâli et tout angoissé de chagrin, au bout de la jetée de Saint-Nazaire, au moment où *le Lafayette* quittait la France. Lorsqu'elle serait sa femme, obtiendrait-il également, ainsi que le capitaine Kardec, la faveur si rare de l'emmener, de lui faire voir, de voir avec elle en un idéal voyage de noces l'éclat chaud du soleil des tropiques, inondant de ses averses de lumière les flots brillants? Verraient-ils les lointains vaporeux fondus à l'horizon, les grandes brumes dorées planant sur les ondes puissantes de l'Atlantique? Sentiraient-ils passer sur leurs fronts réunis les brises tièdes et lentes des îles? Pourraient-ils respirer ensemble leurs senteurs douces, grisantes comme un vin parfumé?

Et le jeune officier continuait sa promenade monotone, tout absorbé de tendres pensées, lorsqu'il fut éveillé de son rêve par la projection soudaine d'une lueur verte, dont un long rayon plat glissa fantasmiquement sur le navire et se perdit dans la nuit.

— Le phare de Saint-Pierre ! dit-il brièvement au commandant.

Celui-ci se leva aussitôt.

— Faites stopper davantage encore, répondit-il. Nous ne pouvons arriver à Fort-de-France avant le matin.

Un coup de sifflet retentit en même temps qu'une sonnerie précipitée ; un jet de vapeur surgit avec fracas de la cheminée. *Le Lafayette*, ralentissant sa marche, finit par rester à peu près stationnaire, balancé sur les eaux ; et le calme, plus complet, plus solennel encore, emplit de nouveau la molle transparence de la nuit, enveloppant l'horizon de son étreinte doucement sereine.

Le capitaine rejoignit sa femme.

— Viens, Paule, lui dit-il, il est temps de prendre un peu de repos, si tu veux être levée d'assez bonne heure pour nous voir jeter l'ancre.

Elle descendit sans répondre l'étroit escalier conduisant au pont ; mais, une fois à l'entrée des cabines, elle se retourna pour embrasser d'un regard ému la splendeur environnante.

— Restons encore ! murmura-t-elle.

Souriant, le marin passa son bras, d'un mouvement caressant, sous celui de la jeune femme et tous deux se promenèrent longuement, de ce pas rythmé,

à la cadence harmonieuse, que prennent involontairement les amoureux lorsque leurs âmes vibrantes se sont confondues en un même élan profond. Parfois, ils s'accoudaient au bastingage où ils suivaient d'un œil distrait l'allure ralentie du navire dont le roulis berceur dérangeait les lames sombres, allumant à leur surface des milliers de facettes lumineuses qui miroitaient, glissaient, étincelaient, pareilles aux traces diamantées qu'y auraient laissées les pas légers d'invisibles ondines ; puis, ils continuaient leur marche lente, sans se parler. Lorsque le va-et-vient les amenait dans le cercle de leur indécise, projetée par la lanterne accrochée au mât, ils s'arrêtaient alors, et d'un instinct commun se regardaient, d'un regard fixe, pénétrant, cherchant avidement, comme tous ceux qui s'aiment, le cœur, la pensée, l'Impénétrable inconnu de derrière les yeux... Devant l'insuccès de cette interrogation muette, inconsciemment et sans la comprendre, sans l'analyser, une tristesse vague se mêlait à leur bonheur, et ils en éprouvaient le contre-coup et un besoin immédiat et plus fort de s'affirmer leur amour. Une tendresse émue les rapprochait plus près encore, comme s'ils avaient voulu protester de la communion parfaite de leurs âmes devant la grande et mystérieuse énigme du Moi — du Moi

toujours caché, toujours voilé, insaisissable ! — et ils reprenaient leur promenade, serrés l'un contre l'autre, choisissant les endroits obscurs où ils étaient certains de n'être point vus, pour s'embrasser rapidement, passionnément, non plus de ces baisers qui avaient suivi leur mariage récent, et que le contact nouveau de l'être physique rendait troublants, mais de baisers plus tranquilles, plus vrais, plus profonds, exprimant mieux à l'être aimé l'intense vibration de l'âme, la connaissance plus sûre du sentiment. Tout à coup, et comme ils se trouvaient à l'avant, admirant les reflets phosphorescents qui plaquaient de vivantes étincelles électriques les flots opaques violemment coupés par la marche du navire, ils tressaillirent tous deux en apercevant à quelques pas un homme, appuyé, lui aussi, au bastingage, dans une attitude de contemplation. Le commandant Kardec s'en approcha aussitôt et lui dit d'un ton mécontent :

— Pourquoi êtes-vous ici ? Vous savez qu'il est défendu aux émigrants de monter sur le pont après onze heures ?

L'homme tressaillit, se retourna et, d'un mouvement nerveux, serra le foulard dont les bouts flottaient autour de son cou ; puis, il dit d'une voix basse, très enrouée :

— J'avais un violent mal de tête, Monsieur le capitaine...

— Ce n'est pas une raison pour enfreindre le règlement. Descendez.

— Laisse-le rester ? intercédait Paule à l'oreille de son mari. Pauvre homme, il a l'air si malade !

Dès le début du voyage, elle s'était intéressée au passager solitaire et taciturne, qui seul ne l'accueillait pas d'un sourire lorsqu'elle arrivait, le soir, au quartier des émigrants, pour leur distribuer des cigares, des fruits, de la bière, que portait un matelot à sa suite. Tandis qu'elle allait de groupe en groupe, causant avec tous, s'informant de leur santé, de leurs petites affaires, il se dissimulait avec soin derrière le mât ou se mettait à l'abri d'un paquet de cordages. Venait-elle à lui avec un cigare qu'elle tendait d'un joli geste gracieux, il avait un recul éperdu, une physionomie où s'agitait une inconcevable peur, et s'inclinait très bas, sans rien prendre, cherchant à fuir. Ces allures avaient d'abord frappé M^{me} Kardec ; puis, elles avaient fortement intrigué sa curiosité. Elle s'était informée, et avait appris que cet homme s'appelait Henry Martin, qu'il allait à Panama pour y travailler au canal, et c'était tout ce qu'elle avait pu savoir. Il se dérobaît aux différentes tentatives de conversa-

tion qu'elle avait essayé d'engager avec lui, se tenant toujours à l'écart, ne parlant à personne, absorbé, semblait-il, en une pensée douloureuse et tenace dont l'obsession avait fini par se loger dans ses yeux bleus, petits, très intenses d'expression, qui devenaient hagards dès que quelqu'un l'approchait un peu vivement. Constamment enveloppé d'un très épais fichu rouge qui lui montait aux oreilles, il passait des heures entières, exposé aux rayons enflammés du soleil tropical, fixant la mer dans une immobilité parfaite.

Ses compagnons de voyage le fuyaient ; les matelots le traitaient durement. Souvent, comme il n'apparaissait pas dans l'entrepont à l'heure de la gamelle, personne ne se dérangeait pour l'appeler, et il restait des journées sans rien prendre, ne descendant machinalement que lorsque son estomac torturé se faisait trop sentir. De jour en jour, depuis trois semaines que durait la traversée, son visage imberbe devenait plus pâle, plus triste, plus émacié, soulignant d'une impression de souffrance, plus vive encore, la finesse acérée des yeux dont les profondeurs bizarres indiquaient les conflits incessants d'une âme violente et rentrée.

Quand la jeune femme eut prié le capitaine de lui permettre de rester sur le pont, et que son mari

eût acquiescé d'un signe, il balbutia : « Merci ! » d'une voix étouffée et s'appuya de nouveau à la rampe, tournant le dos. Alors, lentement, à regret, arrêtés à chaque pas, pour admirer les étoiles qui luisaient comme autant de regards entr'ouverts dans la nuit, M. et M^{me} Kardec se dirigèrent vers leur cabine, tandis que l'officier de quart, les voyant disparaître, enlacés, enveloppés de ce fluide puissant que dégage le bonheur dans l'amour, les contemplait de loin, tristement et que, plus bas, au sabord, le pauvre émigrant se retournait, lui aussi, pour les suivre jusqu'à leur porte de ses yeux inquiets, subitement remplis d'un étrange désespoir... Lorsqu'ils furent rentrés, l'officier précipita l'allure de son immuable ronde, et Henry Martin, se prenant brusquement la tête entre les mains, pleura longtemps, longtemps, sans songer à essuyer ses larmes qui tombaient dans la mer.

*
* *

Des flots de soleil serraient dans leur étreinte brillante et douce toute l'île de la Martinique, lorsque, de très bonne heure le lendemain, *le Lafayette* jeta l'ancre dans la baie du Carénage, à quelques encâblures de l'escadre française, dont les

cinq ou six navires formaient un rempart étincelant et gigantesque, aux talus gazonnés du vieux fort Saint-Louis.

A bord, tout le monde se préparait à passer joyeusement le temps des prochains jours d'escale. Les passagers apparaissaient vêtus d'habits neufs, rasés, pommadés, méconnaissables, et suivaient d'un œil amusé le va-et-vient occasionné par l'arrivée du paquebot. D'abord, la visite de la commission sanitaire ; puis, l'approche de centaines de canots chargés de nègres, de mulâtresses qui, tous à la fois et de loin déjà, criaient, se démenaient, brandissaient la marchandise apportée, offraient leurs services pour le transport des voyageurs, se précipitaient d'une barque à l'autre, escaladant l'échelle abaissée qui oscillait sous leur poids et se répandant sur le pont par groupes excités et bruyants. A l'avant, une vingtaine d'émigrants s'entassaient avec entrain dans une lourde chaloupe qui démarrait lentement, suivie d'une nuée de quolibets. Sur la dunette, M^{me} Kardec, entourée d'une douzaine de jeunes négresses coquettement habillées de longues robes trainantes et de madras aux vives couleurs, répondait en riant à leurs questions, tout en s'amusant à jeter à la mer des monnaies d'argent, accueillies à leur chute par d'assourdissantes clameurs, de hâtifs

plongeurs, des bouillonnements, et par l'apparition, à la surface de l'eau, de plusieurs petites têtes noires et luisantes, tenant entre leurs dents serrées les piécettes retrouvées.

Plus loin, Fort-de-France. Ses maisonnettes basses apparaissaient à peine derrière la profonde verdure des tamarins, qui pourtant s'entr'ouvraient un peu, laissant apercevoir au milieu de la place de la Savane, une mélancolique et charmante statue de l'impératrice Joséphine, rayonnant, sous leur voûte sombre, comme une perle dans du velours noir. Sur la plage, poudrée d'or fin, un régiment d'infanterie de marine faisait l'exercice et promenait en lignes régulières la flamme vive des baïonnettes, tandis qu'aux lourdes carènes des frégates, sous les abris de toile blanche, s'allumaient les rangées flamboyantes et cuivrées des canons. La nature riait dans les bras du soleil, et sur toute cette animation, sa lumière matinale, d'une idéale transparence, ruisselait en cascades, mettant à son baiser à la terre toute l'ardeur délicate d'un premier baiser d'amour. Elle étreignait l'île; elle couvrait ses collines d'un manteau de bijoux scintillants; elle plongeait dans les massifs les plus touffus, pour y faire resplendir les fleurs les plus cachées; elle accentuait ardemment les teintes, ajoutant du rouge aux aca-

cias ensanglantés, de l'or et du violet aux orchidées mystérieusement accrochées à quelque liane folle ; aux doliques pâles, elle mettait de l'azur diaphane, du brocart écarlate à la rose de Cayenne ; elle illuminait le ciel infini ; elle entraît dans les eaux, faisant danser à leur surface bleue des milliers de paillettes frissonnantes, puis, s'épandait au loin, jusqu'aux grandes zones de nénuphars qui bordaient la rive, en larges nappes éblouissantes.

— Viens-tu me chercher pour aller à terre ? demanda Paula à son mari qui venait à elle à travers l'encombrement des marchandises étalées sur le pont.

— Je ne suis pas encore libre, répondit-il ; j'ai un tas de papiers à signer. Je suis monté un instant pour te faire une petite visite et connaître ton impression sur la Martinique.

— C'est beau, admirable ! mais je voudrais tant voir Fort-de-France !... C'est ennuyeux ces papiers...

— Ne me gronde pas, chérie, dit-il avec un sourire tendre.

La jeune femme l'enveloppa d'un regard doux comme une longue caresse...

— Eh bien, va à ton travail, j'attendrai. Tiens ! voilà un canot qui a l'air de se diriger de notre côté.

Le commandant saisit sa lorgnette.

— Oui, il vient ici. C'est la police. Le préfet lui-même...

— Qu'est-ce que cela veut dire?...

Le canot accosta, en effet, et les agents montèrent à bord, tandis que leur chef, rejoignant le capitaine, lui expliquait brièvement le but de sa visite : un mandat d'extradition lancé par les États-Unis contre un assassin que l'on savait s'être embarqué sur *le Lafayette*. On allait procéder à une perquisition minutieuse du navire et défendre aux passagers de débarquer.

— Mais plusieurs émigrants sont déjà à terre ! exclama M. Kardec.

Une visible contrariété assombrit les traits du préfet.

— Tant pis ! le gremlin aura filé, et nous aurons plus de peine à le prendre ! En tout cas je vais faire visiter le bateau de fond en comble. Avez-vous quelque voyageur qui réponde à ce signalement : 28 à 30 ans, taille moyenne, cheveux blonds et bouclés, yeux bleus, regard aigu, léger accent allemand.

— Non, ... non ! les émigrants sont tous Espagnols, et aucun d'eux ne ressemble à ce portrait. Mais comment s'appelle votre homme ? Qui est-il ? Quel est son crime ?

— Il s'appelle Théodore Mann. C'est un médecin allemand qui s'est établi à Washington. Son crime? Une affaire passionnelle. Il a tué une femme qu'il adorait parce qu'elle l'avait trompé avec un autre et, ce qu'il y a de curieux dans ce cas, c'est que cet autre est précisément le juge qui l'a condamné à mort et fait exécuter.

— Exécuter!

— Oui, il a été pendu publiquement et laissé pour mort sur l'échafaud. Ses amis sont venus attaquer pendant la nuit les gardiens qui veillaient sur le corps et ont repris celui-ci pour l'ensevelir. Ils se sont aperçus alors, en le transportant, que le cœur battait faiblement. On a soigné le misérable, on l'a fait revivre, puis embarquer pour la France, d'où nous savons qu'il est reparti sous un faux nom à bord du *Lafayette*. Le juge américain, implacable dans sa tâche, le réclame, et nous pourrions le lui restituer, grâce aux traces profondes de strangulation qu'il doit porter au cou. »

M^{me} Kardec écoutait attentivement. Elle frissonna soudain... Ces traces hideuses... elle les connaissait! Un matin, tandis que tout le monde dormait à bord, elle était montée sur le pont et avait vu de loin Henry Martin qui, l'entendant venir, nerveusement avait porté la main à son cou, réunissant ainsi,

d'un geste brusque, les bouts d'un foulard que le vent agitait..., pas assez vite pourtant pour qu'elle n'eût aperçu une ligne noire, profonde et livide, qui semblait séparer violemment la tête du tronc. Elle n'y avait guère attaché d'importance, l'attribuant à une plaie, à une maladie; mais, maintenant, cette vision lui revint instantanément... Elle pâlit. Sa jolie figure rieuse et douce devint grave et, tout à coup, sans réfléchir, obéissant à une impulsion spontanée, à un élan fougueux, elle descendit vivement l'escalier, criant à son mari qui causait avec les policiers :

— Puisque tu es occupé maintenant, je vais acheter quelques objets sur le pont. A tout à l'heure!

Puis, tremblante, le cœur battant, toute secouée d'émotion, mais très maîtresse d'elle-même, Paule parcourut rapidement les étalages divers, les fleurs en plumes, les fruits des tropiques, les bouquets, les oiseaux aux couleurs éclatantes, se dirigeant toujours, à mesure qu'elle en achetait, vers l'avant du vaisseau, où elle savait trouver, à sa place habituelle, Henry Martin. Il y était en effet. Il l'avait vue arriver, et, tout en admirant instinctivement l'élégance de la toilette blanche qui nimbait de clarté sa fraîche beauté blonde, il avait remarqué tout de suite et de

loin déjà, son extraordinaire pâleur. Le malheureux eut un coup d'intuition... Il sentit qu'elle venait à lui et qu'il était la cause de son émoi. Une sensation de vague alarme le saisit, un inexplicable et mystérieux pressentiment, qui le fit avancer vers elle, incertain, l'œil interrogateur, dévoré d'angoisse...

— La police est à bord : on vous cherche ! lui souffla la jeune femme très vite.

L'homme chancela. Il s'assit sur le montant du sabord comme si ses jambes se fussent brisées. Instinctivement, avec une expression d'effroyable horreur, il porta ses mains à son cou pour le protéger ; puis, se relevant d'une secousse, les bras tendus, il dit d'un air égaré, avec un sourire étrange, désespéré, un sourire d'agonisant :

— J'avais espéré mourir autrement...

— Je vais vous sauver ; suivez-moi. Remettez-vous ; portez ces paquets.

Un silence très court. Elle lui passa les objets. Il reçut les bouquets, les fruits, et, baissant la tête, le souffle arrêté, la bouche entr'ouverte, les doigts incrustés dans les belles fleurs qu'il portait, tranquille en apparence, le criminel suivit M^{me} Kardec en traversant le pont dans toute sa longueur.

La perquisition était commencée, on fouillait la

cale dont l'ouverture était cerclée d'un rassemblement de curieux. Deux agents de police, entourés par l'équipage excité, gardaient les échelles. La jeune femme, soudainement envahie d'un calme nouveau qui entraît avec force dans son sang, dans ses muscles vibrants, eut une inspiration : elle s'arrêta pour acheter un perroquet et arriva ainsi doucement, tout en ayant l'air de se promener, au corridor qui donnait accès aux cabines et qui se trouvait désert en cet instant. Là, vivement, elle poussa l'homme dans la sienne et, sans lui parler, le plaça dans un coin en retrait où pendaient ses robes ; puis, elle sortit, emportant la clef de la porte qu'elle referma.

Tous les habitants du *Lafayette*, passagers et matelots étaient groupés autour du mât et se prêtaient, les uns en riant, les autres fâchés et se plaignant, à l'inspection qu'on leur faisait subir, lorsque M^{me} Kardec rejoignit son mari. Elle assista, silencieuse, impassible, à cette visite ; mais un frisson la secoua toute, lorsque le préfet, se rapprochant du commandant, lui dit :

— Il me semble évident que notre homme est allé à terre, mais nous n'avons pas encore vu les cabines et nous allons le faire par acquit de conscience.

Les agents, suivis du capitaine et de leur chef, se répandirent aussitôt à l'intérieur...

Le regard fixe, le cœur crispé de terreur, Paule attendit... Qu'ai-je fait ? Que dira mon mari quand on le trouvera dans notre chambre ? Toute sa carrière en souffrira peut-être ! pensa-t-elle, et, durant une seconde, la tentation folle la saisit de tout dire, de courir dénoncer la cachette de l'assassin ; mais, honteuse d'elle-même, elle se raidit contre cette passagère défaillance et resta appuyée au bastingage, énervée, palpitante, chaque fibre de son corps étreint d'une affreuse anxiété.

Au bout d'un quart d'heure, les hommes revinrent sans avoir rien découvert, et l'un d'eux, s'approchant d'elle, devant le cercle compact des assistants, lui dit en la saluant :

— Nous avons fouillé toutes les cabines, Madame, excepté la vôtre. Elle est fermée...

Un tressaillement violent la traversa comme un sifflant météore ; pourtant, elle répondit d'une voix dont les intonations forcées devenaient métalliques :

— J'ai acheté un perroquet que je viens d'y enfermer de peur qu'il n'échappe...

— Veuillez nous permettre d'y jeter un coup d'œil ?

Sa vue se troubla. Son cerveau en tumulte perdait la perception des choses; elle allait défaillir, balbutier la vérité, lorsqu'elle crut s'apercevoir, comme en rêve, que son mari l'observait d'un air singulier et, tout à coup redressée, très brave, payant d'audace, bien que tremblant convulsivement de la tête aux pieds, elle tendit la clef à l'agent en forçant un sourire :

— Voici, Monsieur, mais je vous demande en grâce de faire attention à mon perroquet !

Le préfet reprit la clef des mains de son subalterne

— Tranquillisez-vous, Madame, dit-il, souriant à son tour en la lui rendant, puisque vous êtes entrée la dernière dans cette chambre, la visite est inutile, et nous perdons le temps ici. Il nous faut continuer la recherche à terre. Capitaine, la défense de débarquer est levée.

Tandis que les officiers de police s'en allaient, reconduits par le commandant, Paule, tout étourdie, la tête remplie d'un flot d'intraduisibles sensations, se dirigea, inaperçue, vers sa cabine. Elle l'ouvrit avec difficulté, tant son agitation était grande; mais, lorsqu'elle se trouva face à face avec l'homme qu'elle venait de sauver, cette agitation disparut tout à coup pour faire place à un attendrissement, à une pitié immenses.

— Ils sont partis, dit-elle doucement, vous pouvez circuler en toute liberté.

Il ne bougea pas. Debout au milieu de l'étroite enceinte, blême, les lèvres fortement comprimées, les yeux dilatés, il semblait immobilisé comme une pierre.

— Vous êtes sauvé ! répéta Paule, mettant tout l'élan de son âme tendre et bonne dans l'inflexion de sa voix.

Alors, il voulut parler, crier tout haut l'intensité des sentiments qui le suffoquaient ; mais le cri mourut, étouffé dans sa gorge, et, se courbant très bas devant elle, il sortit sans dire un mot, les yeux aveuglés de larmes.

*
* *

Le même soir, *le Lafayette* reprit la mer, et la vie ordinaire se rétablit à bord, non pas tout à fait comme avant, car Paule maintenant semblait redouter de se trouver seule avec son mari et recherchait davantage la société des passagers. Lui, l'avait observée pendant deux jours d'un air interrogateur et légèrement amusé, attendant la confidence dont il lui savait le cœur plein, car, dès la minute où sa femme l'avait quitté brusquement, à l'instant où

le préfet de police terminait le récit du crime, il avait deviné qu'elle allait chercher à sauver le coupable et avait suivi de loin, avec une profonde émotion, les péripéties du drame. Touché par sa bonté, par ses angoisses, et son amour le rendant faible pour elle, il s'était fait son complice sans qu'elle s'en doutât, faisant dévier plusieurs fois la recherche des agents, prêt, au besoin, à défendre lui-même l'entrée de leur cabine, si ceux-ci avaient insisté pour la voir. A présent que l'inquiétude était calmée et, tout en comprenant l'hésitation de Paule, il avait espéré qu'elle lui confesserait son grand secret; mais, devant son obstination à se taire, il s'assombrit, peiné de ce manque de confiance, et de son côté, sans vouloir provoquer l'explication désirée, il évita les longs tête-à-tête, les chères promenades du soir, passant la plupart des heures au banc de quart. En amour, un rien chagrine, un rien console. Il n'est pas de riens pour l'amour, tant est délicate, extrême, affinée, la sensibilité de deux âmes réunies par ce lien colossal et incompréhensible!

La jeune femme souffrait beaucoup. Cent fois elle fut sur le point de tout avouer au commandant; mais la peur de voir ses yeux qu'elle aimait tant et qui ne l'enveloppaient jamais que d'une douceur attendrie, la regarder avec blâme et tristesse, arrê-

tait cet élan ; et puis, elle craignait que M. Kardec ne gardât prisonnier le pauvre homme qu'elle avait sauvé et ne le restituât aux autorités de la Martinique à leur passage de retour. Et elle ne lui en parla pas, mais elle pleura bien souvent seule dans sa cabine où le marin, sous prétexte de travail ne descendait plus dans la journée, lui demander un baiser.

*
**

Colon ! Le terme du voyage. *Le Lafayette* y arriva, ainsi qu'il était arrivé à Fort-de-France, de grand matin ; la même animation s'étendit, comme alors, dans le navire entier. Tous les passagers débarquaient. Le train pour Panama, attendant les voyageurs, stationnait à quelques pas, sur le quai, au milieu de pauvres masures en adobe. A l'embouchure du Rio Chagres, sous de maigres palmiers secouant au vent brûlant leur couronne de feuilles, des centaines de caïmans endormis sur les berges s'immobilisaient au soleil, comme s'ils eussent été sculptés, rudement, dans des blocs de basalte, tandis que des nègres errants, quelques Chinois, des Indiennes au visage grave et triste, arrêtés dans leur marche nonchalante, regardaient s'effectuer le

débarquement. Près du sabord ouvert, M^{me} Kardec assistait au départ, suivant avec intérêt les scènes variées qu'il faisait naître, lorsqu'elle s'entendit appeler, timidement. Elle se retourna, tout émue... Henry Martin, qu'elle n'avait plus vu sur le pont depuis Fort-de-France, se tenait devant elle, tête nue, son mince bagage au bras, prêt à traverser la planche qui reliait la terre au bateau. Ses lèvres finement ciselées, tremblaient; ses yeux profonds contenaient toute son âme... Il allait dire quelque chose; mais, voyant le capitaine approcher, il tendit silencieusement à Paule un bouton de rose qu'il venait d'acheter; il le lui tendit d'un air si suppliant, avec une telle expression de ferveur, d'humilité, de désespoir, sur ses traits bouleversés, qu'elle prit la fleur et murmura tout bas : — Dieu vous garde !

* *

La jeune femme passa toute cette journée à terre avec son mari. Lorsqu'ils revinrent à bord, le ciel clair, semé d'étoiles, épanchait dans la nuit chaude un rêve éblouissant de tendresse et de paix, et le calme qui maintenant étreignait le navire au repos leur sembla si grand, si plein de mystérieuse solen-

nité qu'un instinct commun les entraîna à s'accouder l'un près de l'autre au bastingage, comme au début de la traversée.

— Dis, demanda tout à coup le capitaine en prenant les deux mains de Paule et en la forçant à le regarder, dis-moi, à quoi penses-tu ?

Elle eut peur. Son cœur battit soudain à coups précipités ; mais ses yeux bleus, pleins d'amour et de prière, se posèrent résolument sur ceux de son mari.

— J'ai quelque chose à t'avouer, balbutia-t-elle. Puis, plus brave :

— Qu'aurais-tu fait si ce criminel avait été à bord ?

— Je l'aurais sauvé ! dit M. Kardec d'une voix grave. Nul n'a le droit d'interrompre la durée d'une incarnation terrestre, car il empêche ainsi l'évolution complète d'une âme. Et puis, ce malheureux avait expié sa faute cruellement. Il l'expie encore, puisqu'il vit et qu'il souffre...

Paule s'inclina et, pieusement, avec des larmes retenues, baisa la main qui emprisonnait la sienne d'une étreinte douce et mâle.

— Oh ! pardonne-moi ! Je t'ai mal jugé. J'ai caché cet homme, et j'ai eu peur de te le dire... Ce manque de confiance... j'ai tant souffert !

— Tais-toi, je sais tout ! Je suis fier de toi, dit-il très vite, pris de pitié devant la peine qui remplissait le regard de la jeune femme.

Et l'attirant à lui, près, tout près :

— Écoute !

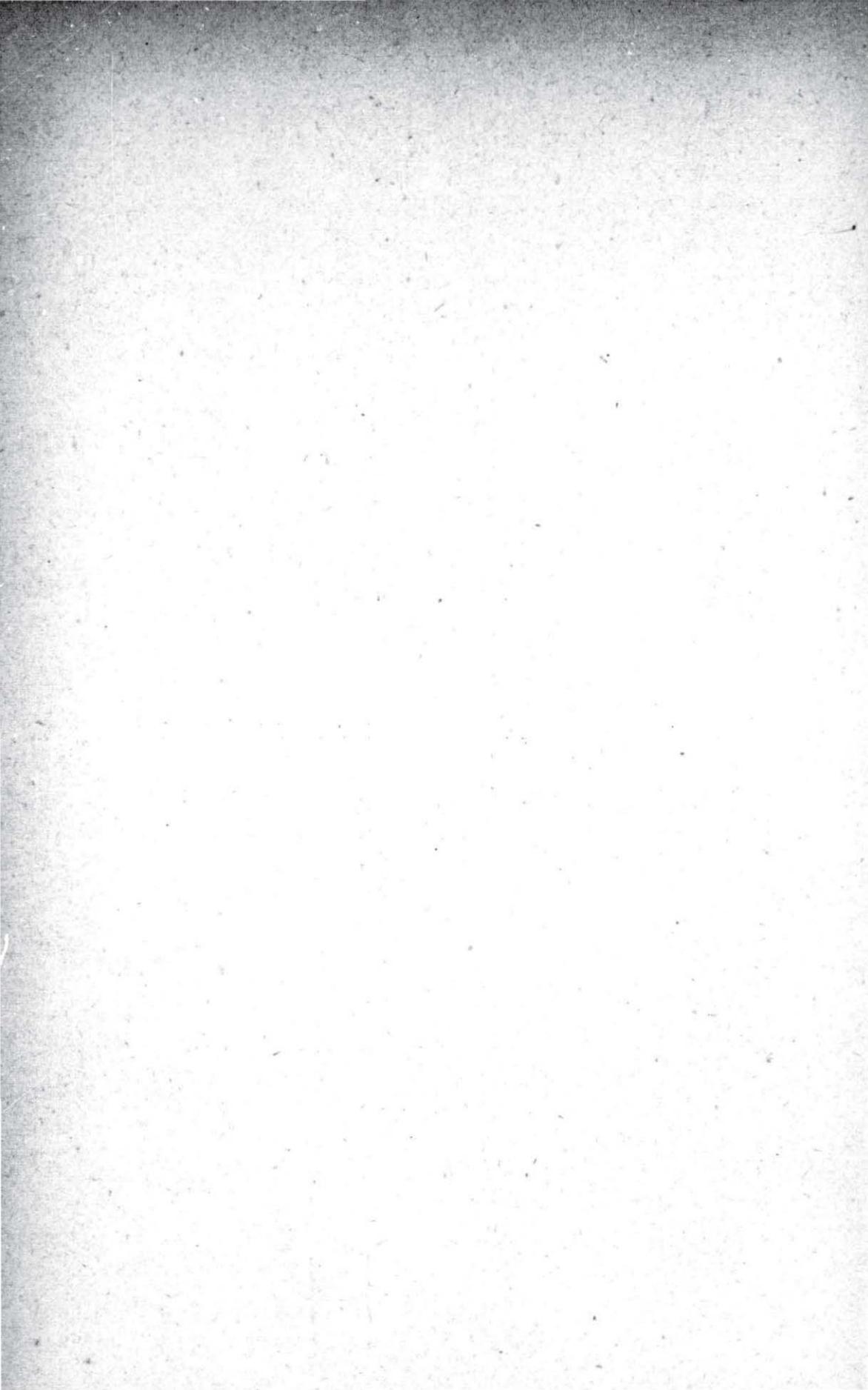
Alors, les lèvres contre son oreille, si bas qu'elle devina les mots plutôt qu'elle ne les entendit, il murmura :

— Je t'aime !

Et ils restèrent ainsi, enlacés et silencieux, suivant d'un œil rêveur les miroitements lents et doux qui parfois troublaient la lumineuse limpidité de la mer.

OUMAÏTA

A MAURICE MAETERLINCK



OUMAÏTA

Deux heures. L'immobilité, l'écrasement, le silence d'un après-midi d'été enveloppait la plaine de Maldonado où l'armée passait ses trois mois de villégiature, tandis que dans les villes avait lieu le nettoyage annuel de ses casernes. Une chaleur torride tombait violemment sur le camp et, sous les tentes éparses entre de maigres broussailles desséchées, les hommes dormaient, anéantis par la lourde torpeur du jour. Au bord du chemin conduisant à la capitale, on avait élevé à la hâte un primitif abri composé de quatre poteaux et d'un toit de zinc soutenu par des barres transversales auxquelles pendaient de gros quartiers de viande entourés de mousseline mouillée. Quelques officiers, fuyant le couvert de la toile surchauffée, s'y étaient réunis pour se garantir des brûlantes atteintes du soleil

qui, malgré la vigoureuse résistance opposée, forçait son agression puissante jusqu'aux moindres recoins du campement, tiédissant l'eau bourbeuse d'un ruisseau où les femmes des soldats, penchées sur leur linge, lavaient péniblement, mettant la déroute parmi les moustiques dont les grandes nuées tremblantes vibraient dans l'air embrasé ; attaquant, fouillant, exaspérant de son âpre morsure cette mêlée pittoresque d'hommes, d'animaux, d'objets de tous genres, depuis le minuscule brin d'herbe jusqu'aux larges rives plates et dénudées entre lesquelles coulaient majestueusement les flots limoneux du Rio Negro, qui fluaient à lui en une épaisse buée aux émanations malsaines. Des soldats, simplement couverts d'une chemise, avaient tendu leurs vêtements à travers des faisceaux de fusils et sommeillaient, accroupis sur leurs talons, sous ces parasols improvisés. D'autres déployaient des ponchos, et leur vive couleur pourpre jetait, comme le son aigu de la trompette résonnant au milieu d'une marche silencieuse, une note ardente parmi les teintes décolorées. Placés de tous côtés, de petits foyers en fonte soutenant une marmite fumante étaient surveillés par de vieilles Indiennes, dont les épaules de squelettes, pointant toutes nues entre des haillons sordides, semblaient porter le poids de l'anéantissement

de leur race ; des chiens haletants erraient autour d'elles, maigres, la langue pendante, la queue abaissée, ou allaient s'étendre, comme des morts, entre les jambes des chevaux parqués le long du fleuve, et dont les grands corps, affaissés sur la terre poussiéreuse, leur procurait un peu d'ombre. Des cadavres de bêtes gisaient çà et là, abandonnés ; des ossements calcinés et blanchis, quelques-uns encore revêtus de chairs, dévorés de mouches, éventrés, hideux, pourrissaient en plein vent. Nulle verdure sur le sol recouvert d'un sable blanc et chaud. Au ciel, bien haut, bien loin, scintillait une large étoile solitaire, visible en plein jour dans la pureté rayonnante de l'azur profond.

Sous le hangar de zinc, les officiers, étendus dans des hamacs, faisaient la sieste ou fumaient silencieusement, en attendant l'heure de l'exercice. L'appel du clairon résonna soudain. Tous se redressèrent, et le lieutenant de service, Paul Vallès, un petit brun aux yeux méchants, ceignit vivement son sabre, endossa son veston d'uniforme et alla au-devant d'un peloton d'hommes et de quelques femmes qui avançaient lentement, venant de la ville.

— Des prisonniers de la province de Mataco, cria-t-il aux autres. Caramba ! quelles brutes !

Il se mit à rire, et ses camarades l'imitèrent lorsqu'ils virent défiler devant eux une douzaine d'Indiens enchaînés l'un à l'autre et couverts d'inimaginables oripeaux dont on les avait affublés pour les rendre décents. Pieds et jambes nus, les reins enveloppés de châles ou de pièces d'étoffe de couleurs diverses, coiffés de toutes les formes de chapeaux qu'a inventés jusqu'ici l'imagination humaine, les pauvres sauvages étaient lamentables, grotesques, tragiques. Les uns marchaient tête basse, indifférents à tout, portant sur leurs visages, aux pommettes saillantes, le sceau de l'animalité ; d'autres jetaient des regards craintifs sur les soldats qui les rudoyaient, des regards ahuris et suppliants, pareils à ceux des chiens qui ne comprennent pas pourquoi on les bat ; deux d'entre eux, seulement, un homme et un enfant, gardaient une physionomie hautaine et, dans leurs yeux farouches, brillait un défi souverain.

Le lieutenant Vallès les fit tous ranger en une ligne, en plein soleil, et, appelant l'interprète de l'armée, le chargea de leur faire un discours en idiome guarani, les assurant de la paternelle sollicitude du gouvernement et de la peine qu'éprouverait le chef de l'État à leur infliger des mesures disciplinaires s'ils se révoltaient contre son autorité.

« Jamais, ajouta-t-il, vous ne reverrez votre pays : il appartient maintenant aux blancs. Quant à vos familles, on va les envoyer dans la grande ville. Dites-leur adieu. »

Les Indiens ne bougèrent pas. Silencieux, mornes, ils semblaient devenus de marbre, mais des gémissements éclatèrent parmi les femmes, de longues plaintes gutturales, scandées en mélopée. D'un geste, celui qui paraissait être le chef de la tribu les fit taire et, avançant un peu, sa belle tête énergique rejetée en arrière, il répondit longuement et gravement à l'interprète, auquel il finit par désigner le garçon d'une douzaine d'années qui partageait sa chaîne et une grande et superbe fille restée dans le groupe libre.

— Quel est cet homme ? Que dit-il ? demanda impatiemment Vallès.

— C'est le cacique Oumaïta, le chef de la tribu vaincue. Il dit que l'attaque était injuste, qu'on a décimé ses frères, pillé leurs villages, démoli et brûlé leurs huttes... Et puis, on l'a trompé. On lui avait promis la liberté pour les femmes et les enfants, et il réclame l'exécution de cette promesse. Il dit aussi qu'il tuera celui qui touchera à son fils et à Inialà, la seule de ses femmes qui ait échappé au massacre.

Les officiers éclatèrent de rire, et le lieutenant haussa les épaules.

— Qu'on les emmène, toutes ! ordonna-t-il brièvement.

Mais le capitaine qui avait accompagné les prisonniers depuis l'intérieur du pays intervint :

— Voici les instructions du général gouverneur de Mataco, dit-il en déroulant une feuille de papier qu'il lut à haute voix : « Conduisez les hommes à l'armée ; les femmes et les enfants à l'hôtel de ville de la capitale, les derniers pour y être vendus. Laissez au cacique son fils Ecumer et l'Indienne Inialà. »

— Soit ! il a de la chance, le cacique, c'est une jolie fille, fit Vallès en l'examinant. Faites exécuter l'ordre pour les autres.

On ne se donna même pas la peine de traduire cet ordre aux misérables captives... Des coups de crosse, des jurons, de brutales poussées et, bientôt, les malheureuses créatures épouvantées se trouvèrent seules au milieu d'un cercle de soldats qui les refoulaient vers la route. Alors, un immense cri de révolte leur échappa. De leurs seins palpitants, auxquels s'accrochaient en pleurant des bébés effrayés, monta dans les airs l'expression d'une douleur déchirante. Elle monta en plaintes profondes, en longs sanglots heurtés, en violentes malédictions,

en appels d'amour stridents et désolés, mais on les poussait toujours et elles avançaient par saccades, comme si elles étaient ivres, cherchant à rebrousser chemin et à rejoindre les hommes restés au camp, tombant sur les genoux, et se relevant, saignant, hurlant, atteintes de folie... Et, dans la foule sortie des tentes et accourue pour les voir, pas une protestation, pas un élan généreux, pas une âme indignée qui tentât d'arracher ces femmes et ces mères à l'intraduisible torture qu'on leur faisait subir au nom de la Liberté et de la Civilisation ! Elles défilèrent ainsi, ridicules et sinistres, entourées de curieux qui s'amusaient des chiffons en loques dont elles étaient habillées, riant de leurs coiffures en plumes, du tatouage de leurs pauvres faces douloureuses, défigurées par les larmes et la poussière, et qui, tandis qu'elles marchaient à de nouvelles souffrances, les virent disparaître à regret, comme un spectacle trop tôt fini !

Le groupe des prisonniers était demeuré immobile, muet, en apparence étranger à ce qui se passait. Debout, toujours attachés l'un à l'autre, assistant impassibles au cruel arrachement de leurs familles, les Indiens semblaient hébétés et fixaient le sol avec les yeux vides et mornes des hypnotisés ; seul, Oumaïta, les dents serrées, l'œil flamboyant, secouait

nerveusement ses chaînes, dans un accès de rage impuissante.

Sur un ordre supérieur, venu de l'état-major, on le délivra bientôt après, lui et ses compagnons, et, tout de suite, chacun d'eux, même l'enfant, confié à la surveillance d'un sergent, commença le rude apprentissage de la vie militaire, tandis qu'Inialà, emmenée hors de l'enceinte du campement, dans une des petites baraques où s'abritaient, durant l'été, les femmes des soldats, allait apprendre, parmi elles, les bienfaits de la vie sociale et civilisée.

II

La plaine se couvrait de nuit. Superbe et sereine, celle-ci descendait graduellement sur les tentes qui, dans sa lueur indécise, ressemblaient à une série de petites pyramides blanches. Les hommes, attendant l'heure du couvre-feu, s'étaient éparpillés aux environs, jouissant de la fraîcheur du soir. Plusieurs d'entre eux, assis par terre, jouaient aux cartes et buvaient de l'eau-de-vie, tout en interrompant souvent leur partie pour accompagner d'un refrain joyeux la musique frêle et tremblée d'une guitare lointaine; quelques soldats, déshabillés le long des berges, plongeaient dans le fleuve au milieu d'éclats

de rire ; d'autres encore, étendus autour d'un narrateur préféré, écoutaient avec intérêt ses fantastiques récits. Plus loin, du côté affecté à la population féminine, les vieilles femmes, réunies devant leurs cases, dont les portes ouvertes projetaient sur toute une partie de la plaine une série régulière de clartés allongées, causaient entre elles, très excitées par les allures mystérieuses des officiers, en quête d'aventures galantes. Curieuses et malveillantes comme sont toujours les femmes quand l'une d'elles attire d'une façon marquée l'amour des hommes, elles négligeaient d'observer les couples enlacés qui passaient, un instant éclairés par la lumière des intérieurs, pour concentrer leur attention méchante sur Inialà qui, en ce moment, sortait de sa case.

Depuis quinze jours qu'elle se trouvait à Maldonado, l'Indienne avait inspiré de nombreuses passions, et le beau sourire tendre dont s'éclairait son jeune et joli visage, lorsque, durant les instants de répit que lui laissait son service, Oumaïta la rejoignait, avait fait battre bien des cœurs. Le lieutenant Vallès surtout en était follement épris, ayant même étudié quelques phrases de guarani en son honneur, mais il avait été dédaigné comme les autres. Toutes les tentatives échouaient. Sombre, mélancolique, hautaine, elle ne répondait aux déclarations que

par un regard effrayé de ses larges yeux noirs, pleins d'une sourde rancune, et s'enfuyait aussitôt.

Ce soir-là, pour la première fois depuis leur captivité, les Indiens se trouvèrent seuls entre eux, la surveillance dont ils étaient l'objet commençant à se relâcher. D'ailleurs, avec la passivité ordinaire à leur race, les pauvres gens s'étaient soumis à leur triste sort, suivant en cela l'exemple d'une partie de l'armée dont un bon tiers se composait d'Indiens faits prisonniers comme eux, durant les battues à l'intérieur. Accroupis sous une touffe de broussailles, Oumaïta et son fils Ecumer attendaient Inialà. Elle les rejoignit bientôt et s'assit auprès d'eux.

Ils causaient tous trois à voix basse, cherchant les moyens de fuir, de regagner leur province lointaine, lorsque Vallès, passant près de là, remarqua dans la pénombre l'attitude de la jeune femme dont le buste souple s'appuyait en une tendresse abandonnée sur celui du cacique. Il s'approcha d'elle, dévoré d'une âpre jalousie.

— Viens avec moi ! souffla-t-il, ardemment, à son oreille.

— Inialà aime Oumaïta ! répondit-elle en se redressant, très fière.

La colère le prit. Avec violence, avec brutalité, il l'attira à lui pour l'embrasser, mais elle lui

échappa, d'un bond se trouva debout, sa haute taille se détachant belle et puissante sur le carré lumineux qui arrivait de la case voisine et, d'une main nerveuse, saisissant le petit lieutenant par le milieu du corps, elle le lança brusquement à quelque pas plus loin, puis alla se rasseoir auprès d'Oumaïta qui n'avait pas bougé, mais dont les yeux ironiques brillèrent de satisfaction.

Un éclat de rire général accueillit la chute de Vallès. Livide, couvert de poussière, suffoqué de rage, l'officier se releva, et, sans rien dire, avec de cruels regards en dessous, regagna le centre du campement, tandis que lente, grave et solennelle, la cloche du couvre-feu tintait dans les airs.

III

Elle tintait huit jours plus tard, chaque son distinctement détaché dans l'atmosphère calme de l'après-midi, lorsque le cacique Oumaïta traversa la plaine sous la garde de deux hommes, pour gagner le hangar, où les longues notes rythmées, insolites à cette heure du jour, avaient appelé l'état-major à se réunir pour un conseil de guerre. Une douzaine d'officiers s'y trouvaient rassemblés, sous la présidence d'un général qu'ils entouraient en demi-cercle.

Dès l'entrée de l'Indien qu'on laissa debout, au milieu, tout seul, et qui, les bras croisés sur sa poitrine, observait attentivement ce qui se passait, un capitaine lut brièvement cet acte d'accusation : — « Hier soir, au moment où les troupes achevaient l'exercice de tir, le lieutenant Vallès, mécontent du travail d'Ecumer, fils d'Oumaïta, le maltraita fortement ainsi qu'il avait pris l'habitude de le faire depuis quelques jours, lui donnant même des coups de crosse que l'enfant supportait sans une plainte, lorsque son père, voyant la scène de loin, accourut et, froidement, devant toute l'armée assemblée, tira à bout portant sur l'officier dont la mort a été instantanée. »

Le général s'adressa à l'interprète :

— Demandez à l'accusé s'il se reconnaît coupable de ce crime ?

— Oui ! répondit le sauvage, un sourire de triomphe illuminant sa rude physionomie. L'homme blanc a voulu prendre la femme, il a frappé l'enfant. Deux fois Oumaïta a oublié : la troisième, il a tué ; c'est justice !

Les officiers délibérèrent cinq minutes et, à l'unanimité, décrétèrent la peine de mort.

— Faites connaître la sentence à l'accusé, dit le général.

Le cacique, immobile, avait attendu patiemment, sans y rien comprendre, la fin de ce conseil et regardait avec une admiration enfantine les brillantes épaulettes dont il enviait la possession, lorsque l'interprète, pris de pitié devant cette ignorance absolue de l'expiation qu'entraînait son crime, lui dit avec émotion :

— Les chefs ont décidé que tu mourras demain matin.

La belle tête bronzée de l'Indien se redressa fièrement. Il avança de quelques pas vers ceux qui venaient de le condamner et, majestueusement, sombre, comme un empereur découronné, mais hautain, confrontant ses conquérants, il répondit simplement, avec une dignité incomparable :

— Oumaïta tue quand il doit se venger. Les hommes blancs sont des tigres. Il leur faut le sang des Indiens. Qu'ils le prennent !

IV

Le même soir, un ordre sévère retint les soldats consignés dans leurs tentes. La plaine, la veille encore si animée, semblait absolument déserte sous la clarté vague de la nuit, dont la transparence, traversée de légers souffles, caressait

amoureusement l'étendue silencieuse. Sous l'abri de zinc, tour à tour garde-manger, palais de justice et salon, les principaux membres du conseil de guerre arrêtaient entre eux le programme de l'exécution dont l'arrêt venait d'être approuvé par le chef de l'État. De toutes parts, on avait adressé à celui-ci des pétitions demandant la grâce du condamné ; l'archevêque même s'était ému et avait écrit une lettre plaidant pour lui les circonstances atténuantes, mais il avait été repoussé comme les autres. Indien, et, de plus, cacique, Oumaïta devait mourir. Il fallait, en sa personne, un saisissant exemple qui arrêât chez les autres prisonniers toute idée de révolte, et là, à quelques pas de l'endroit où le malheureux gisait enchaîné sur un grabat, les officiers, réunis autour de la lueur vacillante d'une petite lampe à pétrole, discutaient tranquillement les détails de la cérémonie sinistre du lendemain. Autour d'eux, le calme, un calme absolu. Sur le camp, un silence profond. On ne percevait d'autre bruit que le puissant murmure du fleuve dont les eaux, roulant vers la mer en une coulée monotone, reflétaient, tremblantes et toutes apâties, d'ardentes constellations... Une cloche sonna tout à coup : celle de l'église d'un village voisin. Presque aussitôt monta dans l'air un chant très doux, d'abord loin-

tain comme un chant de rêve, et, à mesure que les voix se rapprochaient, plus ample, plus sonore, prenant de minute en minute un développement dont la majesté grandissante s'unissait harmonieusement à l'hymne solennel des étoiles dans la nuit. Tandis que les officiers, courant au dehors, cherchaient à voir ce qui se passait, un roulement de tambour éclata soudain à la lisière du chemin, devant la tente du général en chef, appelant les troupes à former les rangs. Un instant d'indescriptible confusion, des ombres mouvantes agitées de toutes parts, des jurons mêlés de piétinements, du cliquetis des fusils, de brefs commandements ; puis, à la maigre clarté jaune de quelques lanternes accrochées à des poteaux, plusieurs centaines d'hommes s'alignèrent en ordre, attendant avec anxiété l'explication de ce rappel inaccoutumé.

Comme la marée envahit la grève, les voix se rapprochaient, augmentant de puissance, et là-bas, auprès des cases des femmes, deux rangées de cierges, pareils de loin à des lucioles vagabondes, grandissaient peu à peu, en jetant de singuliers reflets changeants sur les physionomies émues et inquiètes qui se pressaient sur leur parcours. Seul au milieu de la double ligne enflammée, nu-tête, vêtu d'une chasuble noire, marchait l'archevêque. Il

avançait lentement, tenant entre ses mains élevées un grand Christ d'ivoire, et son pâle visage, encore jeune, mais empreint d'une majestueuse autorité, émettait un rayonnement.

Le général en chef venant à sa rencontre, il s'arrêta et, d'un geste, fit cesser les chants.

— Je désire voir le condamné, lui dit-il.

— Monseigneur ignore peut-être que le condamné est un sauvage, un païen ?

— Catholique ou païen, qu'importe ! dit le prélat, tandis qu'un éclair traversait la profonde intellectualité de ses yeux pensifs. C'est un homme qui va mourir injustement.

— Injustement ! exclama le militaire, cinglé par cette parole.

— Oui, il a vécu toujours en dehors de nos lois sociales ; on n'avait pas le droit de les lui appliquer. Je n'ai pas pu le sauver, mais je veux, en venant moi-même, ce soir, affirmer hautement la loi divine, celle de la justice et de la charité. Conduisez-moi vers lui.

Le général s'inclina silencieusement, et la procession, un instant arrêtée, reprit sa marche imposante au milieu des soldats immobilisés.

— Oumaïta ne parle que le guarani, avertit l'officier au moment où ils arrivaient à une tente

devant laquelle deux sentinelles montaient la garde.

— J'ai été missionnaire, dit l'archevêque.

Et, comme il entra chez le cacique, il se retourna vers les prêtres et les enfants de chœur qui l'accompagnaient :

— Chantez le *Dies iræ*, demanda-t-il.

Alors, la nuit tranquille se remplit de superbes sanglots. De grands sons métalliques résonnèrent, comme des blocs de marbre au choc de sifflantes épées, puis se déchirèrent en plaintes sourdes, en longues notes suaves, pleines de larmes retenues, pour remonter de nouveau, amples et fortes, sous l'orage colossal de la pensée. Les soldats, frissonnants jusqu'au cœur, se taisaient. A l'intérieur, dans l'obscurité, le condamné dormait et, doucement, pendant que les voix harmonieuses développaient au dehors les funèbres modulations d'un rythme éblouissant et triste, le prélat fit placer sur le sol nu quatre cierges, au milieu le crucifix ; puis, il éveilla Oumaïta.

Un silence entre eux... Ils se regardèrent fixement. Les chants s'étaient adoucis ; quelques notes légères, pareilles à des étoiles brillant soudain entre d'épais nuages, vibraient maintenant avec un son cristallin, s'éteignaient en murmures veloutés, en soupirs mourants et s'étendaient ensuite par larges nappes.

L'Indien se souleva et son regard tomba sur le crucifix.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il tout troublé.

Alors, pendant une demi-heure, comme on raconte une histoire à un enfant, l'archevêque lui raconta la mort de Jésus. Le sauvage, penché vers la croix, ses mains enchaînées nerveusement croisées l'une sur l'autre, écouta...

Un apaisement complet s'était fait au dehors. Les chants avaient cessé. Un recueillement ému planait sur les milliers d'hommes groupés dans la plaine, sous les rayons fins et pâles de quelques tremblantes étoiles...

— Eh bien, monseigneur, dit le général, en voyant celui-ci sortir de la tente, avez-vous converti le criminel ?

— Je ne cherche pas à le convertir, répondit le prélat gravement. Je vais passer la nuit avec lui et rester jusqu'à la fin. Vous pouvez faire rentrer les troupes.

Il avança de quelques pas et ajouta d'une voix dont la résonance musicale s'étendit aux limites du campement :

— Soldats, un de vos camarades va mourir dans quelques heures. Son crime est pardonné. Priez pour son âme.

Enveloppé de ses vêtements noirs, sa tête s'éclairait seule à la lueur des cierges, et cette superbe tête, fermement rejetée en arrière, était si pleine d'une majesté triste, que tous les hommes, sans attendre le commandement, s'inclinèrent en présentant les armes.

Avec lenteur, avec solennité, l'archevêque bénit l'armée.

Un quart d'heure après, le camp semblait désert ; les lumières avaient disparu ; dans le lointain s'en allait la procession en envoyant dans les airs les dernières notes mourantes d'une psalmodie dont l'exquise douceur flottait par bouffées mélodieuses sur la plaine endormie, tandis que, entourée de ténèbres, la tente d'Oumaïta, éclairée en dessous, ressemblait à un petit astre d'or, soudainement tombé du ciel.

V

Le soleil allait se lever. Sous l'immense espace éthéré dont le bleu tendre, parsemé de petits nuages blancs et roses — pareils à ces fleurs légères qu'emportent les brises du printemps — s'irradiait de larges projections dorées, la terre, prête à le revoir, frissonnait d'attente et d'émotion. Dans la transpa-

rente vapeur de l'aurore, elle s'éveillait avec le beau sourire confiant de l'être qui se sent aimé, et toute sa force, tous ses fluides, toute son âme se dégageaient en un grandiose élan pour monter à lui. Des milliers d'atomes vivants s'agitaient de toutes parts ; les herbes et les broussailles, baignées d'air diaphane, de rosée éclatante, scintillaient et semblaient, tant était doux le souffle qui les remuait, servir de tapis à d'invisibles fées. A la lisière du camp, derrière la rangée de canons qui le bordait, le fleuve, avec un murmure frais comme un rire d'enfant, se pointillait par places de reflets ambrés, qui dansaient sur les eaux, disparaissaient, puis revenaient encore s'y épanouir en lumineux miroitements.

Il était quatre heures lorsqu'une fanfare appela les troupes à leurs rangs. Cinq mille hommes s'alignèrent dans la plaine, formant un vaste carré. Lorsqu'ils furent placés, l'orchestre militaire installé à l'un des angles commença la *Marche funèbre* de Chopin, préludant par un son large et calme qui roula longuement dans l'étendue, pour éclater soudain en une tempête de révolte, en une éruption de notes stridentes où passaient des vagues échelées, des bouillonnements, des tourbillons furieux entrecoupés de plaintes douloureuses qui mordaient les hommes au cœur ; puis, la révolte s'écroula en

une résignation ; le rythme s'alourdit, se prolongea, plein de tressaillements encore, mais tendre et doux comme le chant d'une mère auprès d'un enfant malade, se traîna longtemps avec une mélancolie intense et s'éteignit en une ardente prière.

Tout à coup, un silence..., un grand silence brusque...

Le condamné parut.

En ce moment, Inialà, échappant aux femmes qui la retenaient, courut à travers le terrain resté libre et vint tomber sur la poitrine d'Oumaïta.

On l'arracha de là, on l'emporta de force.

— Où donc est son fils ? demanda l'archevêque d'une voix qui tremblait.

— Il est enfermé depuis hier, monseigneur, répondit un officier.

Pour atteindre le centre du carré où il allait être fusillé, l'Indien avait un quart de kilomètre à faire. Il y alla lentement, les yeux pleins d'une indifférence hautaine et même d'une orgueilleuse acceptation de son sort, et s'arrêta enfin, au milieu, à la place indiquée, faisant face à toute l'armée, dont la masse imposante, réunie en son honneur, amena un sourire vaniteux sur sa bouche. Les soldats, saisis de ce froid intérieur que donne la présence de la Mort, immobiles, palpitants, sculptés, semblait-il,

comme autant de statues, dans des attitudes d'angoisse et d'horreur, le regardaient, fascinés, tandis que l'archevêque, penchant vers lui sa figure délicate et rêveuse, lui parlait tout bas. Un son de trompette, bref, déchirant...

Huit hommes se détachèrent des rangs et vinrent se placer à vingt pas du cacique...

Au ciel, où couraient des nuages pareils à de grands oiseaux blancs, une rougeur enflammée montait de plus en plus, brûlait d'un bout à l'autre de l'horizon, formant une gigantesque auréole à l'astre attendu. L'air, gris perle, devenait rose et si parfumé, si vif, si pur, si peu terrestre, qu'on l'eût dit rempli d'anges. De gaies chansons, rapides comme l'éclair, résonnaient sur un arbre, puis sur un autre, puis dans le lointain, et traversaient l'espace recueilli, de vibrantes fusées cristallines.

— Je ne veux rien sur les yeux, dit l'Indien, en repoussant le bandeau qu'on se préparait à lui mettre.

La tête haute, les bras croisés dans une attitude hardie et magnifique, il attendit...

Les soldats, fusils en joue, le visaient...

Soudain, Oumaïta tendit violemment un bras en avant, sa grande poitrine se souleva, haletante; ses dents blanches mordirent ses lèvres; ses yeux s'in-

jectèrent, et telle était l'horreur qui s'incrusta brusquement sur ses traits bouleversés, qu'un frisson morbide, glacé, secoua la multitude...

— Feu ! commanda l'officier.

Huit coups de fusil éclatèrent à la fois. Une clameur domina la détonation, un cri épouvantable poussé par cinq mille hommes : tous avaient vu Ecumer, l'enfant du cacique, traverser d'un bond l'espace libre et se précipiter follement dans les bras de son père !

Un instant de trouble, de doute, de poignante émotion... La fumée condensée, épaisse, tournait en lourds anneaux, cachant le lieu de l'exécution, où apparurent peu à peu, pendant qu'elle se dissipait graduellement, les deux cadavres, couchés, étroitement embrassés, sur le sable éclatant. Oumaïta, en tombant foudroyé, avait gardé son effroyable expression d'horreur ; son masque sévère et régulier semblait s'être pétrifié à tout jamais dans une douleur d'une intensité tragique ; ses yeux larges ouverts, fixes, déjà vitrifiés, sortaient de l'orbite, mais le petit visage bronzé du jeune garçon, émergeant du sang riche et vermeil qui les entourait tous deux était empreint d'une profonde sérénité, d'un beau bonheur...

A cette vue, saisis de pitié, les hommes s'agitèrent

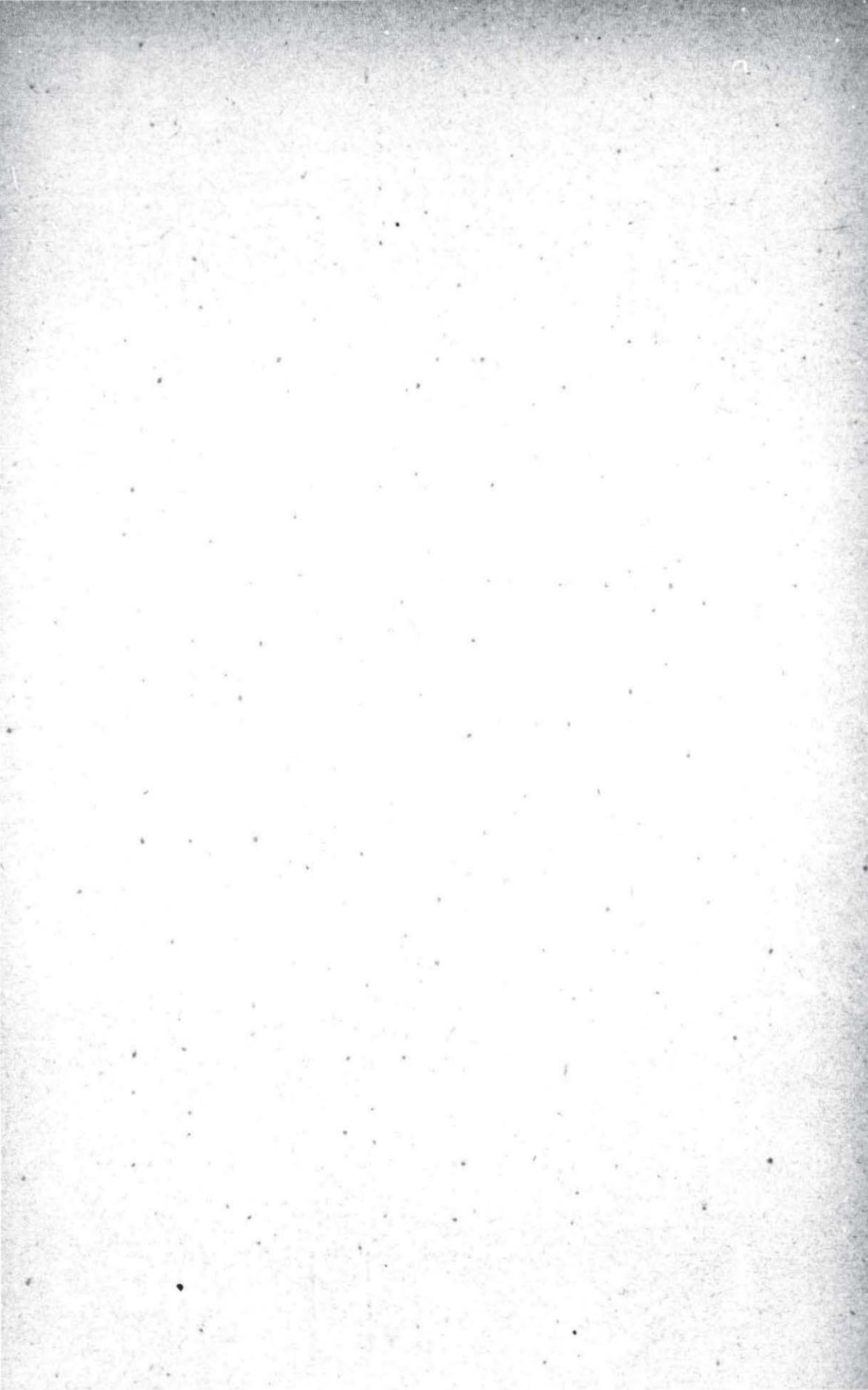
confusément avec des murmures, plusieurs d'entre eux pleuraient ; les Indiens prisonniers échangèrent des coups d'œil d'intelligence. Aussitôt, devant la révolte possible, le général en chef fit sonner le rappel. Sous l'aveuglante splendeur qui remplissait l'espace d'un inexprimable et superbe resplendissement, tous les soldats, au son voilé des tambours, défilèrent un à un auprès des morts ; puis, chacun d'eux, avant de regagner sa tente, s'inclina, plein de respect et le cœur serré, devant l'archevêque. Agenouillé là, sur la terre sanglante, celui-ci priait.

Il pria longtemps.

Isolé, enfin, au milieu du camp redevenu silencieux, il leva son regard au ciel en une interrogation intense, cherchant une réponse aux ardent questions qui débordaient de son âme inquiète ; mais le ciel, implacable, rayonnait au loin, roulant des océans de lumière, et, sourds à son appel, les Êtres de l'Au-delà restèrent muets. Alors le prêtre découragé, baissa la tête, et, tandis qu'il songeait, avec de grosses larmes lentes coulant de ses traits fatigués sur les figures déjà froides des suppliciés, le soleil, tout à coup, inonda la plaine de grandes vagues dorées et surgit royalement à l'horizon.

VISION ASTRALE

AU SAR PELADAN



VISION ASTRALE

Abbaye de Villers, août 1893.

Qui était-elle, d'où venait-elle, cette jeune femme qui me troublait si profondément? Je me le demandais avec un étrange intérêt durant la première semaine de mon séjour à Villers. Elle y était arrivée en même temps que moi, au commencement de l'été, et sa seule présence avait chassé d'un coup le repos si nécessaire à mon cerveau, surmené par le travail, par les angoisses d'un livre à créer. Je la voyais à table, puis dans les ruines, surtout dans la cathédrale dont elle incarnait à mes yeux l'âme triste et superbe, mieux encore que ne l'eussent fait de longues processions de moines, tant sa beauté s'harmonisait avec la majesté des murailles tombantes. Grande, pâle et fière, comme un lys merveilleux qu'effleurent sans jamais l'incliner les baisers du vent matinal, elle me semblait

faite pour dominer, pour régner, pour se laisser aimer de loin à deux genoux, avec adoration, respect et désespoir. Elle me préoccupait beaucoup. A quelle nationalité rattacher ses allures à la fois hautaines et captivantes ? Sa chevelure sombre, ses yeux noirs eussent été méridionaux, si les cheveux étaient épais, si les yeux brillaient ; mais l'auréole qui la couronnait si magnifiquement était fine et s'envolait en boucles légères, le regard qui aurait dû révéler son être intérieur était énigmatique et rentré... Italienne ? Espagnole ? Roumaine ? Je l'étudiais et je me répondais négativement. Créole, peut-être ? Pas davantage. De sa tête posée sur un cou puissant, de son buste souple et nerveux, de toute sa personne se dégageaient une activité, une distinction hardie, une force virile que n'ont pas les langoureuses filles des tropiques. Le visage sérieux, plein de mystère, m'aurait semblé dur, méchant même, si je n'avais surpris quelquefois une nuance de tendresse pensive flottant autour de la bouche et illuminant alors d'un charme subtil, très féminin, la classique régularité des traits.

Cette femme me fascinait si complètement que je résolus de la connaître. Je commençai par demander son nom à l'hôtel.

— M^{me} Naïs Larska, me répondit l'aubergiste.

Et devinant sans doute ma curiosité :

— C'est une artiste étrangère, continua-t-il. Polonaise, je crois. Elle est venue à Villers pour peindre.

Une artiste ? Une Intellectuelle ? Oh ! oui, incontestablement ! La Pensée, dans toute sa glorieuse indépendance, rayonnait largement sur son front élevé. Mais une Polonaise ? Non, mille fois, non ! Elle n'avait ni la dissimulation ni la coquetterie enjôleuse des femmes de cette race et, pourtant, son œil, plein de franchise et d'audace, possédait aussi ce je ne sais quoi de vague, de lointain, qui flotte au fond de tout œil slave...

Mes conjectures s'égarèrent de plus en plus ; j'étais à l'affût de prétextes pour me rapprocher d'elle, car elle m'attirait, elle m'attirait invinciblement. Je combinai des plans, je devenais impatient, fiévreux, je songeais à elle tout le jour, je rêvais d'elle toute la nuit, lorsque, par suite d'une circonstance toute futile en apparence, mon désir fut exaucé. Un matin, tandis qu'elle déjeunait à une petite table à côté de la mienne, on lui apporta un télégramme qu'elle ouvrit immédiatement.

— Avez-vous encore une chambre à coucher ? demanda-t-elle au domestique.

— Non, Madame, tout est pris.

Une vive contrariété assombrit les traits de la jeune femme.

— Il n'y a pas moyen de loger quelqu'un pour une seule nuit ?

— Non, Madame.

Enfin ! Enfin, je la tenais donc, l'occasion tant désirée ! Je m'avançai vivement, et je lui dis aussitôt après m'être nommé :

— J'occupe deux chambres, Madame. Permettez-moi d'en mettre une à votre disposition.

Elle réfléchit une minute, releva la tête et me regarda droit dans les yeux en souriant :

— J'accepte, Monsieur. Vous me tirez d'un grand embarras. La personne que j'attends a quitté Paris ce matin, et je n'aurais plus eu le moyen de l'empêcher d'arriver.

Son français, très pur, dénotait cependant une origine étrangère ; son organe un peu voilé était délicieux comme une caresse lente. Nous causâmes, ou, plutôt, je la fis causer, pour entendre cette voix dont la rare musique me pénétrait tout entier. Elle me connaissait de nom ; elle avait lu mes ouvrages qu'elle avait compris en artiste et senti en poète ; elle m'en parla longuement ; puis, me demanda tout à coup :

— Connaissez-vous Nehor ?

— Le nécromancien ? Le Mage ? De réputation et de vue, oui. J'apprécie ses livres, de purs chefs-d'œuvre artistiques, mais je déplore son mysticisme, ses descriptions d'un Au-delà plus que douteux, l'intervention constante de phénomènes extraordinaires n'existant que dans son imagination...

— Je vous arrête, interrompit vivement M^{me} Larska ; vous alliez dire une chose peu digne de vous ! Doutez, c'est votre droit d'homme intelligent *qui n'a pas vu*, mais ne niez jamais, car en niant vous ne ménagez aucune porte de sortie à votre amour-propre...

— Quoi ! dis-je à mon tour, vous croyez à ces théories étranges d'existences successives, de dédoublements, de sorties de l'Esprit hors du corps physique, à ces théories nouvelles...

— Je vous arrête encore, Monsieur. Ces théories sont vieilles comme le monde. Le magnétisme ou fluide vital, la clairvoyance, l'astrologie, les sciences cachées enseignées dans les temples aux seuls initiés, ont eu des effets constatés de tous temps ! Quant à la possibilité de communiquer avec ceux qui sont morts pour nous, on a cru depuis la plus lointaine antiquité, avec logique et bon sens, que des êtres désincarnés, appelés Esprits par les

hommes, vivaient dans notre atmosphère, s'intéressant à la terre qu'ils avaient quittée et sur laquelle ils devaient revenir plus tard. On a toujours cru à nos rapports directs avec ce monde voilé pour nous. Comment ne pas y croire d'ailleurs, quand on songe au va-et-vient continué établi entre l'occulte et le matériel ; quand on songe qu'à chaque seconde il naît un homme, qu'à chaque seconde il en meurt un autre, et que cette chaîne d'existences évoluant de l'astral en physique, du physique en astral, est soutenue depuis des milliers de mille ans, qu'elle est ininterrompue, qu'elle est éternelle ?

Elle parlait avec conviction. Sa voix s'était raffermie et vibrait, martelée d'intonations métalliques, admirablement sonores. Son visage aussi avait perdu sa placidité de statue grecque. Une vie intérieure, intense et passionnée, palpait sur ses traits sévères, s'éveillait aux coins de sa bouche, remplissait son regard dont la fixité profonde voyait bien loin, au delà, ces mystérieuses Intelligences dont elle défendait si fièrement l'existence. Comme je ne répondais pas, elle reprit son thème : elle développa ses idées avec chaleur, désirant amener chez moi, ou plutôt chez l'auteur dont les livres l'avaient intéressée, un mouvement de sympathie et de cu-

riosité. Mais je ne l'entendais pas, je ne la voyais même plus, car, tandis qu'elle parlait, mon âme tremblante cherchait la sienne; mon âme, secouée d'une angoisse exquise, se donnait à son âme pour toujours. Oh! quelle minute immense que celle où l'on se dit : J'aime! Le passé s'effondre; le présent change et se colore, l'avenir fait peur! Silencieux, recueilli, je sentais la vie s'en aller de moi-même, je sentais la souffrance prendre sa place, et je sentais aussi que toutes les jouissances accumulées, tous les bonheurs rêvés, ne me vaudraient pas cette souffrance entière, poignante, irrésistible!

La jeune femme s'aperçut de mon absence, car elle s'arrêta tout à coup, me regardant d'un air étonné...

— Et vous, Madame, connaissez-vous Nehor? demandai-je très vite, pour dire quelque chose.

— Si je connais Nehor? C'est lui que j'attends tout à l'heure! Oui, je le connais; je le connais bien. Je l'ai rencontré dans mon pays il y a trois ans. Il y venait pour s'occuper des sciences occultes dont l'étude est poussée très loin dans les Indes. J'ai beaucoup travaillé avec lui à Bombay, et je lui ai servi d'interprète tant qu'il n'a pas su l'hindoustani.

— Vous êtes Anglaise, alors?

Il y avait sans doute un certain désappointement dans ma voix, car elle rit franchement.

— Non, je suis née aux Indes, mais de parents Circassiens. Mon mari était Polonais. Et maintenant, Monsieur, puisque vous avez l'obligeance de céder une de vos chambres à Nehor, voulez-vous me permettre d'y entrer pour préparer l'autel qu'il me demande?

Un autel? De quel autel voulait-elle parler? Je me levai, assez intrigué, et, passant devant pour lui montrer le chemin, j'arrivai au fond du couloir où se trouvait mon appartement. Sa chambre donnait en face. Elle y entra et me rejoignit ensuite, tenant un crucifix, une nappe de dentelle, des fleurs, deux bougies qu'elle disposa, sans mot dire, sur un guéridon, près de ma fenêtre. Je fus frappé de l'extrême religiosité de son expression. Elle contempla un instant, rêveuse et comme rentrée en elle-même, la route, les arbres immobiles, le seuil désert des ruines, le vieux réfectoire, dont le mur, revêtu de mousse humide, élançait vers le ciel son triangle pyramidal. Ses yeux, ses beaux yeux priaient, bien que ses lèvres restassent closes.

— Voudriez-vous voir une évocation? me dit-elle à demi-voix.

— Je le désire de toute mon âme, Madame.

— Eh bien, préparez-vous pour ce soir. Je demanderai au Maître de vous laisser assister à nos efforts. Il est très difficile, mais il vous connaît de nom, et j'espère obtenir sa permission.

— De quoi s'agit-il donc ?

— C'est dans le but de faire une des plus solennelles expériences qu'il soit possible de tenter, celle de l'apparition consciente d'un ou de plusieurs Invisibles que Nehor vient de Paris. Il s'y prépare depuis un mois. La grandeur de ces ruines désolées, leur solitude dans ce vallon perdu, leur extrême tristesse, leur abandon, le caractère sacré qu'elles ont revêtu autrefois, en font un cadre digne du phénomène que nous espérons. Nehor en avait été très frappé lors de son dernier voyage en Belgique. Il profite maintenant de mon séjour ici pour tenter l'entreprise.

Elle me quitta rapidement sur ces paroles après m'avoir recommandé la méditation et l'isolement. Je lui obéis. Je me rendis dans l'église. Je vécus toute cette journée au milieu de son délabrement tragique, résolu, malgré mon scepticisme bien arrêté, à suivre ses conseils pour n'entraver en rien l'épreuve du soir. Il faisait une chaleur intolérable : l'air suffocant était plein d'émanations sulfureuses. Je passai de longs instants, plongé dans mes pen-

sées, les yeux machinalement fixés sur les fenêtres ogivales dont les rebords entouraient d'un cadre blanc l'opacité sombre des nuages arrêtés sur les ruines. Comme de grands draps funèbres préparés pour l'enterrement d'un monde, ils descendaient, pesamment, lentement, allongeant leurs ombres démesurées sur la terre qu'ils couvraient d'un voile incolore. Vers le crépuscule, un calme énorme, effrayant, tel que je n'en avais jamais constaté, tomba sur l'immense nef, dont les mille rumeurs confuses s'éteignirent subitement comme dans l'attente épouvantée d'un cataclysme prochain. A ce calme étrange, ma rêverie s'éveilla aussitôt. Une curieuse sensation d'angoisse m'étreignait : je regardai autour de moi avec une attention inquiète... Rien ne bougeait; une colossale immobilité figeait toutes choses. Seul, mon cœur battait si fort que j'en percevais nettement les coups sourds et précipités. Je fis quelques pas dans l'église, cherchant à me distraire; scrutant, dans ce but, les chapelles délabrées recouvertes d'un lierre solidement incrusté dans leurs murs; tâchant de raisonner l'inconcevable peur qui me saisissait; mais la sensation d'écrasement produite par la chute de ce grand calme acquit une telle force que je n'en pus supporter plus longtemps la pénétrante solennité!

Tout doucement, à petits pas, pour laisser les pierres se recueillir davantage encore, je quittai leur enceinte et je gagnai l'hôtel, très impressionné.

Dans mon appartement, où j'entrai avec distraction, en hôte accoutumé, un mouvement de surprise me retint à la porte : Nehor était là. Il se tenait debout, la tête inclinée, devant l'autel que M^{me} Larska avait improvisé ; près de lui, couché sur le tapis et fixant son maître, s'allongeait un superbe chien noir. Je reconnus aussitôt le célèbre défenseur du spiritualisme et de l'art pour avoir admiré plus d'une fois sa tête caractéristique aux étalages des photographes. Il était mince, grand et blond. Son type régulier semblait descendre en droite ligne de ces Chaldéens dont les portraits se voient encore sur les antiques bas-reliefs de nos musées. Il y avait quelque chose de biblique dans ce visage autoritaire, dans cette barbe dorée finement partagée en deux sur la poitrine, dans ces yeux très bleus dont l'expression calme n'était pas faite pour s'embraser et briller sous l'influence des passions humaines. Tel que je le voyais là, il ressemblait au Christ marchant sur les eaux, tant par le caractère religieux de sa beauté que par la singulière impression de sérénité qui se dégageait de toute sa personne. J'étais immobile à ses côtés,

profitant de son rêve recueilli pour étudier ses traits délicats sur lesquels la pensée incrustait tant de pouvoir, tant de dignité, lorsqu'un coup de tonnerre, éclatant dans le lointain, vint mourir en roulements sourds au-dessus de la maison.

Le chien se redressa et se mit à gémir.

— Ici, Manas ! fit Nehor en se retournant pour appeler l'animal. Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu...

Nous échangeâmes quelques phrases de courtoisie banale, puis il me dit :

— Madame m'a transmis votre désir.

— Eh bien ?

Il sourit. Ce sourire était grave et doux. Le plein regard de ses yeux profonds se fixa sur moi avec interrogation.

— Je vous admets parmi nous, dit-il, après cet instant d'examen silencieux. Soyez dans le cloître à neuf heures. D'ici là recueillez-vous. Priez. Priez beaucoup et humblement.

Je le remerciai. Un second coup de tonnerre, plus rapproché, craqua dans le ciel. A travers la buée qui se levait sur la route, j'aperçus les ruines se plaquant de couleurs étranges, de teintes antinaturelles.

— Ne craignez-vous pas l'orage ? lui demandai-je alors.

— Non, dit-il tranquillement. Je le désire au contraire.

Je quittai le jeune maître sur ces paroles et je me retirai dans ma chambre. Était-ce le temps ? Étaient-ce les allures de Nehor ? Était-ce l'attitude bizarre de ce chien noir qui gémissait comme un être humain ? Je ne sais... je me sentais ému, agité, et le rire que mon scepticisme envoyait à mes lèvres refusait d'y monter. Je pris un fauteuil, j'essayai de lire, d'écrire, de m'occuper... en vain ! Je feuilletai alors quelques ouvrages traitant des sciences occultes : Eliphas Lévy, Saint-Yves, Fabre d'Olivet, mais les lettres dansaient devant mes yeux ; un flot de sensations indescriptibles m'envahissaient. De guerre lasse, je m'y abandonnai, me laissant aller à des rêves confus, parmi lesquels une figure de femme au regard triste et magnifique passait et repassait dans mon cerveau excité. « Elle ne m'est rien ; elle ne me sera rien, jamais rien ! » me répétais-je avec toute la volupté du désespoir et, inconsciemment, je rapprochai son fier type circassien de l'aristocratique finesse de celui de Nehor... Naïs ! murmurai-je alors tout bas, en dedans, de cette voix du cœur qu'on n'entend pas quand elle est inspirée par l'irréremédiable...

— Me voici. Il va être neuf heures. Il est temps de partir.

Un tressaillement me secoua. Je me levai, tout étourdi. Près de la porte qu'elle avait ouverte, Naïs était là, enveloppée dans une mante noire d'où émergeait son visage dont la pâleur intense ne s'avivait que de la sombre splendeur de ses yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle aussitôt en me voyant. Avez-vous peur ?

— Non, Madame, répondis-je en affectant le calme. Partons, je suis prêt.

— Couvrez-vous bien ; il fait un temps affreux. L'orage approche.

Elle parlait doucement comme à l'église. Je me vêtis à la hâte et je la suivis jusqu'à l'entrée des ruines où je remarquai, avec étonnement, qu'elle tenait en laisse le chien noir de Nehor.

— Pourquoi ce chien ? demandai-je.

— Il nous est nécessaire ce soir. Les animaux ont plus de sensibilité que l'homme. Ils sentent avant lui l'approche d'un phénomène de la nature. Manas est habitué aux apparitions ; c'est d'après les symptômes qu'il manifeste que le Maître sait s'il doit continuer ou suspendre l'évocation...

Une rafale soudaine lui coupa la parole.

La tempête arrivait maintenant, terrible, menaçante. Une pluie fine tombait, battue par le vent

en poussées inégales, en multitude de piquants atomes glacés. Les ténèbres s'épaississaient, déchirés de temps à autre du sillonnement brusque de longs zigzags lumineux qui tremblaient au ciel, une seconde, ardemment, puis s'éteignaient, laissant tout dans une ombre dramatique. J'offris mon bras à la jeune femme. Elle le prit, et nous entrâmes, sans avoir échangé un mot, dans l'ancien réfectoire de l'abbaye où l'émotion nous cloua au sol, dominés, écrasés par l'inénarrable grandeur de la tourmente. Les nuages, au-dessus de nous, flottaient comme des navires désemparés sur un océan bouleversé et passaient, passaient avec une rapidité folle, striés de subites flèches d'argent qui palpitaient dans leur sein et nous faisaient apercevoir, un bref instant, surgissant de l'obscurité, le pignon inflexible de la muraille ruinée. Ensuite, un apaisement, un calme... Le vaste silence, la vaste nuit étaient pleins d'une attente solennelle ; puis, un roulement formidable, une volée colossale de dix mille canons ; de tous côtés le soudain éclatement de l'orage emplissait le vieux monastère de sinistres craquements comme si d'énormes rocs se détachaient de ses parois ébranlées et roulaient, roulaient au fond d'invisibles abîmes. Les grandes ogives des fenêtres s'embrasaient de lueurs vertes,

de lueurs jaunes, qui permettaient de voir comme en plein jour. Je regardai ma compagne. Elle était merveilleuse dans son immobilité, la main posée sur la tête du chien, collé, tout tremblant, contre elle. Son visage était tranquille ; son beau masque de médaille, impassible, mais ses yeux, ses yeux évocateurs d'infini, étaient pleins de la communion émue de son âme d'artiste, avec l'âme de la nature.

Naïs ! Oh ! se prosterner à ses pieds et le lui dire... ce mot qui tremble sur mes lèvres, ce mot qui pleure au fond de moi-même, ce mot qui va remplir ma vie !

— Où est donc Nehor ? murmurais-je d'une voix étouffée, domptant une fois de plus l'élan insensé qui me jetait à elle.

— Dans le cloître : rejoignons-le.

Sous l'ancienne voûte gothique dont l'harmonieuse courbe s'arrondit sur des piliers cyclopéens, Nehor, en une longue robe de laine blanche, se tenait debout, une épée nue à la main. Un cierge, posé sur le sol, près de lui, élevait vers le ciel l'offrande de sa flamme vacillante et projetait des palpitations de lumière triste à travers les grandes ombres tragiquement accumulées.

— Nous sommes là, murmura-t-elle en touchant le jeune Maître au bras.

Il nous regarda un instant, l'un et l'autre sans parler. Une ardente fièvre intérieure illuminait ses yeux. Dans son expression, il y avait une défiance sévère ; dans son attitude, quelque chose de menaçant ; dans les bras qu'il leva vers nous d'un geste ample, l'éploiement prodigieux de son pouvoir.

— Priez ! dit-il avec force. Étouffez l'orgueil qui vous fait douter, étouffez la révolte qui vous fait nier. Il y a toujours des anges auprès de nous : invoquez-les pour qu'ils vous inspirent un courage croyant. Priez, afin que nos guides invisibles, ici présents, daignent nous assister en cette tentative d'amour et d'espérance infinis. Inclinez-vous et priez.

Lui-même se prosterna, le visage tourné vers le passage du fond dont l'entrée, d'un noir intense, paraissait être le seuil solennel d'un caveau funèbre ; puis, après une adoration lente, il se releva, traça le cercle magique autour de nous avec son épée, et commença l'évocation d'un ton de mélodie, avec une voix pleine de vibrations passionnées :

— Esprits d'Orient, esprits divins, esprits du feu, ô vous qui commencez toute création, ô vous qui suscitez toute existence, ô vous qui jetez à l'esprit le germe de toute idée, Esprits d'Orient, soyez présents au nom de Jévé ; protégez l'œuvre com-

mencée en ce moment; aidez-moi au nom de l'Absolu et par l'Éternité!

Un épouvantable coup de tonnerre secoua la voûte. Le cloître entier se plaignit et s'ébranla comme si les murailles de plusieurs grandes villes y avaient été précipitées d'une seule poussée. Le ciel, ouvert, paraissait blessé d'un bout à l'autre. De larges espaces de feu bleu pâle tressaillaient en son cœur déchiré et lançaient dans le vide des milliers d'épées éblouissantes. Muet, défaillant d'admiration et d'horreur, à demi aveuglé par l'étonnement fulgurant des éclairs, je me tenais près de Naïs. J'entrevois par saccades sa figure marmoréenne et je sentais par intuition, avec une volupté puissante, battre son cœur, étreint, comme le mien, par la grande tragédie des éléments et par notre audacieux appel aux Êtres invisibles.

Nehor, l'épée étendue vers l'Ouest, restait debout, frémissant, indompté, et les paroles sacrées continuaient à s'échapper de ses lèvres en prière rythmée:

— Esprits d'Occident, esprits terrestres, ô vous qui développez toute création, ô vous qui évoluez toute existence, ô vous qui resplendissez toute idée, je vous invoque et je vous conjure au nom de l'Incréé, au nom de Jévé, assistez-moi au nom de l'Éternité!

Un instant il fut interrompu par l'irrésistible déchaînement de l'ouragan qui attaquait les vieux murs sur lesquels d'énormes roues semblaient tourner à pleine vitesse avec de soudaines explosions de bombes éclatant à leur passage; mais sa voix, toujours plus haute, toujours plus sonore, sa voix magnifique dominait le tumulte.

— Esprits du Sud, esprits d'amour, ô vous qui animez toute création, ô vous qui magnifiez toute existence, ô vous qui réalisez toute idée, au nom du Réalisateur sublime, au nom du Verbe resplendissant, au nom de Jeoschova, je vous adjure de m'aider, moi pauvre et indigne mortel, en l'œuvre divine que j'entreprends...

Je n'entendis pas la fin de la phrase, car Manas, le chien noir, se dressant soudain sur ses pattes de derrière, poussa un long hurlement de terreur, cherchant à échapper à la jeune femme qui le tenait fortement en laisse. Les chauves-souris, réfugiées en masse dans le cloître, tracèrent tout à coup de grands cercles éperdus, se heurtant à la voûte et retombant sur le sol, voletant, criant, épouvantées... Qu'y avait-il donc? Je regardai vers l'ancre obscur, je regardai, dans une attente fébrile, le cœur battant à coups de marteau, chaque fibre de mon corps tressaillant d'une insoutenable anxiété,

sûr maintenant, *tout à fait sûr*, que j'allais voir... un Être de l'Au-delà!

Il y eut un instant de silence total, un instant d'éclipse noire, trop court même pour penser... le cierge s'éteignit... partout la nuit, la nuit horrible... puis, la tempête redoubla de fureur! Les ténèbres étaient emportées, dévorées, enlevées de toutes parts. Le feu du ciel entraînait en souffles puissants, illuminant à la fois les divers monuments du couvent, s'élançant en spirales le long des parois de l'église, entourant d'une étreinte enflammée les immenses colonnes disjointes, courant, montant, se creusant un chemin jusqu'au fond des souterrains, frappant les arbres échevelés, enveloppant le chœur, embrassant les pierres tombales. Le chien poussa un second cri strident et s'abattit, convulsé de peur, sur la terre où il continua à gémir douloureusement.

Frissonnante, les yeux dilatés, Naïs leva lentement le bras vers l'arche noire... Qu'était-ce donc que cette lueur? cette vapeur bleue condensée en boule qui tournait et brillait comme une miroitante roue de saphir et d'or?

Une sensation puissante de grandeur et de révérence nous fit tomber à genoux tous deux, tandis que Nehor immobile, majestueusement seréin,

investi de par sa foi d'une autorité suprême, poursuivait glorieusement son incantation :

— Esprits du Nord, esprits de l'air, ô vous qui anéantissez toute création, ô vous qui détruisez toute existence, ô vous qui étouffez toute idée, au nom du Christ, tremblez ! Au nom de l'Infini, fuyez ! Le glaive de la Justice vous domine et vous dirige de par l'Éternité!... O Dieu qui êtes le Père des Univers, Dieu grand, je sais et je crois ! Mes moyens seuls sont insuffisants : c'est pourquoi ma faiblesse monte vers Vous en un cri plaintif. Je prie du plus profond de mon cœur que les Esprits que j'appelle viennent aussitôt sans nuire à personne, sans causer de terreur à qui que ce soit. O Dieu d'amour, Dieu de lumière, je vous invoque ! Je vous supplie :

Nehor s'agenouilla près de nous, les yeux fixés vers le feu phosphorescent, qui, tout au fond du cloître, allait et venait, montait et descendait, traçant dans le vide le symbole de la Croix. Nous attendîmes silencieux, palpitants... Au dehors, autour de nous, l'abbaye n'était plus qu'une gigantesque masse hurlante, sifflante, où la tempête se débattait dans un chaos horrible. Soudain, follement, Manas voulut se jeter hors du cercle magique... je le retins, je regardai... un spasme glacé me contracta le cœur ! Là, à côté, partout, des

quantités de faces spectrales de formes diverses, toutes blanches, toutes livides, nous entouraient, nous regardaient, surgissant à la fois des piliers et de la voûte; des faces douloureuses, des faces grimaçantes se cachaient et reparaissaient; des centaines d'yeux brillaient, dardant du sein des vieilles pierres la flamme aiguë de leurs regards sans visages... Des yeux en masse! Des yeux menaçants, des yeux tristes, des yeux d'aveugles, des yeux de morts, tous s'ouvraient et se refermaient, tous palpitaient, tournaient et tournaient, vertigineux, fous!

Nehor, tranquille et superbe, se releva. Je vis comme dans un rêve, à la lueur des éclairs, un sourire de domination triomphante entr'ouvrir ses lèvres, tandis qu'il étendait d'un geste de protection ses deux mains sur nos têtes.

— Soyez sans crainte, dit-il doucement, Dieu est là.

Une paix toute-puissante nous enveloppa, descendant de cette parole infinie : Dieu est là. Grandiose et pénétrant, le calme envahit nos cœurs avec un sentiment ineffable de confiance et d'adoration! Relevés près du Maître, nous suivîmes, la jeune femme et moi, les grands mouvements qui maintenant agitaient le cloître. De petites balles de feu pas-

saient en sifflant ; des souffles d'air froid nous frôlaient et tournoyaient comme des trombes minuscules, s'évanouissant pour faire place à des triangles de vapeur violette, de vapeur rouge qui sortaient du sol et qui montaient d'un trait à l'ogive. Au fond, devant nous, la Croix, toujours plus haute, toujours plus brillante, se dessinait, couronnée d'une auréole diaphane dont la clarté, projetée en longs rayonnements, nous baigna peu à peu de lumière astrale et nous permit, en nous infiltrant de la force psychique, de nous isoler du reste de la terre...

Une seconde, nous vécûmes de la vie de l'Éternité!...

La musique des sphères résonnait en une cadence lente dont la mélodie colossale arrivait de l'espace par larges vibrations colorées. Dans ces rayons d'harmonie et d'azur, s'agitaient par milliers des formes lumineuses à face humaine, parmi lesquelles beaucoup de morts aimés, des connaissances, des amis, des parents, dont les moindres mouvements pointillaient l'atmosphère transparente de spirales vaporeuses d'un bleu électrique qui toutes se groupaient et s'envolaient autour de grands anges au visage glorieux.

Une seconde seulement... une fugitive seconde, puis la vision de l'Au-delà disparut ! Un rideau scin-

tillant et pourpré nous la déroba, et le cloître, avec ses arceaux sombres, ses craquements sinistres, ses souffles froids, ses yeux, ses horribles yeux qui le peuplaient de toutes parts, surgit de nouveau, brusquement, à notre vue encore éblouie. La Croix surnaturelle s'y dressait toujours dans son éclatante simplicité, mais elle pâlisait et, sous l'un de ses bras, dans la lueur cendrée qui l'entourait maintenant, passait en file interminable une longue suite de moines, les mains jointes, le capuchon blanc relevé sur la tête. Ils passaient en chantant, ils passaient en pleurant, et s'engouffraient un à un dans les souterrains désolés. Le dernier moine s'arrêta. Il leva les bras lentement et solennellement, et sa voix de spectre, sortant des abîmes de l'Inconnu, résonna toute mouillée de larmes sous la voûte sépulcrale :

— La mort est le réveil silencieux d'un rêve agité. Priez, ô Esprits immortels enfermés en de périssables enveloppes ! Priez pour les âmes qui souffrent encore en ce lieu. Priez pour l'Esprit de ces pierres qui vibre pour la dernière fois. Priez !

— Priez ! priez ! répétèrent faiblement dans le lointain des centaines de voix gémissantes, des centaines de voix douloureuses, tandis que peu à peu, graduellement, disparaissaient tous les symptômes de l'évocation et que nous nous retrouvions seuls,

frissonnants et glacés, environnés de nuit et de tempête.

.

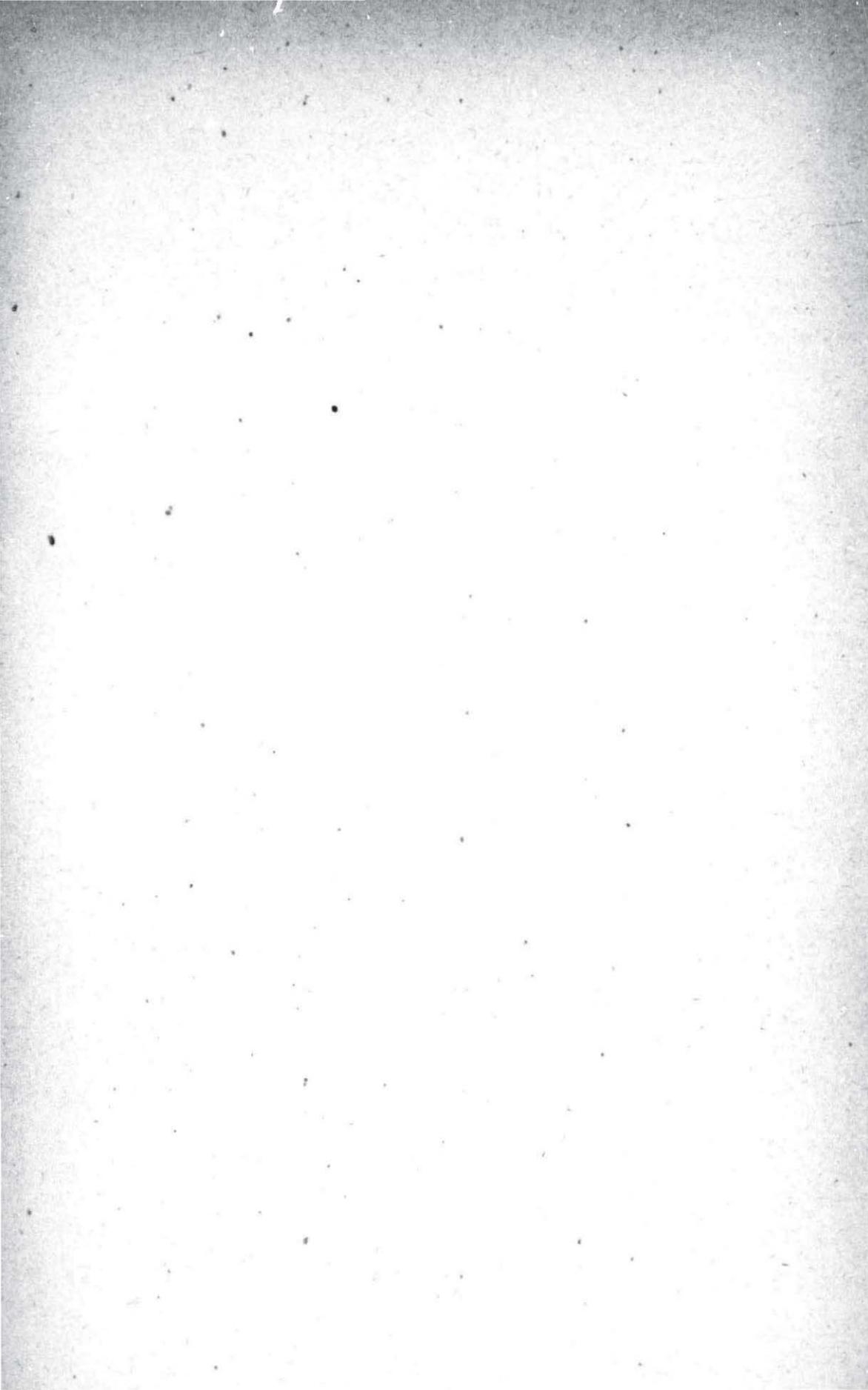
Nehor est parti. Naïs s'en est allée bien loin, au pays du soleil, et je suis encore à Villers. Je n'y suis pas isolé, car l'amour et la foi sont entrés dans mon cœur, l'amour avec ses inspirations insatiables, ses immenses douceurs, ses tristesses divines; la foi, avec la toute-puissance de sa consolation! Comme un homme perdu dans les profondeurs d'un labyrinthe, j'avais erré à travers tous les systèmes, à travers toutes les croyances, à travers tous les plaisirs, cherchant la Lumière, cherchant l'Idéal, cherchant la solution de l'énigme de la Vie, et ne trouvant... rien! Maintenant, je crois; maintenant, je prie. La manifestation d'une grande Vérité a rayonné jusqu'à mon âme et y fait luire une espérance magnifique!

A l'heure du crépuscule, quand le calme descend sur les ruines endormies et que j'erre dans la cathédrale parmi les murailles chargées de leurs sombres manteaux de lierre; quand je me retrouve dans le cloître obscur et recueilli, sous les colonnes usées par le temps, j'évoque Naïs en une rêverie longue et douce, une rêverie de tendresse et de paix. Parfois, j'ai des moments de désespoir quand je la

revois hautaine et triste, mystérieuse et pâle, passant avec indifférence dans ma vie. Hélas ! elle a passé... passé... laissant un sillage ineffaçable... Je pleure alors en pensant à elle, mais toujours, toujours surgit la vision radieuse des Esprits planant dans l'air lumineux, la vision de cet Au-delà où je verrai Naïs vêtue de rayons et me souriant du fond de l'espace bleu. Mon front s'incline, mes mains se joignent et je murmure bas, bien bas : « Je t'aime et j'attends ! »

EN MER

A HENRY DE RÉGNIER



EN MER

CONTE DE NOEL

En lourdes masses de bronze, sans reflets, sans couleur, l'Atlantique du Nord semblait, ce jour-là, s'être pétrifiée. Elle était étrange. Elle était douloureuse; son inquiétante opacité, violemment opposée aux petits nuages doux courant dans le ciel gris, cachait mal ses drames intimes dont les tragédies filtraient au dehors, comme, à certains moments, de la fière impassibilité d'un être qui souffre, émane, plus que s'il s'en plaignait, la douleur. Et, dans cette tristesse admirable, dans cet enveloppement de nature, d'air et de mer, le navire allait, allait toujours, emportant avec lui des hommes, des femmes, des enfants, pauvres âmes inconscientes ballotées par des Forces, entourées de mystère, entraînées toutes ensemble vers l'Inconnu.

Un homme, vieux déjà, appuyé au couronnement

d'arrière, regardait l'eau avec épouvante, avec fixité; il la regardait, tellement extériorisé que, jusqu'au fond, il voyait nettement ses ténèbres; il sentait son infini silence, il apercevait des cadavres humains glissant, les uns solitaires, à moitié sortis de leurs cercueils, pareils à quelque monstre préhistorique; les autres, nus, entrelacés par grappes, suivis de requins à l'œil ardent, tous entraînés vers des végétations innommées aux branches noires et grasses, qui les retenaient serrés dans l'étouffante étreinte de leurs bras charnus.

Et l'homme pleurait. Son cerveau, en bon instrument, ayant retenu qu'un malheur était arrivé, qu'il faut pleurer quand un malheur arrive, avait ordonné aux larmes de jaillir, et celles-ci coulaient, coulaient sans interruption sur ses joues pâlies, ridées; il ne le savait pas. Son âme était absente. Elle était là dans la mer, vaguant à travers la masse opaque et terrible des flots, là où, tout à l'heure, on allait jeter son enfant. Il n'avait pas de regrets, pas de chagrin; il ne voyait pas, en ce moment, sa petite, *vivante*, il ne voyait ni ses rires, ni ses jeux, ni la douce fraîcheur de ses deux ans, ni la tendre câlinerie qu'il y avait eue parfois dans ses yeux, déjà profonds; il ne se souvenait pas qu'elle était là à quelques mètres de lui, dormant

son éternel sommeil sur une table du salon, au milieu de toutes les fleurs qu'on avait pu trouver à bord, seule, tout à fait seule, loin de sa mère abattue par un narcotique, inanimée, en bas dans sa cabine; il ne songeait pas à elle..., il voyait l'eau, l'eau froide, l'eau noire; il ne voyait que l'eau, l'eau attirant, avalant, absorbant l'enfant qui descendait, descendait, bas, toujours plus bas, au milieu de la nuit, des cadavres, des plantes équivoques.

De loin, quelques passagers regardaient le père, dont les cheveux gris, tourmentés par le vent, battaient le visage hagard, et causaient de son malheur avec pitié, impatients au fond, surtout les dames, qu'on « enterrât » la petite morte avant le soir. C'était la veille de Noël; et, depuis que durait la traversée, elles s'étaient amusées, avec les ressources limitées du paquebot, à préparer un arbre pour les enfants émigrants qui, sachant le jour arrivé, épiaient de loin le moment d'accourir prendre part à la fête. Un vieux matelot, assis sur un câble, les jambes croisées, placidement bourrait sa pipe; des garçons de service, cravatés de blanc, traversaient le pont, très pressés; au bastingage, deux amoureux s'enlaçaient, le cœur et les yeux pleins de soleil, les mains jointes, ignorant dans la

sereine et trompeuse persuasion de l'heure la souffrance à venir: ils se donnaient leurs âmes avec toute l'émotion de ces instants de Dieu, sans se douter, les pauvres, que d'autres instants viendraient, ceux où l'Amour est loin et où, s'en allant, il laisse ces âmes si saignantes, si blessées, qu'elles sont impuissantes à s'adoucir le présent, même au nom de la haute communion passée, et qu'elles se font d'autant plus de mal que l'intimité a été plus vraie, plus complète...

Et le navire allait toujours, emportant avec lui, comme une planète à travers l'espace, des êtres multiples, des êtres mystérieux, des aveugles, des inconscients, environnés eux-mêmes d'Invisibles et de ténèbres.

Au crépuscule, le capitaine s'approcha du père et lui frappa sur l'épaule en l'appelant.

Le père ne répondit pas.

Le père regardait l'eau.

Le capitaine l'attira par le bras.

— Il est temps, murmura-t-il.

— Non, non ! pas aujourd'hui ! pas aujourd'hui !

— Il le faut et... tout de suite.

Sans répliquer, le vieux suivit. Il gagna le salon. Sur la première table, à l'entrée, se dressait l'arbre de Noël, un oléandre, à défaut de sapin, petit, des-

séché, racorni par la bise de mer, courbé par ses nombreux tours du monde, par son long séjour à bord. Aux branches inférieures, trois grosses lanternes, pareilles à celles qu'on hisse au sommet du mât, le soir, pendaient et oscillaient en grinçant, suivant les mouvements du roulis ; puis, des objets divers trouvés au fond des malles des voyageurs, écharpes, livres, mouchoirs, boîtes, cigares. Quelques biscuits anglais tournoyaient sur eux-mêmes, attachés aux ramilles du haut par des faveurs coloriées.

Le père passa sans le voir près de l'arbre de Noël, allant au fond du salon, à la table où reposait l'enfant mort. Habillée de sa plus jolie robe blanche, la tête appuyée sur un coussin voilé de dentelles, la fillette semblait dormir, mais souffrir en dormant, tant les yeux s'étaient subitement enfoncés, tant la bouche conservait un pli amer, un pli de vieille femme déçue. Dans ses menottes, si pâles, si frêles, on avait mis une grosse rose, trop épanouie, tout à fait fanée, tandis qu'autour d'elle tous les bouquets du bateau, tous les souvenirs des adieux de la terre, défaits à la hâte, éparpillaient leurs fleurs mourantes, flétries par le vent marin, sur les broderies légères, et enveloppaient la petite tête amincie d'un parfum de choses très anciennes.

Le père, voyant ainsi l'enfant, tout à coup se souvint... La douleur rentra en lui. Il ne pleura plus. Farouche, il se pencha sur elle et la regarda comme il avait regardé la mer...

— Il n'a pas apporté des joujoux, le petit Jésus...

Cette voix, une voix grêle et plaintive, lui donna un coup au cœur, lui fit relever le front en frissonnant...

Qu'était-ce donc ?...

Un bambin curieux qui, trompant la surveillance des parents, s'était faulilé jusqu'à l'arbre de Noël et le contemplait maintenant avec des yeux attristés qui, lentement, se remplissaient de larmes.

— Il n'a pas apporté des joujoux, le petit Jésus : pourquoi, dis ? murmura-t-il, en se rapprochant du père.

— Des joujoux, des joujoux... oui, oui, il y en a. Va-t'en maintenant ! Reviens tout à l'heure avec les autres, il y en aura.

Et il alla au capitaine. Celui-ci, debout près du menuisier tenant sous le bras la boîte en bois blanc, attendait :

— Laissez-la-moi encore ! Qu'elle soit là pour l'arbre de Noël. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Elle est si petite, si petite et si maigre... Elle ne

dérangera personne ; on ne fera pas attention... et puis... elle aimera l'arbre.

Pleurant, le capitaine fit un signe, et silencieusement, le menuisier s'en alla.

Deux fois alors le père descendit dans la cabine. Là, auprès de la mère inconsciente, il ramassa les joujoux qui traînaient à l'abandon ; puis, quand tout fut monté, méthodiquement, il les arrangea autour de l'oléandre.

On le regardait faire sans intervenir. Au dehors, le soir s'étendait. L'Atlantique du Nord avait secoué sa lassitude ; en lourdes masses de bronze, elle se soulevait maintenant avec des plaintes déchirantes, de longues plaintes tremblées qui font croire au passage de troupes d'âmes en détresse.

On appela les émigrants.

A travers le pont, dans la brume que l'océan dégageait comme s'il lui *fallait* faire parvenir ses pleurs jusqu'au ciel, les enfants pauvres arrivèrent par groupes, en se répétant tout bas les paroles de l'antique mélodie qu'on leur avait appris à chanter en chœur pour Noël. Tout palpitants de l'angoisse de l'attente, les yeux avidement fixés sur les ouvertures rondes et brillantes qui étincelaient à l'arrière, pareilles à des regards d'anges, ils arrivèrent au salon et, en silence, avec timidité, entrèrent. La

vaste salle éclairée, l'arbre, l'arbre orné, enguirlandé, entouré de jouets, tels qu'ils en avaient aperçu de loin, autrefois, aux étalages des magasins, les frappa d'une émotion, d'une extase, du recul inexplicable de l'âme, devant le bonheur auquel elle ne peut jamais croire, bientôt suivis d'une explosion de rires joyeux.

Et ce fut un tumulte, des cris, des exclamations, une de ces joies de l'enfance, si complètes, si entières, que toute sa vie on en garde la clarté en soi...

Au dehors, l'Atlantique du Nord grondait ; la nuit amenait la tempête ; le vent hurlait, tordait les cordages qui frémissaient douloureusement. Qu'importe ! L'Atlantique du Nord, comme un cœur qui se révolte sous l'injustice, puis se replie sur lui-même, se cabrait sous les rafales et retombait épuisée, ravalant ses larmes : qu'importe encore ! Autour de l'arbre de Noël, les petits riaient, les yeux pleins de caresses et d'enthousiasme, et près d'eux les grandes personnes, insoucieuses de la vie, des causes inconnues, de l'énigme de toutes choses, riaient aussi de les voir si heureux, riaient doucement, oubliant la douleur, la douleur toujours tapie dans l'ombre, guettant sans cesse.

Un coup de roulis prit le navire en flanc, fit oscil-

ler l'oléandre et tomber à terre la rose que la fillette morte tenait dans ses mains.

Le père cria : un cri rauque, angoissé.

Les enfants aussitôt l'entourèrent avec curiosité, le surveillant surtout, ne regardant que lui, attirés par la notion obscure, mais forte, qu'il se passait en cet homme quelque chose de grand.

Le vieux, collé à la table, en lui faisant un rempart de ses bras étendus, retenait le minuscule cadavre qui s'inclinait alternativement à l'impulsion du balancement : il se penchait sur lui ; il ne voyait rien d'autre, et, ce qui frappa les enfants, ce qui les fit se prendre la main, se rapprocher l'un de l'autre, en tremblant, ce fut sa figure, sa face rongée, le ravage de ses traits... car l'apparition du beau bébé pâle qui dormait sur des fleurs ne les étonnait pas, pas du tout ; chacun d'eux se souvenait du petit Dieu, qui toujours était apparu, couché sur de la paille, la veille de Noël et trouvait sa présence, à côté de l'arbre, naturelle, attendue presque.

Longtemps, ils regardèrent cet homme étrangement immobile ; puis, ainsi qu'on le leur avait appris, ils s'agenouillèrent, et, serrant bien fort sur leur poitrine les joujoux précieux qui venaient du ciel, ils chantèrent du fond de leurs petits cœurs

enfiévrés de reconnaissance, les paroles naïves de la plainte :

Il est né le divin Enfant,
Sonnez hautbois, résonnez musettes !
Il est né le divin Enfant...

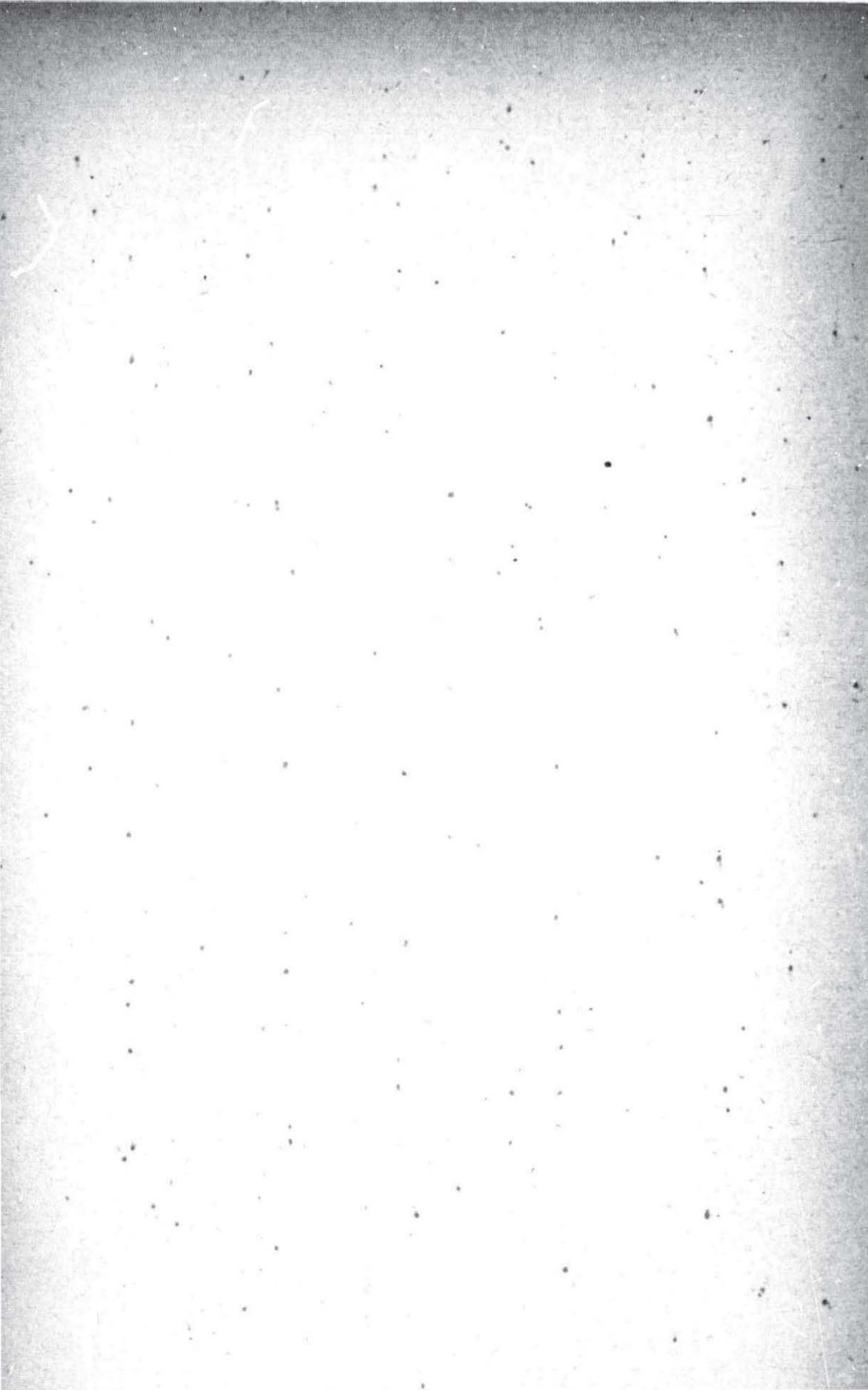
Puis, ils se relevèrent silencieux.

— C'est elle qu'est le petit Jésus, dis? demanda alors au père le garçonnet qui lui avait déjà parlé.

— Oui! sanglota le père, dont les prunelles violentes s'adoucirent tout à coup sous les larmes.

Et le navire, monde ballotté par des Forces, des Forces indéfinies, à jamais cachées, redoutables, allait, allait toujours, à travers la nuit, à travers la tempête, emportant avec lui la vie, la mort, les mystères de la souffrance, l'éternelle souffrance.

RÊVE BRISÉ



RÊVE BRISÉ

Des ennemis se rencontrant n'eussent pas adopté d'attitudes aussi froidement railleuses, de mots aussi poliment irrités, ni des sourires plus contraints, plus menteurs que ceux qui, pareils à ces effrayants masques japonais aux rictus fixe et angoissé, s'étaient attachés au visage des amants durant cette soirée d'adieux..., soirée de lente agonie, soirée de mal, soirée de souffrance indicible, elle s'écoulait autour d'eux avec l'immuable sérénité et la noblesse calme des choses éternelles...

Dans le salon tranquille où tant de fois ils s'étaient aimés, assis côte à côte, ils parlaient bas, par phrases courtes et saccadées, cherchant, après avoir réalisé profondément et superbement, terrassés par l'Amour, la fusion complète de leurs personnalités, à *retirer* de ce mélange d'eux-mêmes ce qui revenait à cha-

cun, en toute propriété, de sentiments, de qualités, de sensations et de défauts... Lutte bizarre, lutte inutile, lutte expliquant bien la haine, qui parfois chez les natures vulgaires succède à l'amour ! Car, à jamais et, quoi qu'on fasse, l'un garde en lui des lambeaux de l'âme de l'autre, lambeaux dont il est le *Maitre*, dont il peut jouer à son gré comme d'un instrument, sachant à l'avance quelle est la note dont la résonance fera frissonner la pauvre âme pantelante qui se défend, proteste, se révolte, se tend en un effort suprême pour reprendre ce qu'elle a laissé d'elle-même, et puis... succombe, devant l'évidence de son *irréremédiable* infirmité. Cette possession, par autrui, d'une portion de soi-même, la meilleure, toujours, les médiocres, ne la pardonnent pas ; les autres, les grands, la bénissent parce qu'elle leur impose la Souffrance dans toute l'intensité de sa plus haute influence !

Dans le salon tranquille, assis côte à côte, les amants parlaient bas, par phrases courtes et saccadées souvent ; ils s'étaient querellés, souvent la rupture avait semblé imminente entre ces deux êtres aux affinités si étrangement pareilles, aux natures fières trop identiques ; mais, alors, chacun de son côté, secrètement, voyait approcher l'explication avec une sourde et puissante joie, sûr qu'à un mo-

ment donné l'appui du regard, le contact d'une main, feraient s'écrouler, comme sous le tourbillon d'un cyclone s'écroule un navire, les rancunes accumulées ; sûr aussi que le baiser, *leur* beau baiser pur et grave les souderait de nouveau l'un à l'autre plus fort encore, plus définitivement.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Pourtant la dernière entrevue avait été bonne et tendre ; puis, séparés par les circonstances, ils ne s'étaient pas vus pendant une longue période, et c'est en cet intervalle que *quelque chose...* quelque chose de mystérieux, de redoutable parce que c'était et que cela resterait *toujours inexpliqué*, avait surgi : quelque chose d'insaisissable, rien qu'on puisse définir, rien, *rien*.

Lorsque chacun de son côté revivait cette période où il était resté éloigné de la présence aimée, il constatait que, sans cause, sans raison apparente, ainsi qu'au milieu de cierges brûlant toujours, l'un d'eux s'éteint parfois laissant traîner derrière lui la fumée âpre et forte d'une flamme qui meurt, suivie de l'affaissement de la cire molle en une tâche indélébile, l'Amour s'était éteint en eux, laissant un vide à leurs âmes et y imprimant le stigmate de la Douleur.

Mais comment ? Par quelle féroce loi inconnue ? Pourquoi, surtout pourquoi ?

Tous deux avaient bien des griefs à formuler : oubli, défiance, doutes, jalousies, négligences, toutes causes de discorde souveraines pour les petits esprits, sans plus d'importance que les nuées inutiles entourant un sommet de montagne, aux cœurs violés par l'Amour vrai. Et leurs cœurs avaient été violés, avec gloire, avec magnificence ! Aussi, ce soir, articulaient-ils ces griefs, parce qu'il en fallait *tout de suite*, pour s'expliquer leur attitude changée, mais ils les articulaient sans y croire, sachant bien, au fond, que *ces choses* jamais ne les eussent séparés, et qu'il y avait plus, qu'il y avait la Fatalité, qu'il y avait le Mystère...

Et devant cette manifestation de l'Invisible, de cet Invisible qui nous entoure, nous guide, nous domine et nous brise, ils restaient frappés, épouvantés de leur impuissance à comprendre...

La tête appuyée au dossier du canapé, les traits figés en une expression d'indifférence voulue, les yeux dans le vague et studieusement écartés du visage voisin, le jeune homme disait ses rancunes, d'un ton irrité, parfaitement maître de sa voix, de ses gestes, de ses mots qui étaient secs et nets, de sa volonté qui était absolue. Seulement, au coin de ses lèvres, un pli se creusait, et sous l'arcade des sourcils involontairement froncés, les yeux, autre-

fois resplendissants de tendresse lumineuse, n'avaient plus de regard, n'avaient plus d'âme, n'avaient plus de vie.

Elle, orgueilleuse et impassible, tout à fait calme, lui répondait, admettait comme une chose naturelle la nécessité de la séparation, discutant la véracité de certains faits, sans oser toutefois prolonger ses phrases, parce que sa voix, qui ne tremblait pas cependant, sa voix manquait. Elle la sentait retomber dans la gorge, et d'un effort violent la rappelait, la forçait à prononcer des paroles qui sortaient alors, par saccades, avec le son monotone et voilé d'une mécanique.

Vivement, pour se sauver, elle se rejeta sur l'ironie ; il répondit, prompt à la riposte. Durant deux heures, sourires aigus, formes correctes de gens du monde, conversation effleurant d'un ton léger des sujets étrangers au drame présent... Ce fut un duel mordant ; ce fut un duel cruel. *Aucun d'eux, pourtant n'eût voulu être ailleurs que là, ni ressentir d'autres sentiments que cette volupté suprême et atroce d'être ainsi martyrisés l'un par l'autre...*

Puis, une accalmie, un silence...

Dans le salon tranquille où tant de fois ils s'étaient aimés, ils restèrent muets, écrasés de souffrance, avec une même expression sur leurs traits immobi-

lisés comme par un vernis fixateur, l'expression que doit avoir un condamné qu'on exécute seul dans la cour de la prison, sans que la présence d'une foule environnante vienne le stimuler à une allure hautaine : une expression d'horreur devant l'Inéluctable, une expression résignée, en même temps que pleine d'une désespérance si pesante, si complète, que l'âme semble avoir déjà quitté son enveloppe, tant celle-ci n'est plus qu'une machine inconsciente, inerte...

La lampe, voilée de soie rose, remplissait la chambre de chauds reflets qui s'accrochaient çà et là dans les coins, aux murs drapés d'étoffes, aux porcelaines, aux rebords vernissés des meubles, aux vieux cadres dorés ; très subtil, très doux, un arôme, dégagé par quelques touffes d'œILLETS fanés, flottait, et un repos, un recueillement, pareil à celui qui précède une fête unique et joyeuse, planait, dans ce salon tranquille, où tant de fois ils s'étaient aimés.

Elle le regarda, tout à coup, tandis que lui, silencieux, l'œil absent, la bouche fortement comprimée, restait affaissé, perdu en une rêverie douloureuse : elle le regarda. Sa tête s'inclinait un peu en avant comme si le poids de la pensée eût été très lourd, et il y avait une si grande lassitude, une telle fatigue triste dans la ligne abandonnée de son corps,

qu'un moment, une seconde, la durée d'un éclair, elle faillit, emportée par une irrésistible montée de tendresse émue, lui crier : « Viens ! viens ! Je t'aime ! » Elle faillit s'élançer vers lui, elle faillit prendre comme autrefois sa tête adorée entre ses deux mains, la serrer, la baiser, la garder pressée, incrustée sur sa poitrine, la blottir contre elle, ainsi qu'une mère blottit dans son étreinte la tête d'un enfant malade. Mais il ne sentit pas sa tendresse, il ne sentit pas son émotion et, devant ce visage qui restait lointain, amer, irrité, elle refoula tout de suite, douloureusement, le flot débordant avec la sensation de vertige qu'éprouverait un nageur soudainement entraîné dans un tourbillon de vagues qui s'entrechoqueraient sur lui, le secoueraient, le rouleraient, le broieraient, puis le rejetteraient sur la plage, si couvert de meurtrissures qu'il y resterait étendu sans mouvement, se demandant seulement si c'était cela, la mort...

Comme le silence durait entre eux, elle permit à sa pensée, trop tendue par la minute actuelle, de s'en aller vers *le passé*.

Et ce fut le glorieux enchantement d'une nuit printanière, descendue de chez Dieu pour envelopper leur amour triomphant ; des étoiles dans l'éther, du rayonnement dans leurs cœurs ; la solennité

d'un bois, la marche lente sous les arbres et la cadence que l'harmonie des âmes imprimait, comme un sceau de sa réalisation, à leurs pas mêlés, à l'union de leurs mains enlacées...

Et ce fut un voyage en chemin de fer, la course d'un train qui les emportait à travers des paysages de rêve, apparus, disparus. Il l'avait prise sur ses genoux. Leurs têtes rapprochées s'inclinaient ensemble vers la fenêtre, d'où ils avaient contemplé, en une sereine et profonde paix la fuite des bois, des prairies, des plaines, des coteaux.

Maisonnettes aux toits de brique, aux cheminées laissant échapper d'orgueilleuses colonnes de fumée, surgissaient, une seconde, et disparaissaient, dévorées par l'espace ; puis, le scintillement moiré d'une rivière ondulant avec des replis de serpent sous des peupliers ; une silhouette de paysan péniblement courbé dans la fauve lumière des épis ; une toute petite station isolée sur la route ainsi qu'une sentinelle en temps de guerre ; l'apparition subite d'un moulin, dont les grands bras décharnés, profilés sur l'horizon clair, semblaient clamer désespérément une prière inutile vers un ciel impassible ; ils avaient regardé ce spectacle qui évoluait, changeait, tournait, courait, ainsi que les anges doivent regarder la terre, de haut, de loin, avec indulgence et

attendrissement, en souriant à leurs âmes, dans la plénitude assurée de leur bonheur...

Et ce fut encore un retour chez eux par une brumeuse soirée d'octobre, tard, bien tard dans la nuit, alors que la ville dormait. Leurs pas résonnaient au loin, emplissant la rue d'une sonorité unique et prolongée et leurs ombres, réunies en une seule, les précédaient à distance, prenant d'étranges allures, tremblantes sous l'éclairage oscillant des reverberères... Ils allaient, absorbés, le long des maisons closes, laissant instinctivement l'alliance entre leurs sentiments et l'émotion puissante qui arrivait du dehors s'établir d'elle-même. Le brouillard les enveloppait d'une douceur infinie et en eux, grands artistes en ce moment parce qu'ils aimaient, aussitôt l'Harmonie s'était imposée, dominatrice, péremptoire, divine.

Dans la manche de sa pelisse, il retenait serrée contre lui la main de sa compagne, et tous deux, plus étroitement liés par leur communion avec l'intimité de la nuit, avaient senti surgir, ce soir-là, pour la première fois, la possibilité de la durée dans l'amour...

Un mouvement qu'il fit en reculant le fauteuil tout à coup voila ces visions, tout à coup reporta la jeune femme au moment présent : la chambre

rose, les fleurs mourantes, l'adieu... l'agonisant adieu ! Frissonnante, elle attendit qu'il parlât.

— Excusez-moi, dit-il en se levant, il est temps que je parte.

Pensant comme toujours la même chose au même instant, ils se regardèrent une seconde, avec anxiété, avec incertitude... Mais, non, ce soir, leur baiser de réconciliation, leur baiser d'autrefois, *leur* beau baiser pur et grave était impossible, aussi éloigné d'eux que s'ils en avaient enterré ensemble la petite âme tendre dans un désert sur lequel une trombe de sable aurait passé en effaçant la place...

Quelque chose de mystérieux, de redoutable parce que c'était et que cela resterait toujours *inexpliqué* les avait séparés, les séparerait dans l'avenir, irrévocablement. Et, devant cette conviction, devant l'obligation *incompréhensible, mais absolue*, de se courber au geste de la Destinée, toute l'ironie, toute l'indifférence, tous les faux sourires qu'avaient arborés leurs visages durant cette soirée de mal disparurent, faisant place dans leurs yeux à une tristesse illimitée...

Ils se regardèrent, désolés.

Silencieusement, il alla vers la porte, il prit son paletot...

Jadis, quand il parlait, amoureuse et souriante,

elle le lui fermait bien haut, jusqu'au dernier bouton pour qu'il n'eût pas froid, tandis que, penché vers elle, il laissait la reconnaissance de son âme imprégnée de caresses s'épandre en longs regards chargés de rayons.

Ce souvenir les rapprocha. De nouveau, les yeux détournés, ils pensèrent ensemble pendant que, debout près de la porte, il mettait le vêtement tout seul et qu'elle restait à deux pas de distance, les bras retombés après les avoir machinalement levés pour accomplir la douce besogne familière.

— Adieu ! dit-il alors en détournant la tête, la gorge sèche, d'une voix qui ne ressemblait pas à la sienne.

— Adieu !



FIN